

VIGNOBLE BATEAUX-LAVOIRS JARDINS
MONTAGNE SAINTE ANNE DIJON
CORTON ARSENAL TRÉMOLOIS VIOLETTES
BELLE HORTENSE VALENDONS ROLLIN OBELISQUE
PENICHE COMBE CASTORS MINOTERIE
BOURROCHES LARREY JEAN JALLES
FONTAINE CHAUFFERIE TROUHAUDE STADE MONTS DE VIGNES SANATORIUM
EIFFEL TANNERIES
PORT DU CANAL OUCHE
SAINTE CHANTAL FORSEYONS

DU CANAL À LA MONTAGNE

Le quartier conté
par ses habitants







DU CŒUR À L'OUVRAGE

Donner la parole et les moyens aux habitants de faire émerger des projets capables de réunir le plus grand nombre, tel est l'un des enjeux de la démocratie participative que porte activement la ville de Dijon.

À travers cet ouvrage dont je salue l'originalité et la qualité, la commission de quartier Bourroches-Port du Canal-Valendons-Montagne Sainte-Anne a réussi le pari de donner à voir la richesse d'une ville et de ceux qui font battre son cœur. Désireux d'agir pour le bien commun, ses membres ont fait preuve de talent et de volonté pour valoriser leur quartier à leur manière, à travers un travail minutieux.

Participatif, ce projet soutenu par la MJC-Centre social et Latitude21 a su créer le lien nécessaire pour vivre ensemble. Ce sont d'ailleurs 250 Dijonnais, témoins privilégiés, qui ont apporté leur regard et leurs connaissances pour permettre à douze habitants de nous guider dans la mémoire du quartier. Au fil des 160 pages de ce livre, il se dévoile, d'hier à aujourd'hui, mettant en lumière les lieux de vie et d'histoire, les évolutions et les rénovations urbaines qui l'ont fait évoluer et qui ont changé son image tout en préservant son esprit.

Du pont Eiffel aux Tanneries, de l'Ouche aux vignobles du sud dijonnais, de la fontaine Sainte-Anne à la place du 1^{er} mai... Il aura fallu deux ans de travail pour permettre aujourd'hui à chacun de s'attacher à son tour à ce quartier où il fait bon vivre.

Ici comme ailleurs à Dijon, les mots « solidarité », « proximité » et « vivre ensemble » résonnent. Au fil des pages comme au fil des jours, le quartier Bourroches-Port du Canal-Valendons-Montagne Sainte-Anne écrit la fierté de son passé mais n'en oublie pas moins de se tourner vers l'avenir comme en témoigne le projet de la future Cité internationale de la gastronomie et du vin ou encore la Minoterie, scène conventionnée d'intérêt national « Art, enfance, jeunesse » qui fait déjà battre le cœur de l'écoquartier Arsenal.

Je vous souhaite une agréable plongée dans le quartier.

François Rebsamen
Maire de Dijon
Président de Dijon métropole
Ancien ministre



Ce livre a été écrit par les habitants des quartiers
PORT DU CANAL – BOURROCHES -VALENDONS – MONTAGNE SAINTE-ANNE,
avec le concours et la mémoire des aînés.

Il a été réalisé dans le cadre d'un projet de la commission de quartier, présidée par Madame Anne DILLESEGER et
Christophe BERTHIER. Les réunions de travail ont été animées par Monsieur Mohamed ZGOU.

REMERCIEMENTS À L'ATTENTION DE NOS TÉMOINS

Nous remercions ici chaleureusement celles et ceux qui ont bien voulu nous apporter les témoignages, photos et autres documents nous ayant permis de réaliser ce livre.

Par manque de place, nous ne pouvions malheureusement pas tous les citer ni utiliser tous les propos recueillis, alors un grand merci également à ceux qui ne se liront pas dans cet ouvrage, mais qui nous ont consacré du temps.

Une pensée également pour les témoins qui nous ont quittés depuis le début de cette aventure.

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION :

Gilbert FOREY

Geneviève HUGUET

Guy LECOMTE

Annick LE DOUARON

Mireille MARLOT

Robert PAUL

Marie-France SANDELL

Sylvie SCIAU

Monique THIBAUT

Patricia THOURET

et

Mohamed ZGOU (animateur du groupe – Ville
Dijon)

Gilles MENIS (Directeur MJC-Centre social)



© Collection privée

CE JOUR-LÀ, LE TÉLÉPHONE A SONNÉ...

«Bonjour, vous souvenez-vous du projet de livre sur la mémoire du quartier ?

*Ça y est... nous commençons le travail, voulez-vous vous joindre à nous ?»
Voilà comment a débuté notre participation à ce livre.*

Un premier ouvrage consacré aux Bourroches avait vu le jour en 1997. Réédité en 2007, il a été rapidement épuisé. Depuis quelques années, le projet d'une nouvelle édition, avec quelques modifications, était dans les esprits.

En 2015, la commission de quartier décide de valider ce projet, élargi aux secteurs de son périmètre, et l'aventure commence... C'est un nouveau livre qui va voir le jour... un livre écrit à plusieurs mains, plusieurs sensibilités.

L'idée : recueillir et transmettre les témoignages des anciens afin que les habitants découvrent l'histoire et l'âme de leur quartier.

Pour cela, nous sommes une dizaine de bénévoles à avoir saisi notre bloc, notre stylo, notre ordinateur, pour nous transformer en rats de bibliothèque, en journalistes amateurs, en rédacteurs débutants, sans savoir à quoi tout cela allait ressembler !

Loin d'être un long fleuve tranquille, ce travail nous a tous réunis autour des mêmes motivations : le plaisir des rencontres et celui de transmettre. Sur le coin d'une table de cuisine, à l'abri des arbres d'un jardin, par mail sans même se voir... vous avez été nombreux à nous ouvrir votre porte, votre cœur, vos albums photo et vos boîtes à souvenirs...

Merci à vous...

Nous aurons peut-être oublié quelques personnes, fait quelques erreurs, mais sans doute nous pardonneriez-vous ?

Nous avons choisi Petit Paul, petit garçon intemporel, pour vous emmener à travers notre quartier : Port du Canal, Bourroches, Valendons, Montagne Sainte-Anne.

Laissez-vous prendre par la main...

L'équipe de rédaction

UN QUARTIER DYNAMIQUE ET SOLIDAIRE

Quel ambitieux projet que cette version nouvelle du livre de mémoire du quartier « Port du Canal, Bourroches, Valendons, Montagne Sainte-Anne » voulue par la commission de quartier !

Les jeunes, dans ce monde sans nuances, ont besoin de l'histoire, les anciens auront plaisir et émotions à retrouver un peu de leur jeunesse !

Président de la MJC depuis 2009, de la MJC-Centre Social depuis le 1er septembre, leur porte-parole donc, j'ai été sollicité pour écrire cet avant-propos. Nos maisons qui ont tellement donné d'énergie, de passion, d'engagement au service du quartier méritaient sans doute cet honneur ! Notre engagement financier pour un tirage de qualité atteste de notre motivation.

Notre histoire est donc un pan important de l'histoire du quartier puisqu'elle est emblématique d'un monde associatif riche, d'un bénévolat important. Avec les valeurs de l'éducation populaire, de la solidarité, de l'engagement social et culturel. Une maison où l'on se retrouve, où l'on se construit, notre société en a bien besoin ! Bien sûr, je veux parler de la « fusion » qui représentait un cap délicat, techniquement facile puisqu'il pouvait apparaître comme une simple addition. Mais elle concernait aussi l'aventure humaine dans sa complexité ! Les fusions sont toujours génératrices de crainte, il faut percevoir objectivement les enjeux....Et surtout, il faut tourner la page. Partager un avenir avec l'autre.

Je le dis simplement. La MJC n'a pas craint ce changement, nous étions souvent partenaires avec le Centre social pour des événements... Nous avons vite compris que ce dernier avait collectivement des réticences. Le changement de fonctionnement avec le statut associatif plutôt que municipal faisait blocage, la MJC avait de multiples orientations, « on allait perdre l'intimité de la maison sociale ! »...C'est humain...

L'expérience acquise de longue date par la MJC, son ouverture à des tâches multiples, à la négociation, à l'échange ont bien servi pour avancer, expliquer, convaincre. Je remercie l'équipe qui a dû s'adapter à un surcroît de travail, à des changements de rythmes, des déplacements d'horaire inopinés. Nous étions une équipe soudée, déterminée et capable de compréhension. Je remercie ceux qui ont créé le rapprochement, et assez vite le partage des efforts. Je remercie particulièrement notre directeur pour son rôle déterminant !

La nouvelle maison fonctionne en harmonie depuis quelques mois déjà sur les deux sites. Difficile de reconfigurer l'espace tant les activités sont nombreuses. Nous avons voulu l'appellation « MJC-Centre Social » pour affirmer quelques temps encore nos origines, nous en sommes si fiers. Peut-être qu'un jour on choisira plus poétique, rien ne presse ! Il faut faire du temps un complice ! Je réalise à cet instant que cette fusion est réussie et suis fier de tous ceux qui ont bien travaillé, apporté au collectif.

Je remercie tous les habitants qui ont participé aux ateliers pour construire le nouveau projet social de qualité. L'aide de la CAF, particulièrement celle de la chargée de conseils et de développement nous fut précieuse. La confiance partagée fut déterminante !

Ceux qui hier étaient des partenaires sont devenus des collègues, dans la maison commune, avec des objectifs partagés au service de notre beau quartier.

Le temps du livre de mémoire s'achève, un temps nouveau s'écrit déjà.



Pierre MARION
Président de la MJC-CS des Bourroches

SOMMAIRE

BALADE AU FIL DU TEMPS... 1

ÉVOLUTION DU QUARTIER	4
PLANS DE L'ÉVOLUTION DU QUARTIER.....	10
LES FAITS MARQUANTS DE L'HISTOIRE DU QUARTIER	11

LE PORT DU CANAL 13

LE PORT.....	13
GUSTAVE EIFFEL, UNE VOLONTÉ DE FER.....	20
LE PONT EIFFEL.....	23
LA PLACE DU 1 ^{ER} MAI.....	24
L'OUCHE.....	27
LA RUE DE L'ÎLE.....	34
LA RUE DU PONT DES TANNERIES.....	36
LA RUE DES TROIS FORGERONS	40
ROBERT POULIN	40

LES BOURROCHES-VALENDONS 42

NOS ANCÊTRES LES GAULOIS À TREMOLOIS	43
LE VIGNOBLE DU SUD DIJONNOIS	45
LA RUE DES ARTS ET MÉTIERS.....	48
S.N.C.F : LA LOCOMOTIVE DU QUARTIER.....	56
L'URBANISATION DU QUARTIER : DES CONSTRUCTIONS.....	62
... AUX RÉHABILITATIONS.....	71
L'ENVOL : STÈLE DU SOUVENIR	80

LA MONTAGNE SAINTE-ANNE 81

L'IDENTITÉ.....	81
L'URBANISATION	83
VIVRE À LA MONTAGNE SAINTE-ANNE AU XX ^E SIÈCLE... ..	89
LE SANATORIUM DE LA TROUHAUDE.....	93
LA FONTAINE SAINTE-ANNE, JOYAU DU QUARTIER	95
LA COMBE SAINT-JOSEPH.....	97

AU CŒUR DE LA VIE QUOTIDIENNE...99

LES LIEUX DE CULTE	100
LES ÉCOLES.....	104
LES ÉQUIPEMENTS	113
COMMERCES ET INDUSTRIES.....	119
LES MOYENS DE TRANSPORT.....	133
LES ANNÉES NOIRES	136
FÊTES DU QUARTIER.....	144
PERSONNALITÉS DU QUARTIER.....	149
NOS SOURCES	153



Vue depuis le Foyer des Jeunes Travailleurs

BALADE AU FIL DU TEMPS

Petit Paul, à travers sa promenade, vous fait découvrir notre quartier.

En partant de l'Église Sainte-Chantal, il vous dévoilera l'histoire du **Port du Canal**, de l'Ingénieur Eiffel et de la Place du 1^{er} Mai plusieurs fois rebaptisée...



Il cheminera ensuite entre l'Ouche et la voie P.L.M, en traversant l'ancien quartier des tanneurs pour rejoindre le boulevard Maillard, qui vous ouvrira l'accès aux «Portes du Sud», secteur en pleine mutation : disparus les Minoteries, les entrepôts S.N.C.F., les casernes militaires...

Vous découvrirez que ce secteur était un point stratégique, très impacté lors de la Seconde Guerre mondiale.

Puis, rejoignant l'ancienne Voie Royale, et celle des Grands Crus, vous entrerez dans ce qui fut le cœur économique du XX^e siècle avec tous ses commerces, artisans, et industries : **les Bourroches**.

En sillonnant les rues, vous imaginerez l'éclosion du quartier au travers de sa construction et vous vivrez sa transformation au fil du temps.

En franchissant le boulevard des Bourroches, vous gagnerez un secteur autrefois très viticole et vous découvrirez un puits, témoignage de l'existence d'un village gaulois.

Vous serez, sur toute cette zone, en terre «cheminote», puisque la S.N.C.F. y possède de nombreux logements et espaces de loisirs.

Cette balade vous mènera au pied des premiers vignobles de la Côte, à la limite de Chenôve : les **Valendons** et son célèbre Montrecul.

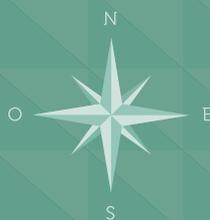
C'est en regagnant l'avenue Eiffel que vous longerez un paysage alliant nature et constructions. Puis en la remontant, vous atteindrez un des sommets de Dijon, bordé d'une forêt d'arbres centenaires. **La Montagne Sainte-Anne** vous offrira un point de vue magnifique sur l'ensemble de la visite effectuée et vous dévoilera peut-être le Jura et les Alpes enneigées.



Vue depuis la montagne



Quartier : Port du canal Bourroches Valendons Montagne Sainte-Anne



Les limites actuelles du quartier :

- au NORD : quai Nicolas Rolin – rue du pont des Tanneries
- à l'EST : la voie ferrée
- au SUD : la commune de Chenôve et son plateau
- à l'OUEST : l'avenue Eiffel appelée anciennement route ou rue de Corcelles

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1 Place du 1er Mai | 14 Piste d'éducation routière |
| 2 Port du canal | 15 Jardins Maillard |
| 3 Rêve Ailé (sculpture) | 16 Calypso (crèche et accueil de loisirs) |
| 4 Pont Eiffel | 17 Village de stabilisation - CAO |
| 5 Église Sainte Chantal | 18 Jardins de l'Arsenal |
| 6 Médiathèque | 19 Tanneries 2 |
| 7 EHPAD - Rue des Trois forgerons | 20 Ateliers Divia |
| 8 Groupe scolaire Jean Jaurès 1 | 21 Crèche Tarnier |
| 9 Obélisque | 22 Rue des Arts et métiers |
| 10 Rue du Pont des tanneries | 23 Centre social des Bourroches |
| 11 L'Ouche | 24 Groupe scolaire Larrey |
| 12 Groupe scolaire Jean Jaurès 2 | 25 Mairie annexe |
| 13 La Minoterie | 26 Gymnase des Bourroches |



- 27 MJC - Salle Fyot - Jardins d'Eugène
- 28 Stade des Bourroches
- 29 École Saint-Bénigne (privé)
- 30 Cité Laurain
- 31 Puits-en-Saint-Jacques
- 32 Groupe scolaire Monts de Vignes
- 33 Collège Dunant
- 34 Groupe scolaire Valendons
- 35 Salle Eugène Bourret
- 36 Chapelle Saint-Jacques
- 37 Chaufferie
- 38 Stade Terrasson
- 39 Serres municipales
- 40 L'Envol (stèle de souvenir)
- 41 Groupe scolaire Eiffel
- 42 Patte d'Oie
- 43 Église de Jésus-Christ-des Saints-Derniers-Jours
- 44 Vignoble «Montrecul»
- 45 Croix des Valendons
- 46 La Trouhaude
- 47 Fontaine Sainte-Anne
- 48 Divio (centre de convalescence)
- 49 Institut médico-éducatif - l'Acodège

ÉVOLUTION DU QUARTIER

Il y a un siècle et demi, ce secteur est couvert de vignes, vergers et champs. Peu de constructions se trouvent le long des trois grandes routes qui convergent vers la ville. Au XVIII^e siècle, les lieux-dits des «Bourroches», de «Saint-Jacques», des «Billetottes», des «Petits» et «Grands Saules», des «Barbottins» et ceux, si évocateurs, des «Monts de Vignes», de «Pisse-Vin», marquent le début du vignoble de la Côte. Ils sont alors sillonnés par de nombreux chemins, dont le plus important est le chemin de la Côte (rue de Chenôve ou route des Grands-Crus), dit aussi chemin de Marcenay aux XIV^e et XV^e siècles. Le chemin des Bourroches (Bourroiches en 1455), qui vient de Larrey, se prolongeant au-delà de la Croix de Juisse (ou de Justice) par celui des Peyvets, puis au-delà de la route de Lyon par celui des Creusots.

Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, on s'éloigne de Dijon par la route de Lyon, on ne rencontre après le canal, que l'auberge du lieu-dit «Poirier Galant», l'entrepôt des Trois Forgerons et le bureau d'octroi. Au-delà s'étendent vignes, champs et vergers de la Corvée de Saint-Bénigne. Un chemin traverse ces lieux et deviendra rue de la Corvée où s'élèveront des maisons et où des armateurs constitueront quelques «clos» de vigne.

En 1809, le canal entre Dijon et la Saône est ouvert. Bateaux et radeaux peuvent y naviguer. Le port de Dijon prend de l'importance : construction de bâtiments et hangars à matériaux bordant les berges. Le déchargement des embarcations se fait principalement à la main. Quelques grues manuelles fixes sont utilisées pour les charges les plus lourdes. Le besoin de main-d'œuvre est important.

La route royale n° 21, devenue route de Beaune ou de Lyon, puis avenue de l' Arsenal et Jean Jaurès, voit sur ses bords la construction des établissements militaires, en particulier un arsenal d' Artillerie en 1876 et une poudrière en 1881.

En 1881, la caserne Dufour est édifée rue de Chenôve ; en face se trouve une ferme. Le bar de l'Express, à l'angle de la rue de Chenôve et de l'avenue Jean Jaurès, est un des plus anciens du quartier toujours en activité. L'avenue Eiffel, ancienne route de Corcelles, est un axe de circulation très ancien qui relie Autun par Vergy. Cette route est bordée d'un côté par un fossé où les grenouilles s'ébattent. De gros bancs en pierre permettent aux voyageurs de se reposer. En 1888, cette route bénéficia d'un premier aménagement : les pentes très raides sont abaissées.



© Th Dubuisson

En 1903, de nouvelles mises à niveau sont réalisées et enfin dans les années 1960 la route trouve son profil actuel.

En 1832, la liaison Saône-Yonne est réalisée. C'est le plein essor du port de commerce. En 1843, le chemin de fer fait son arrivée et devient un rude concurrent du canal.

Au recensement de 1876, le quartier compte 854 habitants.

Un projet d'ouvrir une rue proche du canal reliant les routes de Lyon et de Corcelles est soumis à la municipalité. Les travaux commencent en 1881 et la nouvelle voie est baptisée rue des Trois-Forgerons. Cette ouverture a permis à la Société Foncière d'engager une opération immobilière d'envergure. Elle achète toutes les parcelles disponibles, mais essuie le refus de quelques propriétaires. La loi n'impose pas de remembrement, ce qui entrave l'ouverture de certaines voies. Ce lotissement comprenant 133 lots est desservi par les rues suivantes : rue des Tramways (qui devint Hippolyte Fontaine, puis Eugène Bussière) ; rue des Monts de Vignes, Cité des Ateliers (puis Prosper de Barante), rue du Canal (puis Pierre-Joseph Antoine), rue de l'Arsenal (puis Charles Poisot), rue de la Corvée.



© Th Dubuisson

Ce secteur est surtout composé de maisons individuelles basses ou d'un étage. Elles sont occupées par des ouvriers aisés ou «petits cadres» qui cherchent la verdure et la campagne qu'ils viennent de quitter.



© Th Dubuisson

Devant cette importante initiative privée, le conseil municipal décide l'acquisition d'une propriété située entre la rue de Chenôve et la route de Lyon parallèle à la rue de la Corvée prolongée pour créer une école provisoire.

Dans toutes ces nouvelles voies des commerces s'ouvrent, offrant plusieurs services : épicerie, mercerie, bonneterie, graineterie, épicerie-buvette, dépôt de combustibles, boucheries, boulangeries...

En 1887, un vaste emplacement est acquis rue des Trois-Forgerons pour y installer le garage des tramways à traction animale et en 1894, une usine électrique est construite. L'animal est remplacé par la machine.

En 1911, les Grandes Minoteries remplacent la stéarinerie. En 1913, les Hospices Civils, possédant un vaste terrain à l'angle de la route de Corcelles et de la rue de la Corvée, le morcellent pour en faire un lotissement ouvrant les rues Nicolas Frantin et Nicolas Frochet.

1921 voit l'ouverture de la rue du Volnay et d'un lotissement. En 1924, c'est la création de l'impasse dite «rue des Champs-Loups».



© Th Dubuisson



**Rue du Chapitre,
Décembre 1939.
Danielle Cordeil au milieu
de la rue au niveau de sa
maison natale.
En bas, le même endroit en
novembre 2016**



© G.Dabet

Une partie des terrains de ce secteur est occupée par des ateliers, des entrepôts de charbon et des chantiers. La rue Marcel Sembat, ouverte vers 1920, est devenue dijonnaise et la rue du Six-Juillet constitue la limite entre Dijon et Chenôve. 1925, la rue du Musigny est ouverte sur le chemin qui deviendra rue du Chapitre. 1926, c'est au tour de la rue Jehan Duvet.

Quelques maisons s'implantent chemin des Valendons au débouché de la rue de Corcelles.

En 1927, le chemin des Bourroches se transforme en un boulevard de 20 mètres de largeur. Sa mise en alignement sera achevée en 1935. Il sera arboré en 1941.

Au cours des années 1930, la cité Laurain sort de terre. La ville achète le clos des Valendons pour y établir un cimetière, mais le terrain servira de pépinière et de serres pour les espaces verts. La S.N.C.F. aménage un stade avec aire de jeux.

En 1939, il n'y a alors que trois maisons dans cette partie de la rue du Chapitre qui traverse un terrain essentiellement planté de vignes entre le Boulevard des Bourroches et la future rue Docteur

Alfred Richet. Désormais asphalté et très urbanisé, ce coin de campagne dominé par une ancienne maison de vigneron transformée en «château» au cours des années, est devenu une rue de ville.

La deuxième guerre mondiale met un frein à l'extension du quartier : les matériaux et matières premières sont réservés à l'occupant. Le bombardement de 1944 a défiguré le quartier avec des destructions massives. Par conséquent, la municipalité va entreprendre la reconstruction en installant l'eau potable et le tout-à-l'égout, ce qui entraîne l'élargissement des voies étroites et la percée de certaines impasses. Un quartier de compensation est créé pour reloger les sinistrés Boulevard Eugène Fyot.

Dès la fin des hostilités, la S.N.C.F. entreprend un vaste programme de construction de maisons et de logements pour son personnel sur le secteur Pommard, Richet et Chapitre ; de même des structures et commerces fleurissent sur toute cette zone. Le peuplement se fait au fil du temps, faisant disparaître vignes et espaces cultivés.

Les propriétaires terriens vendent vignes, vergers et autres terrains et les constructeurs parsèment des lotissements de part et d'autre du quartier. Les maisons individuelles sont entourées d'espaces verts ; le garage à voiture se trouve sous la maison ; le style du quartier est conservé.

Les prisonniers de guerre et les déportés de retour retrouvent leurs familles qui s'agrandissent très rapidement : c'est le baby-boom ! Le manque de logements se fait cruellement sentir... Dans les années 1950, les terrains disponibles sont plus rares et chers. De nouvelles constructions sont réalisées : petits immeubles de quatre étages (au-dessus il faut un ascenseur coûteux à installer et à entretenir).

C'est ainsi que les Valendons connaissent un gros projet de constructions qui débute fin des années 1950, et qui va accueillir la première tour de 12 étages avec ascenseur sur le secteur. Ce sont les H.L.M. (habitats à loyer modéré) dont les charges ne sont pas trop élevées. Début des années 1960, l'arrivée des rapatriés d'Algérie augmente la crise du logement. Les usines et ateliers du quartier sont transférés en zone industrielle ; les terrains devenus vacants accueillent des résidences. Cette urbanisation entraîne l'ouverture progressive de voies de communication sur tout le secteur y compris la Montagne Sainte-Anne qui se développe à son tour.

Fin 1970, le transfert du Port du Canal marchandises voit le réaménagement de ses quais et l'édification de nouveaux immeubles et équipements. Les modifications du Plan Local d'Urbanisme permettent d'augmenter l'occupation des sols : extensions et nouvelles constructions remplacent les espaces verts.

La transformation du quartier débute par une importante opération d'urbanisme sur le lieu-dit «au Coq Chantant».

Au cours des années 2000, les bâtiments de la Trouhaude désaffectés sont transformés en logements de standing ; la fermeture des sites militaires et la déconstruction des minoteries dijonnaises offrent de grandes surfaces pour réaménager l'entrée sud de Dijon. L'arrivée du tramway change la physionomie du paysage.

Vue Bourroches-Valendons

© BME Juvin

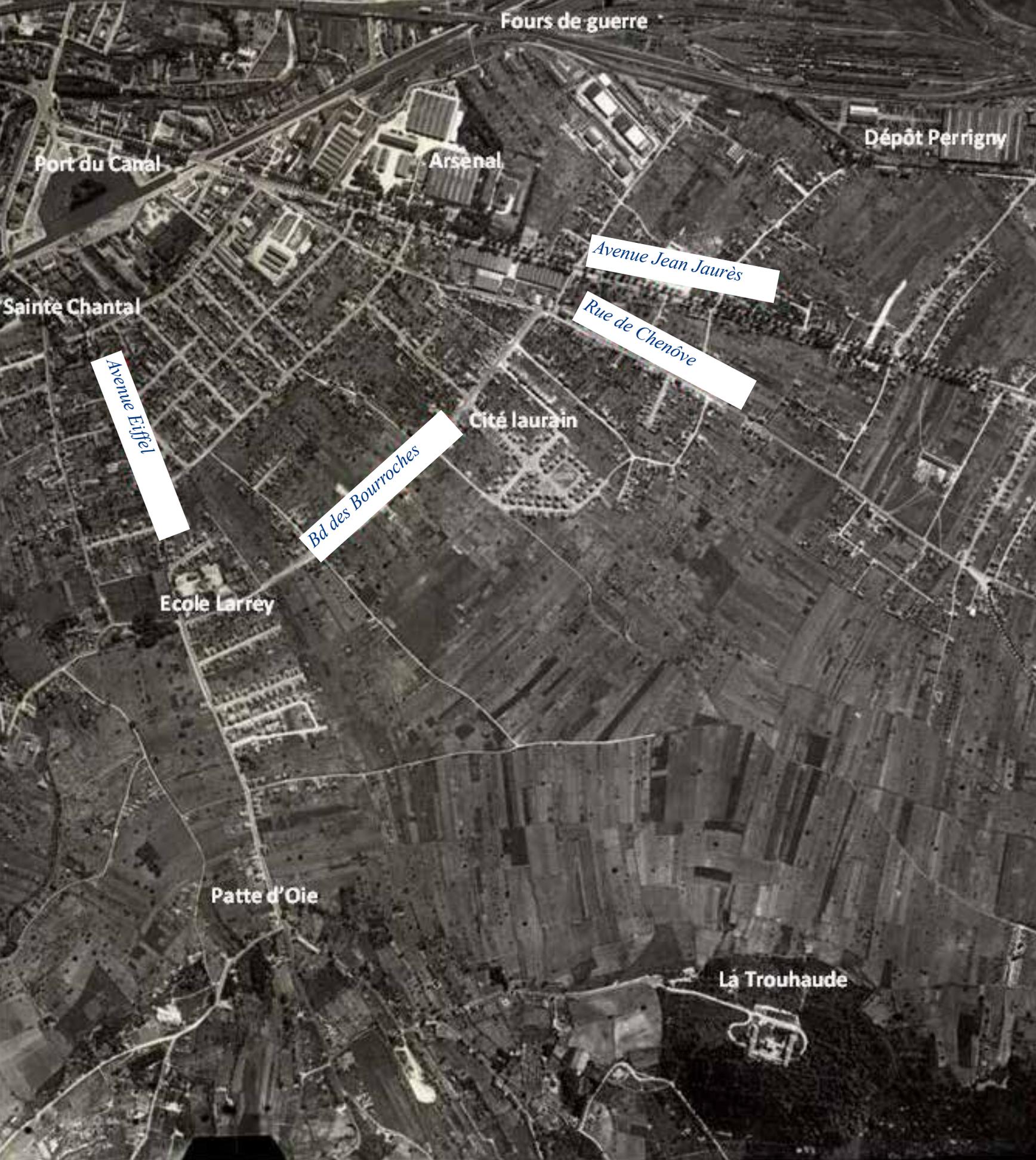


L'écoquartier de l'Arsenal avance petit à petit : tout d'abord «La Minoterie» ouvre ses portes en 2013, suivie du jardin de l'Arsenal, et d'une crèche privée en 2015. En face, un centre commercial et un ensemble de logements «les passages Jean Jaurès» ont été inaugurés en septembre 2016. D'ici quelques années, ce sont 1 400 appartements conçus BBC (bâtiment basse consommation) et 3 000 habitants qui devraient vivre dans cet écoquartier. Vers la place du 1er Mai, rue du Pont des Tanneries, un nouvel ensemble immobilier s'élève près de la voie ferrée.

Dijon Grand Sud : un secteur en pleine mutation !

© Archive ville de Dijon, 72FI

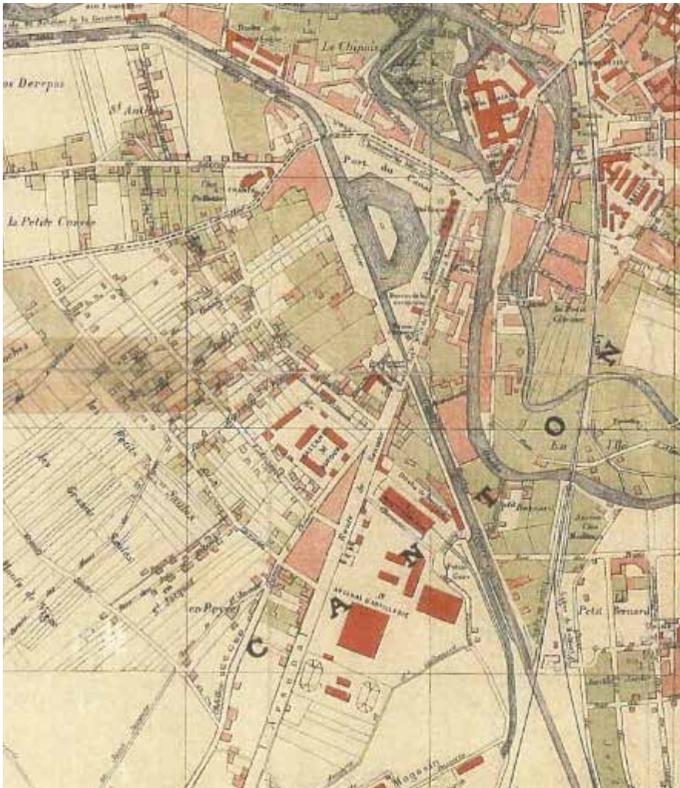




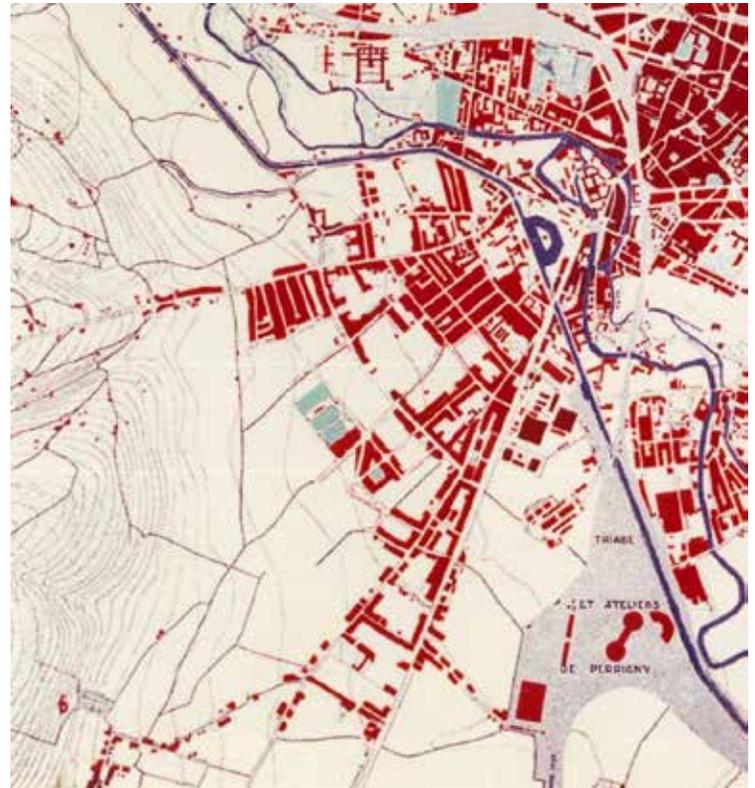
Vue aérienne 1940 avec repères

© Photothèque nationale

PLANS DE L'ÉVOLUTION DU QUARTIER



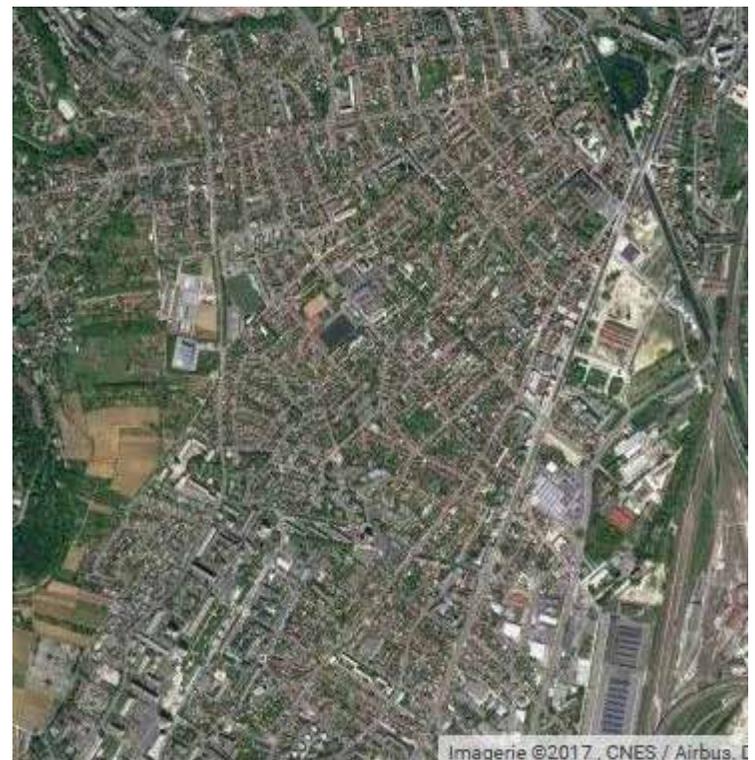
1900
© Archives de la ville de Dijon



1945
© Dijon métropole



1995
© Dijon métropole



2017
© CNES/ Airbus

LES FAITS MARQUANTS DE L'HISTOIRE DU QUARTIER

- 1728** Tracé de la route royale de Lyon (n° 21) à l'est du grand chemin
- 1763** La démolition de la chapelle St-Jacques est ordonnée
- 1783** Un édit royal ordonne la mise en chantier du Canal de Bourgogne
- 1784** Construction du Port du Canal
- 1785** Construction d'un pont en pierre sur le canal rue de Corcelles
- 1786** Édification de l'obélisque au port du Canal
- 14/12/1808** Premier bateau au Port du Canal, en provenance de Saint-Jean-de-Losne
- 15/03/1843** La ville de Dijon devient propriétaire de la Fontaine Sainte-Anne
- 12/08/1843** Le premier train arrive en gare de Dijon, en provenance de Chalon-sur-Saône
- 01/06/1851** Le Président de la République, Louis Napoléon Bonaparte, est accueilli à Dijon pour l'inauguration de la ligne P.L.M. (Paris-Lyon-Méditerranée)
- 1871** Après la défaite, Dijon devient, dans l'organisation défensive, un camp retranché de seconde ligne (conçu par le Général Séré de Rivières)
- 1873** Construction du groupe scolaire Larrey
- 1876** Construction de l'Arsenal, comportant magasins, ateliers d'artillerie, magasin à poudre
- 1881** Construction de la caserne Dufour et des Magasins généraux militaires
- 18/06/1885** Consécration de l'église Sainte-Chantal
- 1887** Installation du garage des tramways rue des Trois-Forgerons
- 1890** Remplacement du pont en pierre de la rue de Corcelles par un pont levant (Ingénieur Eiffel)
- 1893** Construction de la Station Magasin derrière l'arsenal
- 01/01/1895** Mise en service de la première des six lignes de tramways
- 1895** Construction du groupe scolaire Jules Ferry, devenu Jean Jaurès I
- 1905** Construction de Fours ou Boulangerie de Guerre puis raccordement au triage de Perrigny de tous les établissements
- 1927** Transformation du chemin des Bourroches en un boulevard
- 1932** Création du stade des Bourroches
- 1936** Construction du premier H.B.M. (Habitat Bon Marché) : Cité Laurain
- 1938** Le P.L.M. devient S.N.C.F.
- 06/07/1944** Bombardement allié du nœud ferroviaire de Dijon-Perrigny
- 1946** Ouverture du Sanatorium de la Trouhaude
- 1955** Ouverture du groupe scolaire des Monts de Vignes
- 1958** Ouverture de l'école Eiffel

- 1966** Ouverture de la Maison des Jeunes et de la Culture (M.J.C) boulevard Eugène Fyot
- 1967** Ouverture du groupe scolaire Richet
- 1970** Alignement des boulevards des Bourroches et Peyvets, en réduisant un terrain militaire
- 1972** Démontage du pont mobile Eiffel, remplacé par un pont provisoire
Ouverture du Centre Social (Corvée)
Ouverture du gymnase des Bourroches (boulevard Eugène Fyot)
- 1977** Transfert à Longvic du port du canal marchandises
- 1979** Transformation d'une villa en mairie annexe des Bourroches
- 1980** Début des constructions du nouveau quartier du «Port du Canal»
- 1982** La Combe Saint-Joseph devient Parc écologique
- 28/09/1984** Inauguration de la bibliothèque du Port du Canal devenue médiathèque en 1992
- 1984** Ouverture du foyer-logement rue des Trois Forgerons
- 19/12/1986** Inauguration du centre socio-culturel, boulevard Eugène Fyot
- 1996** Fermeture du Sanatorium de la Trouhaude
- 04/12/1999** Explosion d'un immeuble au 145 avenue Eiffel
- 01/06/2001** Inauguration du nouveau pont «Eiffel»
- 2002** Fermeture définitive de l'Arsenal
Déconstruction du groupe scolaire Richet, de l'Arsenal, du Petit Creuzot, du quartier Bonnotte et des minoteries, pour laisser place à l'éco-quartier de l'Arsenal
- 2012** Création des jardins d'Eugène. Création d'un village de stabilisation (rue des Creuzots). Les lignes de Tramway entrent en service
- 2013** Inauguration de «La Minoterie» à la place du quartier Bonnotte et du Jardin de l'Arsenal
- 2015** Inauguration de la Chaufferie rue des Valendons
Installation des Tanneries aux Ateliers
- 2016** Inauguration des Passages Jean Jaurès à la place du Petit Creuzot et des Établissements Choillot

LE PORT DU CANAL

Le développement initial de ce quartier est étroitement lié :

- à la présence de l’Ouche attirant des activités diverses,
- au tracé de la route royale de Lyon (avenue Jean Jaurès), l’entrée sud de la ville,
- à la construction du canal de Bourgogne et de son port qui ont favorisé le développement d’activités industrielles et artisanales,
- à l’implantation dès le XIX^e siècle de vastes établissements militaires,
- au passage, au milieu du XIX^e siècle, de la ligne de chemin de fer,
- à des programmes de constructions d’immeubles d’habitation profitant de la couverture de l’Ouche.

LE PORT

SA GENÈSE... UN DEMI-SIÈCLE POUR VOIR L’ENTRÉE DU PREMIER BATEAU DEPUIS PARIS

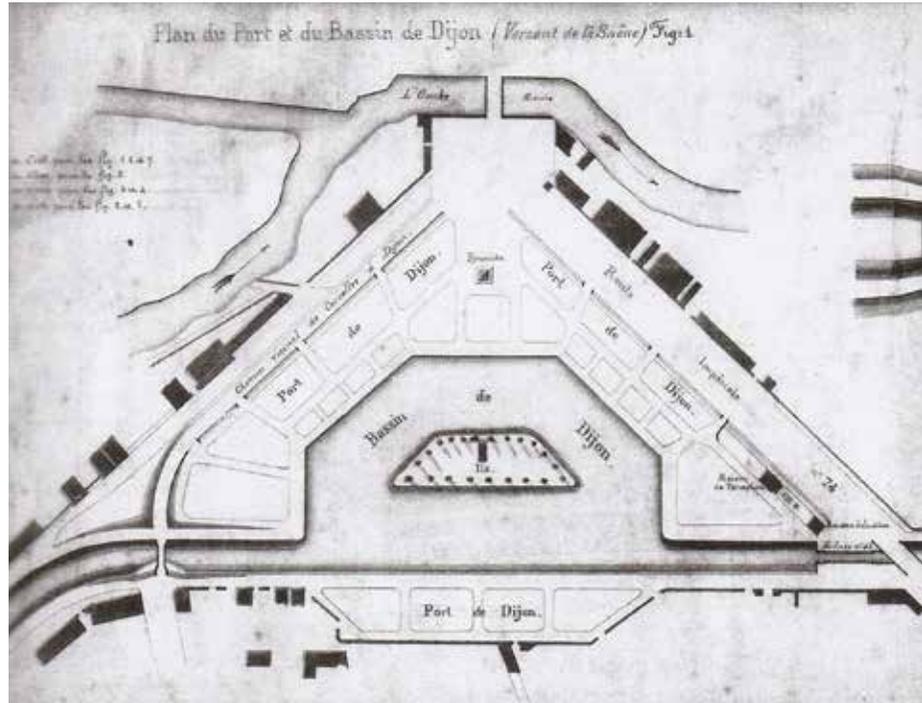
Dès le XVI^e siècle, un canal fut imaginé pour amener les bateaux jusqu’à la capitale de la Province de Bourgogne, Dijon n’étant traversé que par deux rivières non navigables et au débit irrégulier, l’Ouche et le Suzon.

Une longue réflexion est engagée au début du XVII^e siècle. Des études vont se succéder pour trouver une solution viable afin de relier la Saône à la Seine tout en desservant Dijon. L’objectif est de créer la liaison entre le bassin de la Seine (la Manche) et le bassin du Rhône (la Méditerranée).

Quartier des Bourroches
© Archive ville de Dijon



La décision de construire le canal de Bourgogne est prise en 1773 à la fin du règne de Louis XV. Un édit de Louis XVI le 9 août 1774 confirme et complète le projet. Les travaux seront engagés par les deux extrémités simultanément : à Saint-Jean-de-Losne côté Saône, à Laroche-Migennes côté Yonne sur un parcours total de 242 km.



En 1774, les ingénieurs bourguignons avaient de grands projets urbanistiques et l'ingénieur Pierre-Joseph Antoine envisageait la création d'une nouvelle ville «Port-sur-Ouchelès-Dijon» qui serait un grand carrefour commercial avec port en étoile, ponts, quais, lotissement avec 56 îlots de maisons et même un phare.

Dès 1783, Émiland-Marie Gauthey, ingénieur en chef du duché de Bourgogne, a en charge les travaux sur le tracé du canal entre Saint-Jean-de-Losne et Dijon et sur l'emplacement du port de Dijon, avec l'accord royal, mais financé par le pouvoir local, les États de Bourgogne.

La question de l'emplacement du futur port s'est posée et a fait l'objet d'intenses discussions entre les ingénieurs J.R. Perronet et E.M. Gauthey. Le projet de J.R. Perronet prévoit un port de forme circulaire de 100 toises situé à l'extrémité sud du bastion Saint-Pierre et dans les allées du Parc, complété par une promenade et un lotissement à bâtir. Ce projet ambitieux effraie les élus de Bourgogne. Ceux-ci demandent à E.M. Gauthey de rechercher une solution moins dispendieuse.

Ce dernier propose de positionner le port dans le faubourg d'Ouche en considération de l'importance de terrains disponibles (sur l'ancien cimetière de l'hôpital et sur un terrain du séminaire), de la proximité de la ville et des accès faciles adaptés au transport des marchandises. C'est ce projet qui sera retenu pour des raisons d'économies de réalisation et de coût de fonctionnement.



L'île du bassin en 1926

© B Dirand

Plus d'un demi-siècle s'écoulera entre les études de mise au point du projet et les travaux de réalisation, en raison d'événements importants : la Révolution de 1789 (quinze années d'interruption), les guerres, les changements institutionnels, les conjonctures économiques...

L'ingénieur Gauthey axe le plan d'ensemble du port sur l'ancien Pont aux Chèvres (l'actuel pont sur l'Ouche de la place du 1er Mai). La route royale (actuelle avenue Jean Jaurès) est élargie à 30 mètres et par souci de symétrie le chemin de Corcelles-les-Monts est déporté au nord avec un tracé également rectiligne de 30 mètres de large (aujourd'hui quai Nicolas Rolin). L'ensemble s'étendra sur 7 hectares, dont 3 pour le plan d'eau.

Au milieu du XIX^e siècle, les emprises de ces voies sont réduites pour la construction d'entrepôts fixes autour du port. Le bassin et les quais sont encadrés sur trois côtés par un emplacement destiné au déchargement des bateaux. Dessiné par Dumorey, le port fut réalisé par l'entrepreneur Edmé-Nicolas Machureau. La terre extraite est montée à dos de mulets près de la Trouhaude pour y planter des vignes.

Le bassin de forme semi-octogonale est occupé au centre par une île arborée. On y trouvait les archives des Ponts et Chaussées dans une maisonnette.

« Cette île, préservée, est devenue l'île aux canards. C'est un refuge pour les palmipèdes divers : canards, oies, poules d'eau, cygnes font la joie des enfants et des promeneurs. »

En 1786, les travaux du port sont achevés et un obélisque, ceinturé de bornes reliées par des chaînes, œuvre de Jean-Charles Bellu, est élevé côté ville dans l'axe principal de composition du port. Il concrétise la conception du réseau de canaux à travers la Bourgogne et deviendra l'emblème du port. La première pierre de ce monument est posée par le Prince de Condé, gouverneur de la Province de Bourgogne. Les bornes et les chaînes sont enlevées en 1912. L'édifice est inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1964.

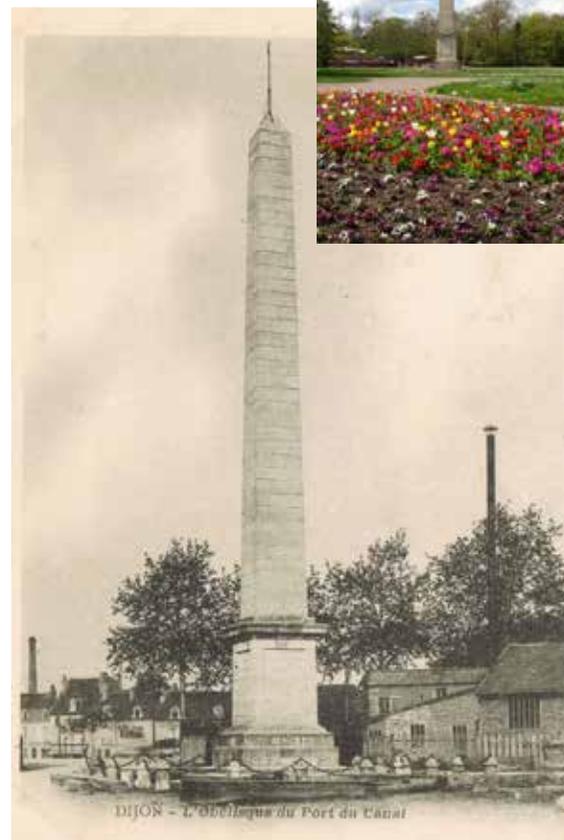
Depuis sa restauration en 1979, quatre plaques installées à la base de l'obélisque mentionnent les dates de son origine et de celle du port, ainsi que les dates d'ouverture du trafic.

La girouette installée à son sommet est enlevée à ce moment-là au grand regret des habitants du quartier.

LES ACTIVITÉS DU PORT DU CANAL

Le canal fut ouvert à Saint-Jean-de-Losne le 7 décembre 1808 et le premier bateau entra au port de Dijon le 14 décembre 1808. Il fallut attendre 1832 pour que le tronçon Laroche-Migennes/Dijon soit achevé et pour voir le premier bateau en provenance de Paris mouiller au port de Dijon le 2 janvier 1833. Le port du canal fût inauguré en 1833.

À l'origine, les portes des écluses étaient en bois, le port n'avait pas de quais en pierre et ses berges étaient semblables à celles des biefs.

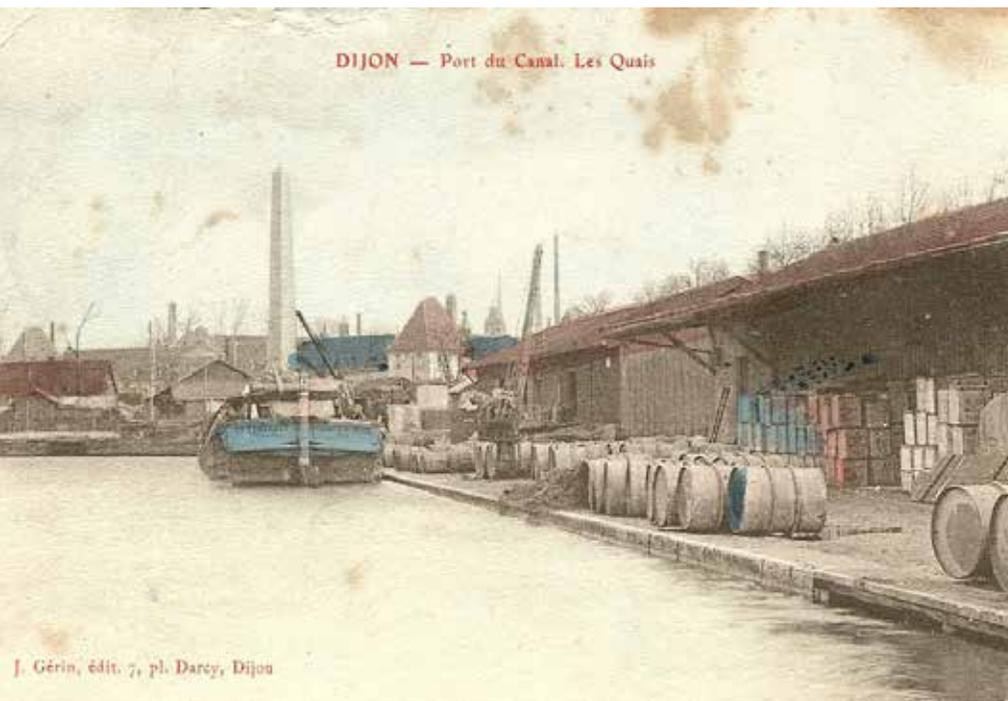


L'obélisque du port
© F Raclot



En bas, l'écluse 55 de l'entrée du port en 1910. On y voyait des lavandières en bordure du canal
© B Dirand





Les quais du port hier
© B Dirand

Le bassin du port de Dijon commence à l'écluse 55 (côté Jaurès) jusqu'au pont Eiffel.

Les bateaux étaient halés parfois sur de courts trajets par des hommes. Mais plus généralement ils étaient tirés par les chevaux. Les bateaux automoteurs de la compagnie H.P.L.M. (Le Havre, Paris, Lyon, Marseille) leur succédèrent.



Les nombreuses péniches du bassin
© B Dirand

Jusqu'à la mécanisation, les marchandises étaient chargées et déchargées à dos d'homme. C'était un travail très dur et très fatigant pour la nombreuse main-d'œuvre.

«Avant la seconde guerre mondiale, j'ai connu les péniches qui étaient tirées par les chevaux sur le chemin de halage.» (MME CRENNNA)

Le canal a vécu un siècle de grande activité du milieu du XIX^e au milieu du XX^e siècle et attiré de nombreuses professions, même si l'expansion n'est pas durablement à la hauteur de celle espérée. Le quartier se transforme et accueille toutes les industries nécessitant le transport de matières premières, les ferrailles, le charbon, le gravier, le sel...

Le port permet aussi d'exporter les vins de la Côte et les blés de la plaine.

Les matériaux de construction ont représenté le plus important et le plus durable trafic du canal et du port de Dijon : sable et gravier de la Saône, moellons de la vallée de l'Ouche, plâtre, ciment, tuiles, bois... Le port de Dijon fut le plus important de Bourgogne et a toujours été le plus actif du canal. Durant la période de 1860 à 1930, la moyenne du trafic global du canal tournait autour de 500 000 tonnes par an et 500 bateaux par mois.

«Les péniches amenaient aussi du charbon notamment de Blanzay (anthracite, petits boulets, petits bois comme allume-feux), du sel venant de Salins-les-Bains, des matières premières alimentaires (blé, seigle, légumes secs...).

On y voyait de nombreux entrepôts et entreprises de tous matériaux de construction : la Société Anonyme des Agglomérés de Bourgogne, Doras, Pagot et Savoie, Bouvet Ponsar.»(ROLAND MUNIER)

«J'ai connu les canaloux. C'était des gars avec des chapeaux en cuir qui couvraient la nuque. Ils portaient 3 sacs de ciment. Il y en a plus d'un qui tombait à l'eau en déchargeant.»

Quand on était gosses, on faisait des glissades sur l'eau gelée avec des semelles en bois. On partait depuis les tas de sable gelés jusqu'à l'île. On allait aussi nager aux 16 vannes : c'était plus propre que maintenant !!» (JEAN CARRIÈRE)

«Quai Navier on y voyait des tas de sable, de graviers, mais aussi des tas de peaux de lapin qui arrivaient toutes tannées.» (MME CRENNNA)

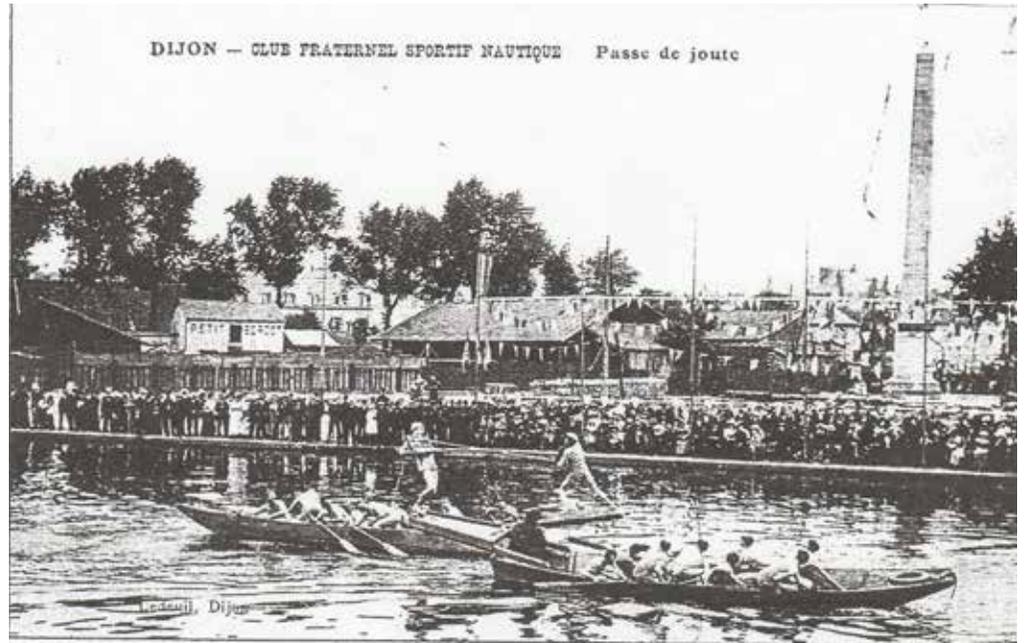
«Nous allions acheter dans les entrepôts du sel des Salines du Midi de la marque Baleine que nous utilisions pour les adoucisseurs d'eau de notre blanchisserie "La Belle Hortense".» (ROLAND MUNIER)

«Les céréales des Minoteries passaient par un gros tuyau par-dessus la route pour être chargées dans les bateaux. Dans les années 1950/1960, je me souviens aussi des joutes nautiques organisées au port entre l'île et le quai Nicolas Rolin. Les spectateurs s'installaient sur les tas de sable et sur les quais pour mieux admirer le spectacle.» (ROLAND MUNIER)

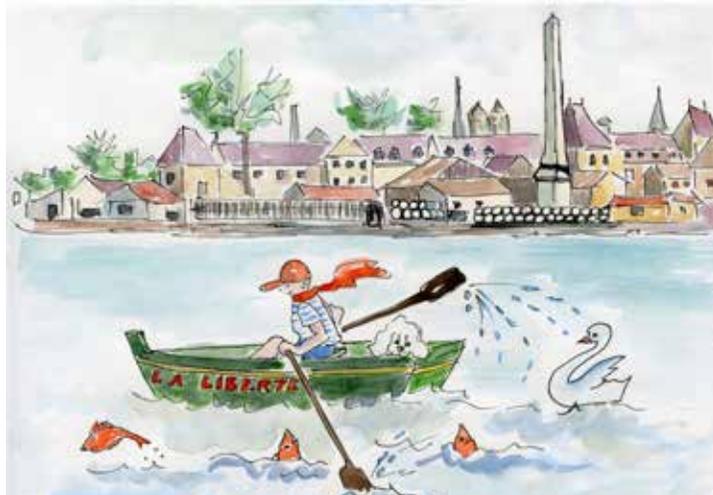
Cette attraction, pratiquée par le Club Fraternel Sportif Nautique de Dijon, était toujours populaire. Elle perdure encore aujourd'hui à l'occasion de la fête annuelle du Port du Canal (voir page 147)

D'UN PORT DE COMMERCE À UN PORT DE PLAISANCE

Dès le milieu du XIX^e siècle, le canal est concurrencé par le chemin de fer. Il est pénalisé aussi par le nombre important d'écluses (189 sur 242 km). Plus tard, malgré des travaux importants pour la mise au gabarit dit de Freycinet réalisés entre 1878 et 1882 (approfondissement du lit, allongement des écluses) et la motorisation des péniches, le trafic reste limité.



Les joutes nautiques sont très populaires en Bourgogne. Au port du Canal, les combats sont acharnés pour départager le « roi sec » (le vainqueur) et le « roi mou » (mouillé, le perdant)



Les joutes nautiques lors de la fête du port du canal en 2016

© Collection privée

Dès les années 1950, le développement des transports routiers déclenche son déclin irréversible. Un projet de Georges Sébille envisage déjà un transfert du port aux abords de la ferme de La Noue à Longvic et prévoit à sa place la construction d'une nouvelle gare S.N.C.F. Dijon ville.

Fin des années 1960, le quartier autour du port échappe à divers projets d'urbanisme dont :

- une voie de communication (surnommée la pénétrante urbaine) de Plombières jusqu'au nœud autoroutier à l'est de Dijon comprenant le boulevard Bachelard,



Le port de plaisance
© Collection privée

le survol du port et de l'obélisque par un viaduc autoroutier doublé d'un échangeur enjambant le port d'ouest en est, l'avenue Jean Jaurès, la rue de l'Île, la rue Daubenton transformée en quatre voies. La municipalité nouvellement en place en 1972 met un terme à ce projet.

- un autre projet d'urbanisme futuriste par un ensemble constitué d'un immeuble «tour» et de deux ensembles «barres» en diagonales soulignant des horizontales «en ligne de fuite». Projet heureusement resté sans suite.

En 1970, le port est presque vidé de ses activités. Puis en 1976, confiante en la mise en grand gabarit fluvial de la Saône dans le cadre de la liaison fluviale Rhin-Rhône, la Chambre de Commerce et d'Industrie décide le transfert du port industriel et commercial dans la Z.I. de Dijon-Longvic.

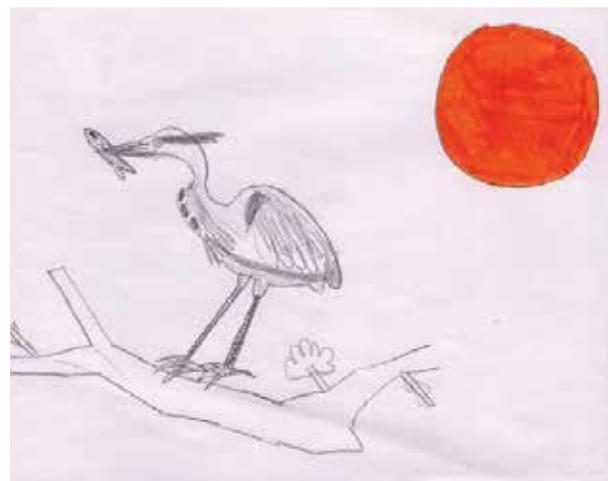
Ce quartier sera donc transformé plus raisonnablement depuis la fin des années 1970/1980 avec un retour à un urbanisme à échelle humaine.

Avec ses 3 hectares, le port est aménagé en jardins d'agrément et de promenades pour le plaisir des riverains et des promeneurs : pelouses autour du plan d'eau plantées d'arbres et de massifs fleuris, espaces de jeux pour enfants, mini-terrain de foot...



La place des marinières avec son héron

© Collection privée



Dessin d'enfant, école J.Jaurès

Le port et ses environs sont devenus un quartier résidentiel : construction d'élégantes résidences, création d'un foyer-logements pour personnes âgées et d'une médiathèque. Les promenades et allées du Rhin, de l'Yonne, du Rhône, de la Saône rappellent l'aspect maritime de la ville.

En 1985, les marinières ont leur place vers la médiathèque, constituée d'un symbolique plan d'eau et d'un héron, œuvre du sculpteur bourguignon Jean-Marc Tournois et nommée «Place des Mariniers».

Le port commercial fait place, dans les années 1980, à un port de plaisance par la gestion :

- du passage des écluses par les bateaux, ce qui justifie encore la maison éclusière,
- de l'accueil des bateaux de tourisme que les usagers occupent soit en qualité de passagers, soit comme résidents,
- des emplacements des bateaux garés aux pontons à l'année, les propriétaires pouvant habiter à bord,
- des emplacements des péniches-hôtels.

Depuis 2009, une autre activité y a trouvé toute sa place : celle de loisirs et de culture avec l'amarrage de la «Péniche Cancale». Elle propose des programmes diversifiés : concerts et DJ, spectacles, animations musicales culinaires, expositions, conférences... avec un bistrot offrant des produits locaux et régionaux, un restaurant, les locations des espaces pour professionnels et particuliers (réunions, conférences, fêtes familiales...)

Cette péniche, construite en 1951 par l'arsenal de Toulon, a transporté pendant plus de 50 ans des marchandises sur de nombreux canaux en France et en Europe. Rachetée en 2008, elle est transformée dans un esprit de démarche écologique par l'atelier fluvial de Saint Jean-de-Losne en établissement flottant, culturel et festif ouvert au public. Celui-ci peut être accueilli dans une cale comprenant une salle, une scène, un bar, une cuisine, des sanitaires. À l'arrière du bateau, le logement du marinier a été aménagé en loge pour les artistes et la timonerie en billetterie. Sur le pont, une



terrasse équipée d'une cuisine extérieure est ombragée par des voiles de bateaux, portées par des mâts en bois. Elle est exploitée par une société Coopérative d'Intérêt Collectif.

Depuis avril 2012, un marché alimentaire composé de maraîchers, poissonniers, fromagers, bouchers, charcutiers... s'installe chaque mercredi matin sur l'esplanade du port, côté quai Nicolas Rolin.

La Péniche Cancale
© Collection privée



Le marché sur l'esplanade du port
© Collection privée

GUSTAVE EIFFEL, UNE VOLONTÉ DE FER...

DE L'ENFANT DE DIJON AU BRILLANT INGÉNIEUR

La famille paternelle de Gustave Eiffel, originaire de Rhénanie, s'était établie à Paris au début du XVIII^e siècle. Son père, François Alexandre Boenickhausen dit Eiffel, ancien hussard des armées de Napoléon, occupe en 1823 les fonctions de secrétaire à l'intendance militaire à Dijon.

Il épouse le 23 novembre 1824 Catherine Mélanie Moneuse, née à Dijon le 2 septembre 1799. Leur fils Alexandre Gustave naît le 15 décembre 1832 dans une modeste maison située à Dijon, 16 quai Nicolas Rolin (qui sera démolie en 1969).

Sa mère, femme énergique et courageuse, fille d'un négociant en bois, se lance dans le commerce de la houille, en devenant dépositaire pour la ville des mines de charbon d'Épinac.

Elle installe ses entrepôts sur les quais du Canal de Bourgogne, ouvert en 1833. Ses affaires connaissent un tel succès que son mari quitte son poste pour la seconder. Leur premier bateau s'appellera Le Beau Gustave.



Le couple travaillant très dur, leur enfant passe ses premiers mois en nourrice à Corcelles-les-Monts. Après son sevrage, il entre en nourrice chez «maman Morel» qui réside rue Victor Dumay. À l'âge de six ou sept ans, il est confié à sa grand-mère maternelle «maman Moneuse», qui occupe l'appartement de la rue Turgot où vivaient les Eiffel avant de s'établir au port. L'aïeule, quasi-aveugle, *«avait à chaque instant besoin de moi. Soit pour la guider soit pour lui lire sa messe et ses prières»*. Un devoir bien fastidieux pour un enfant.

De 1843 à 1850, il est élève au Collège Royal de Dijon. Il poursuit ses études au Collège Sainte-Barbe à Paris. De 1852 à 1855, il étudie à l'École Centrale des arts et manufactures de Paris. Influencé par son oncle par alliance Jean-Baptiste Mollerat, qui souhaite lui transmettre l'usine de produits chimiques qu'il possède à Pouilly-sur-Saône,



Sa maison natale au quai Nicolas Rolin à Dijon à la fin du XIX^e siècle

© <http://www.gustaveeiffel.com/news/tag/dijon/>

Gustave se spécialise dans la chimie. Mais une dispute entre son oncle républicain et son père bonapartiste change l'orientation du jeune chimiste : en 1856, il est engagé par l'ingénieur Charles Nepveu dans l'entreprise de construction de matériel de chemin de fer Nepveu et Cie à Paris.

De 1857 à 1860, il se voit confier la direction du chantier de construction du pont de chemin de fer de Bordeaux, d'une longueur de 500 mètres ; il n'a que 25 ans.

Lors de son séjour à Bordeaux, il cherche à se marier. Après quelques déconvenues sentimentales, il se confie à ses parents : *«Il me faudrait une bonne ménagère, qui ne me fasse pas trop enrager et qui me donne de beaux enfants bien portants.»* Sa mère trouve l'épouse idéale en la personne de Marie Gaudalet, pour laquelle il éprouvera un amour sincère. Leur mariage est célébré le 8 juillet 1862. De cette union naîtront cinq enfants : Claire en 1863, Laure en 1864, Édouard en 1866, Valentine en 1870, Albert en 1873. En 1864, il se met à son compte en tant qu'ingénieur-conseil. En 1866, il crée sa propre entreprise en qualité d'ingénieur constructeur. Il installe ses ateliers au 48 rue Fouquet à Levallois-Perret, à l'ouest de Paris.

L'A.D.G.E. (Association des Descendants de Gustave Eiffel) décrit les qualités exceptionnelles des réalisations de leur illustre aïeul : «Le jeune entrepreneur surclasse la concurrence par la rigueur extrême de ses projets, conçus tous pièce par pièce dans ses ateliers pour être ensuite simplement assemblés sur les chantiers, et par les innovations techniques qu'il développe et perfectionne – comme le montage en porte-à-faux et le “lançage” de la travée centrale entre deux piles de pont – qui rendent également ses ouvrages plus rapides à construire et plus économiques.» (...) «Les décennies 1870 et 1880 sont celles de la gloire. Dans le monde entier,

on fait désormais appel à la société G. Eiffel et Cie pour les ouvrages les plus importants et les plus complexes». (EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE DÉTAILLÉE DE GUSTAVE EIFFEL)

En 1877, sa femme décède prématurément à l'âge de 32 ans ; c'est un terrible choc pour lui. Il écrit à ses parents : *«Je suis frappé de stupeur et je ne peux me faire à l'idée de cet horrible malheur. Quel avenir pour mes pauvres enfants.»*

Sa fille aînée Claire, qui le secondera également dans son travail, s'occupe dès lors de la famille. Elle sera l'âme du foyer.

LA TOUR EIFFEL EN QUELQUES CHIFFRES

1884 : conception de la Tour avec ses deux collaborateurs, Emile Nouguier et Maurice Koechlin, ainsi qu'avec l'architecte Stephen Sauvestre.

Elle sera érigée pour l'exposition universelle de 1889.

Durée de sa construction : du 28 janvier 1887 au 30 mars 1889.

250 ouvriers ; 18 000 pièces assemblées sur le Champ de Mars ; 2 500 000 rivets, dont 1 000 000 posés sur le chantier ; 300 mètres de hauteur .

En mai 1889, lors de son inauguration, elle attire près de 2 millions de visiteurs ; actuellement, on en dénombre près de 7 millions par an ; plus de 250 millions de visiteurs sont venus l'admirer depuis son ouverture.

Cette incroyable structure, véritable prouesse technique, est devenue très rapidement le symbole de Paris. Savez-vous qu'il avait été prévu de la démonter après l'exposition universelle ?

Et si la Tour cachait Eiffel ?

En effet, la célèbre parisienne, toujours pimpante à 128 printemps, ne doit pas faire oublier d'autres ouvrages remarquables, tels le pont Maria Pia sur le Douro au Portugal (353 m de long), le viaduc de Garabit au-dessus de la Truyère (565 m de long), le pont routier de Cubzac sur la Dordogne (1 045 m de long, 3 284 tonnes de charpente) et l'ossature de la statue de la Liberté à New York (120 tonnes de charpente soutenant une enveloppe de cuivre de 80 tonnes).

Il est essentiel de souligner que cet ingénieur hors du commun s'est consacré à d'importantes recherches, dans les sciences météorologiques et aérodynamiques, qui ont abouti à des applications innovantes. Plus inattendu : en 1890, il conçoit un projet de «pont sous-marin» sous la Manche! Eiffel avait un siècle d'avance sur son temps... Gustave Eiffel s'est éteint, à 91 ans, le 27 décembre 1923 à Paris dans son hôtel particulier rue Rabelais dans le VIII^e arrondissement. Il repose au cimetière de Levallois-Perret.

L'EMPREINTE DE GUSTAVE EIFFEL SUR SA VILLE NATALE

Dijon lui doit le pont levant hydraulique de Larrey sur le canal, construit en 1889-90, détruit par les Allemands en septembre 1944, remplacé par un «pont provisoire» et enfin par le pont que l'on connaît aujourd'hui. En 1952, l'ancienne rue de Corcelles a reçu le nom d'avenue Gustave Eiffel. Là se situent une école maternelle et une école élémentaire qui portent son nom. Le lycée technique avenue Champollion s'est appelé Gustave Eiffel en 1969.

Quai Nicolas Rolin, une plaque dévoilée en juin 2014 rappelle aux dijonnais : «Ici est né le 15 décembre 1832 Gustave Eiffel, Ingénieur, constructeur et scientifique». La sculpture métallique «Le Rêve ailé», œuvre de l'artiste Robert Rigot, installée en mai 1981 non loin du canal de Bourgogne, honore la mémoire du scientifique passionné que fut Gustave Eiffel. Lisons l'inscription gravée dans la pierre déposée en décembre 2013, au cours de la cérémonie commémorant le 90^e anniversaire de sa mort :



Le Rêve Ailé
© Collection privée



© Collection privée

LE PONT EIFFEL

En 1785, les travaux de terrassement du canal débutent. La route desservant Flavignerot, Corcelles est coupée. Un pont en pierre est édifié au gabarit des embarcations.

En 1879, le service des Ponts et Chaussées effectue de grands travaux dans le canal. Le vieux pont de pierre du chemin de Corcelles est condamné.

1890 : construction du pont Eiffel. Le pont de pierre est démolé et remplacé par un pont levant, car les péniches sont de plus en plus hautes et longues (mise au gabarit Freycinet).

1944 : le Pont Eiffel est saboté par les troupes allemandes. En 1946, le pont est remis en état par les Établissements Schneider.



Documentation personnelle Paul Mortier.

2000 : construction d'un nouvel ouvrage plus moderne qui permettra le passage d'une piste cyclable longeant le canal, mais sera également l'occasion de restructurer le carrefour formé par l'avenue Eiffel, le quai Nicolas Rolin et l'avenue de l'Ouche.



Le pont Eiffel, détruit par les Allemands le 11 septembre 1944, à 2 h du matin.

1972 : le pont ne supportant plus le trafic routier est démonté et remplacé par deux ouvrages provisoires (ponts militaires).



©BM



© Archives de la ville de Dijon, 16 F1



© Collection privée

LA PLACE DU 1^{ER} MAI

Une voie est ouverte vers 1395 et franchit l'Ouche par un pont en bois appelé «le Pont aux Chèvres».



Le Pont aux Chèvres vu depuis la passerelle rue de l'Île
© Collection privée

Ce pont fut plusieurs fois démolé et détruit par des crues de l'Ouche (1489, 1518, 1598, 1649, 1789), à chaque fois reconstruit et remplacé par un ouvrage soit en bois soit en pierre.

En 1804, un pont plus solide est reconstruit en pierre avec deux arches et est baptisé Pont Napoléon.

Fin du XIX^e siècle, ce pont devient insuffisant pour la circulation en raison de l'augmentation de la population et du développement de l'activité industrielle dans ce quartier (l'arsenal et le magasin militaire, le port du canal, le chemin de fer...).

En 1892, la décision est prise de restructurer cette zone : le Pont Napoléon est élargi par un voûtement de l'Ouche de 40 m afin d'y créer deux petites places plantées d'arbres et de faciliter la circulation.

En 1894, pour résoudre le problème de l'arrivée de la route de Lyon, le conseil municipal décide la couverture de la rivière de façon à réaliser une seule place.

En 1897, la distance entre les parapets du pont est portée de 10 à 18 mètres, deux voies séparées par un terre-plein sont créées, un trottoir de trois mètres de large longe l'avenue de l'Arsenal. Par la même occasion, le cours de l'Ouche est régulé et une terrasse arborée est construite au début de la rue de l'Île.

«Elle existe encore aujourd'hui et permet un accès à la place par sa promenade ombragée appréciée en été. Et cette fois-ci le pont a résisté. Il est toujours visible depuis l'esplanade de la rue de l'Île.» (MADAME S.)

Par délibération municipale du 15 juin 1897, les appellations Pont aux Chèvres et Pont Napoléon sont abandonnées et remplacées par celle de Place du 1^{er} Mai.



© B Dirand

Elle est nommée ainsi pour commémorer la date en France de la fête des travailleurs et pour rappeler le souvenir du 1er mai 1891 à Fourmies dans le Nord. Au cours de cette manifestation, des tirs de la police firent neuf morts parmi les ouvriers.

En 1926, de nouveaux aménagements sont réalisés pour mettre en valeur cette place qui est considérée comme l'entrée la plus déplorable de la ville alors qu'elle reçoit le trafic le plus important.

Elle est restructurée par le remplacement des parapets du pont franchissant l'Ouche par des balustrades, semblables aux terrasses du jardin Darcy, la création d'un monument agrémenté de deux jardinets dédié au poète dramatique Prosper Crébillon (1674-1762); le monument est érigé par le sculpteur bourguignon Orlandi, l'installation d'une fontaine placée sur un refuge circulaire à l'angle de la place et de la rue de l'Hôpital.

De 1920 à 1940, chaque année au mois de mai, les dijonnais pouvaient se divertir à la fête qui s'installait sur la place.

«Après 1945, les fêtes foraines étaient nombreuses dans les quartiers de Dijon. Celle de la place du 1er Mai s'étalait depuis la place jusqu'aux Tanneries par la rue de l'Hôpital.»



© Collection privée

endommagé à Beaune est installé au milieu de la place comme souvenir et en hommage à son équipage.

«Les voitures tournaient autour.» (ROLAND MUNIER)



© Le Bien Public

Ce char est transféré Cours Fleury en 1958 en prévision des aménagements de la place en 1960.

«Le commissariat du 3e arrondissement était situé sur la place vers le monument Crébillon jusque dans les années 1950. Ensuite, il est installé rue des Godrans puis place Suquet. À côté, j'ai connu la pâtisserie confiserie Blanchard et le fleuriste.» (MADAME CRENNNA)

Après la Seconde Guerre mondiale, la place est totalement réaménagée. En 1955, les îlots insalubres sont démolis pour réaliser un quartier moderne autour de la place.

Un monument mémorial de la guerre de 1939-1945 est érigé par souscription à l'angle de la place du 1er Mai et du quai Nicolas Rolin (côté rive droite de l'Ouche). Il est réalisé par le sculpteur dijonnais Lefebvre à l'initiative du Secours Populaire des quartiers 1er Mai, Jean Jaurès, Bourroches, Larrey, Patte d'Oie. Après la Libération, le char Duguay-Trouin,

La gare «Dijon-canal» construite en 1918 au niveau de l'obélisque a d'abord été réservée aux seules marchandises transitant par le port. Puis, elle a permis aux voyageurs de prendre le tacot qui assurait la ligne Dijon-Beaune par l'Arrière-Côte. Cette ligne a fonctionné jusqu'en 1953. La gare «Dijon-canal» est démolie en 1979. (voir page 133)

«Quand j'étais jeune, je prenais ce tacot de la Côte pour aller vendanger à Marsannay.»



**Ancien tramway n° 5
avenue Jean Jaurès**
© Collection privée

Je me rappelle que les relations entre les cyclistes et le tramway n'étaient pas toujours au beau fixe. Notamment, rue de l'Hôpital où le passage des rails et des contre-rails était périlleux et redouté par les cyclistes, car provoquant des gadins.»

(ROLAND MUNIER)

En face de la gare des tacots en regardant du côté de l'Ouche, se trouvait la bascule, ancien octroi de Corcelles. Les véhicules étaient pesés avant et après chargement notamment pour l'achat du charbon, du sable, du ciment. *«Les enfants s'amusaient dessus. Plus tard, la bascule a été installée vers la Foire.»*

C'est dans des postes de contrôle sous forme de maison ou de guérite que l'administration prélevait une taxe à l'importation des marchandises, l'octroi, perçu autrefois par les municipalités : elle est supprimée par étapes de 1897 à 1906.

**La place fleurie aujourd'hui
avec la Banque Postale**
© Collection privée



Dans le cadre de la restructuration du quartier des Tanneries est construit l'imposant immeuble du centre régional des Chèques Postaux (aujourd'hui la Banque Postale) dont la façade donne sur la place. Il entre en service en novembre 1960.

«À voir au rez-de-chaussée de cet ensemble moderne d'inspiration classique, à la porte d'entrée, deux bas-reliefs de Raymond Delamarre, grand prix de Rome : celui de gauche symbolise le commerce et l'abondance, celui de droite concerne le courrier postal.»

(MONIQUE T.)



La station 1^{er} mai du nouveau tramway
© Collection privée

Les derniers aménagements de la place remontent aux travaux d'installation du nouveau tramway à Dijon.

L'inauguration de la ligne T2 en décembre 2012 donna lieu à des festivités au Port du Canal. Juste retour des choses : la station «1^{er} Mai» de la ligne se trouve à proximité de l'ancienne gare du tacot «Dijon-Canal».

L'OUCHE

L'Ouche est la rivière principale de Dijon. Longue de 100 km, elle prend sa source à Lusigny-sur-Ouche, reçoit les eaux de la Vandenesse, de la Sirène et de l'Oucherotte, serpente dans la vallée de l'Ouche, descend sur Dijon où elle alimente le canal de Bourgogne et le lac Kir. Elle traverse Dijon à ciel ouvert ou couverte jusqu'au Parc de la Colombière, arrose Longvic où une coulée verte a été aménagée sur ses berges, puis rejoint la Saône à Échenon.



Dijonavant.com
© F Raclot

SES BRAS ET SON BIEF

Jusqu'aux années 1950, son cours principal bifurque par un coude quand il parvient à l'Hôpital Général, contourne l'hôpital à l'ouest, passe sous le pont de la place du 1er Mai, longe les rues de l'Île, d'Alger... jusqu'au parc de la Colombière. C'est le cours actuel à ciel ouvert.

À la hauteur de l'hôpital, il existait jadis un second bras de l'Ouche séparant l'hôpital de son jardin. Ce bras ayant été asséché, il ne subsiste qu'un beau pont de pierre dans une des cours de l'hôpital. Ces deux bras enserraient ainsi les bâtiments comme une île, l'hôpital ayant été construit à cet endroit pour éviter toute contagion.



L'Ouche hier au pont de l'hôpital
© B Dirand

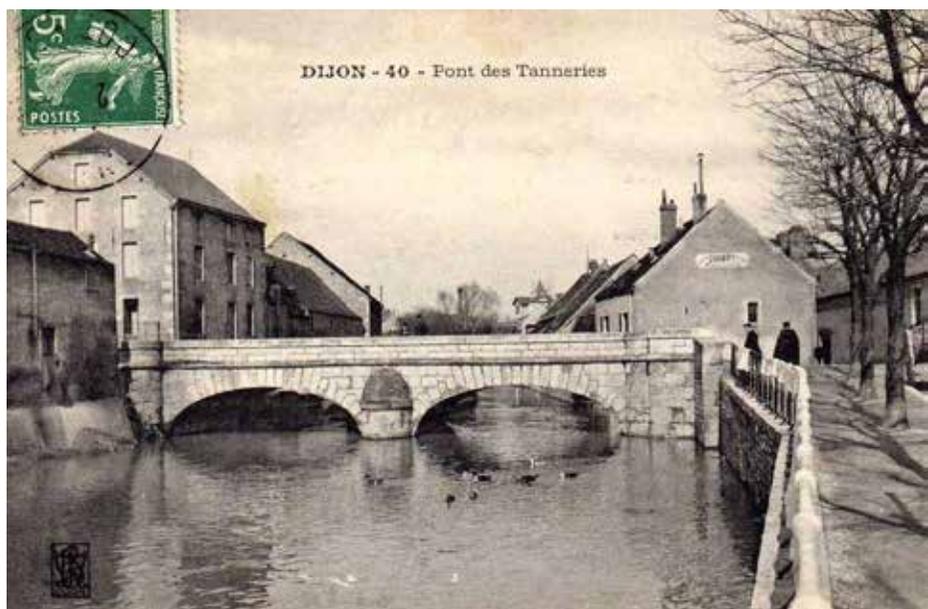
Par ailleurs, un bief est construit par les moines de Saint-Bénigne lorsque la rivière arrive au niveau de l'hôpital, le contournant sous l'ancien pont décoré des quatre lions (côté entrée vers la chapelle rue de l'Hôpital), longeant le bastion de Guise, la rue des Corroyeurs, traversant la rue du Pont des Tanneries, continuant jusqu'au quai Etienne Bernard.

Puis, parallèle à la rue de l'Île, ce bief passait ensuite au niveau du remblai de la voie ferrée et pénétrait dans le parc du Castel avant de rejoindre la rue des Moulins pour terminer dans l'Ouche au parc de la Colombière. Ce bief fut utilisé pour la force hydraulique de ses eaux par cinq chutes.

C'est ainsi qu'existaient îles et îlots entre ces deux bras et ce bief qui suivent approximativement des tracés parallèles.

Dès le Moyen Âge jusqu'au début du XX^e siècle, l'Ouche et son bief ont permis l'installation dans ce quartier de nombreuses activités le long de leurs cours : moulins, tanneries, abattoir, blanchisseries, laveries, bateaux-lavoirs... Elles s'y développaient aussi grâce aux voies de communication présentes dans cette partie de la ville (canal, chemin de fer, routes).

«Plusieurs bras de l'Ouche passaient jusqu'à la place Suquet. Pour traverser, on ne passait pas sur des ponts, mais sur de simples passerelles en bois avec des barres d'appui. Ce quartier, où se trouvaient les tanneries et l'abattoir était malfamé, ça sentait mauvais, on y voyait des rats notamment avec la proximité de l'abattoir». (MADAME CRENNA)



Le nom des rues traduisait les activités des tanneries en rapport avec le traitement des cuirs et peaux : rue de la Mégisserie, rue des Corroyeurs, quai des Tanneries. Très polluantes, ces activités ont disparu aujourd'hui laissant à Dijon quelques noms de rues et de places. Le quartier des Tanneries fut rasé en 1958.

SES AMÉNAGEMENTS

À Dijon, ses deux bras et son bief ont été canalisés, détournés, comblés. Beaucoup d'éléments paysagers existant aujourd'hui sont la marque de ces aménagements réalisés dans les années 1960 pour laisser place à l'urbanisation.

Son cours principal est dévié entre la rue Hoche et l'Hôpital Général par la création d'un lit artificiel en béton profond de 4 mètres et large de 24 mètres sur une longueur de 500 m qui s'engouffre sous la place du 1er Mai. Il est franchi par un autre pont desservant une nouvelle voie, l'avenue de l'Ouche, permettant un accès direct à l'avenue Eiffel depuis la place.

Par ailleurs, les maisons, entreprises, restaurants côté Ouche de la rue du Faubourg-Raines sont démolis lors de l'élargissement de cette rue et de la couverture à cet endroit de ce bras. Adieu les bateaux-lavoirs et les guinguettes !

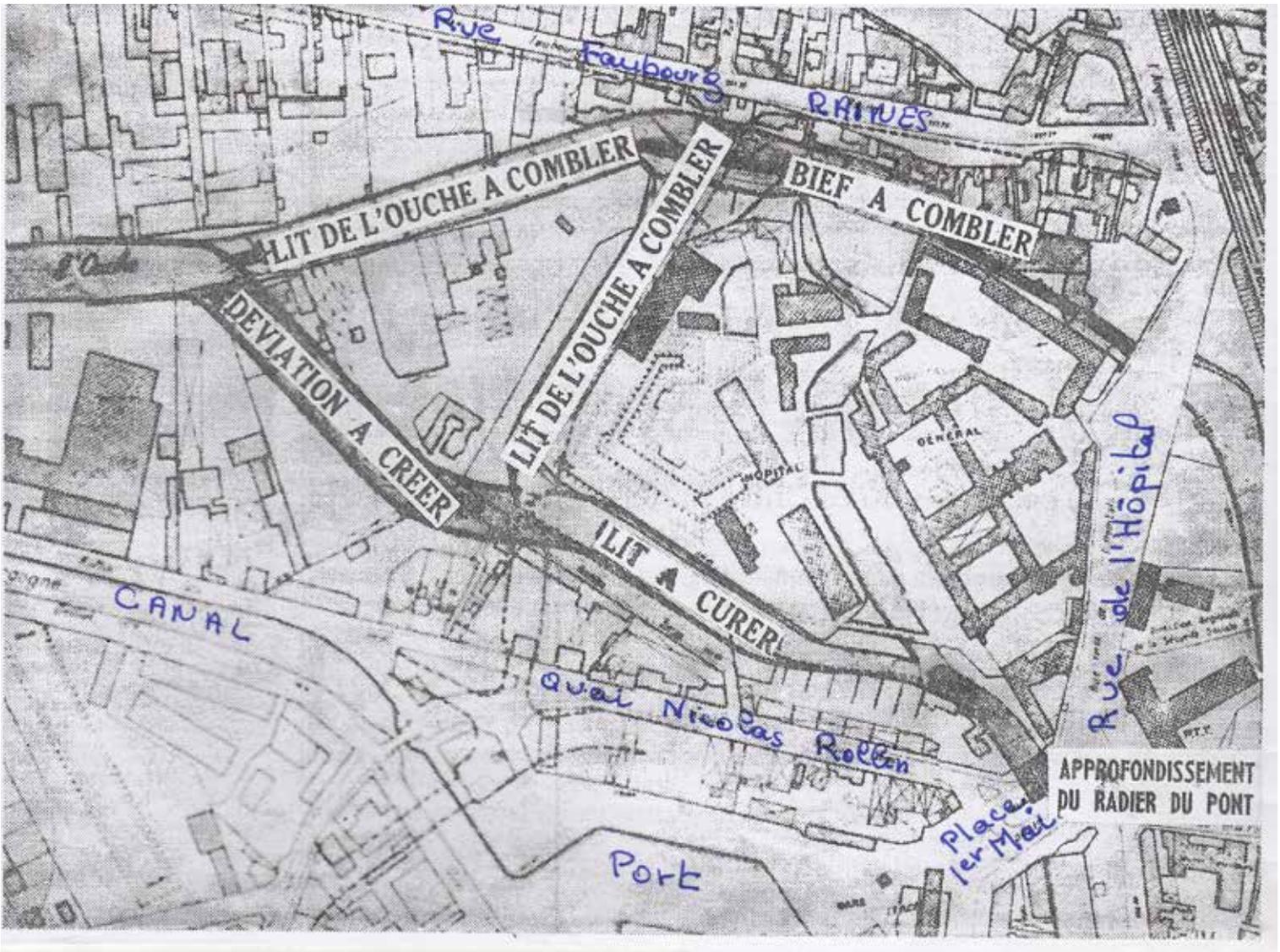
«Les restaurants les plus renommés “La Carpe Frite” et “La Bonne Friture” se situaient au 27 et au 29 rue du Faubourg-Raines et leurs terrasses donnaient au bord de l'Ouche avant son détournement et ses aménagements. Le restaurant “La Carpe Frite” proposait aussi des barques pour les balades et baignades.» (ROLAND MUNIER)

C'est devenu le parking intérieur de l'Hôpital Général côté entrée du S.A.M.U. et le début de la Promenade de l'Ouche dite aussi «La Coulée Verte» en direction du lac Kir.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE L'I.N.R.A.P. (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives)

Dans le cadre du projet de la future Cité internationale de la gastronomie et du vin, un diagnostic archéologique en 2013 a révélé une partie du faubourg Raines et des vestiges de l'ancien hôpital. La fouille entreprise de septembre à décembre 2016, met au jour la rive gauche de la rivière comblée au début des années 1960. Elle permettra de mieux connaître les populations qui ont vécu et travaillé dans ce quartier. Des vestiges datés du XVII^e au XX^e siècle ont été dégagés :

- des quais de l'Ouche aménagés par de véritables maçonneries à la fin du XVII^e siècle comme l'atteste une belle pierre de fondation



datant de 1687 la construction des premiers quais,

– une dizaine de cases en pierre munies chacune de trois à quatre grilles destinées à laisser passer l'eau de l'Ouche pour que ces structures soient en permanence baignées par la rivière. L'hypothèse retenue pour l'instant est celle de viviers à poissons.

Des témoignages d'anciens confirment qu'autrefois l'Ouche était très poissonneuse et approvisionnait les restaurants proposant à leur menu la friture de la rivière. Le poisson se pêchait au filet depuis une barque ou à la nasse. *«Mon père y pêchait le goujon depuis le bateau.»* (JOËL MUNIER)

– des bains de rivière, une nouvelle activité apparue à la fin du XVIII^e siècle, destinés à une clientèle privilégiée. Ils appartenaient probablement à l'hôtel des bains Dupuis qui se tenait à cet endroit jusqu'au milieu du XIX^e siècle,

– des vestiges d'un bateau-lavoir par une structure en bois aménagée pour les lavan-

dières ainsi que des «boules bleu azur» destinées au blanchissage du linge.

La suite des fouilles permettra de remonter encore dans le temps et de mettre au jour son passé médiéval.



Les fouilles archéologiques
© Collection privée



© Collection privée

Quant au bief, il est comblé en plusieurs étapes, car son utilité a bien diminué avec le développement de l'énergie électrique et aussi en raison des odeurs nauséabondes de son eau.

Après le parking du foyer Urbanalis (anciennement Foyer des Jeunes Travailleurs), la partie de son lit parallèle à la rue de l'Île, est devenue en 1988 un chemin pour piétons dénommé «la promenade du bief de l'Ouche». Il passe ensuite sous le pont de la ligne S.N.C.F. pour arriver boulevard du Castel face au parc du lycée.

«Dans le parc du Castel, on peut trouver les traces de son lit en suivant le parcours des arbres qui le bordaient.» (Monique T.)

Cependant, une section de son parcours demeurait encore à ciel ouvert depuis le pont de l'hôpital en passant par l'ancien pont des Tanneries pour rejoindre l'Ouche, rue de l'Île. Ce pont reconstruit en 1756 enjambait ce bief à l'angle de la rue des Corroyeurs et de la rue du Pont des Tanneries.

Fin des années 1960, il est apparu nécessaire de construire des canaux pour évacuer les eaux souterraines du Suzon et du Raines que recevait le bief et conserver un écoulement des eaux des crues de l'Ouche jusqu'au déversoir de la rue de l'Île. Deux arrivées du Suzon sont situées l'une à la porte d'Ouche et l'autre sous une voûte peu avant l'ancien pont des Tanneries. Et trois confluent du Raines apportent leurs eaux claires rue du Faubourg Raines.

Toute cette partie va donc couler dans un double canal souterrain en béton dont chaque cours parallèle aura entre 3 m et 3,50 m d'ouverture jusqu'à sa jonction avec l'Ouche au déversoir de la rue de l'Île. Le départ de ce canal étant situé plus haut que le niveau normal de l'Ouche ne recevra donc que l'excédent des eaux quand ce niveau montera. Il remplira vraiment son rôle, les apports du Suzon et du Raines demeurant très faibles.



«Depuis la passerelle rue de l'Île, on peut voir l'eau de ce canal souterrain se déverser dans l'Ouche sous un pont à deux arches construit en pierre.» (MONIQUE T.)

Ce souterrain terminé, un remblayage définitif changea de nouveau la physionomie de ce quartier : enfouissement du pont de l'hôpital, aménagement de la rue des Corroyeurs aboutissant à un grand parking situé entre la rue du Pont des Tanneries et la rue de l'Hôpital.

LES BATEAUX-LAVOIRS

Une activité du quartier était le lavage du linge dans l'Ouche. À toutes les époques, des lavoirs ont été installés au bord de l'Ouche et du Suzon. À partir de 1860, une initiative privée amarra des péniches au bord de l'Ouche pour en faire des bateaux-lavoirs couverts avec des équipements annexes.



La Belle Hortense hier
© R Meunier

De toute la ville, les laveuses, femmes de condition modeste et le personnel des maisons bourgeoises venaient avec leurs brouettes chargées de linge. Armées de battoirs, elles se livraient par tous les temps à cette rude tâche en position à genoux sur des plans inclinés vers l'eau.

Le linge était séché sur place dans des étendoirs et était rendu propre et sec. Une vaste structure

permettait le séchage à l'air ou à l'abri. Les lavandières étaient réputées pour leur franc-parler et les ragots allaient bon train. Beaucoup de bateaux-lavoirs étaient installés entre la rue Hoche et l'Hôpital Général, certains sous les noms d'enseignes renommées : Le Petit Léon, La Marie-Louise, La Belle Hortense...

«La partie semi-industrielle de La Belle Hortense était installée au 37 rue du Faubourg Raines (j'y suis né, à proximité) en face le bistrot "l'Équipe". Il y avait la laverie avec des machines à laver, la buanderie, le repassage, des machines pour l'essorage, le séchage.»



À côté, nos deux bateaux-lavoirs donnant sur l'Ouche. L'un rempli au fond de cailloux pour baisser la ligne de flottaison permettant de travailler debout (il a sombré en 1940), l'autre au niveau normal de l'eau pour un travail à genoux.

Des chaudières rivées de 5 ou 6m³ chauffaient à la vapeur produite par le bois puis après par le charbon, et enfin le fuel. Par jour, il fallait charger au minimum 1 tonne de charbon, le linge devant être bouilli.

Les bateaux-lavoirs sur l'Ouche en 1913
© Dijonavant.com, F Raclot

Au début, nous fabriquions notre lessive avec une pâte de base que nous achetions à laquelle nous ajoutions d'autres composants notamment pour ne pas fixer le calcaire sur le linge. Il fallait bien calculer les proportions. Nous ajoutions aussi dans la lessive diluée les "boules bleu azur" rendant le linge plus blanc par une optique plus lumineuse. Les années suivantes, les fabricants nous vendaient la lessive complète.

Des étendages à claire-voie et couverts étaient loués au fil, aux cordeaux pour faire sécher le linge essoré par l'usine. Au début, lesessoreuses étaient tournées à la main, ensuite elles fonctionnaient avec l'électricité.

En été, l'Ouche n'avait pas un gros débit. Quand le niveau de l'Ouche montait, on ne lavait pas, car l'eau devenait boueuse. On pompait alors l'eau du Raines. C'était avant son détournement.

Nous avions comme clients des blanchisseuses à leur compte, des particuliers, les hôtels de la rue de la gare. Nous avons connu les livraisons du linge à nos clients par des voitures à bras et des "Choillot" à pneus, ensuite par des camionnettes tirées par les chevaux – il y avait une écurie à proximité – et enfin par automobile. Les conditions de travail étaient très dures pour tous.

L'activité des bateaux-lavoirs s'est développée jusqu'au détournement de l'Ouche depuis la rue Hoche et la couverture d'un de ses anciens bras.

L'arrivée de la machine à laver dans les foyers et le développement des laveries industrielles marquent aussi leur déclin.

Conséquences : les derniers bateaux-lavoirs sont arrêtés en 1950.» (ROLAND MUNIER)

SES CRUES

Généralement son débit moyen est modeste, mais cette rivière peut être sujette à des crues aussi puissantes que subites. En été, son débit est au contraire très faible et son niveau très réduit. À Dijon, l'Ouche et le Suzon sont de nos jours des rivières assagies en raison d'un double phénomène : l'eau est plus rare qu'autrefois, les deux cours sont canalisés ou enterrés en grande partie pour faciliter son écoulement. Cependant, d'importantes inondations sont à déplorer : une des plus grandes se produit le 25 septembre 1866. Son repère gravé sur l'obélisque du port du canal en est un témoignage. D'autres suivront dont certaines historiques : janvier 1910, 1930, 26 août 1950, janvier 1956, 1^{er} octobre 1965, mars 2001, mai 2013. En septembre 1965, de fortes pluies provoquent le débordement du lac Kir. L'eau inonde la RN 5, l'avenue



Jean Jaurès, les rues des Trois-Forgerons, du Faubourg Raines, le quai Nicolas Rolin, la place du 1^{er} Mai, le port du canal...

Le canal a servi de déversoir.

«Notre entreprise "La Belle Hortense" fut inondée et sinistrée par cette crue. On a eu de gros dégâts matériels. L'atelier d'ébénisterie "Laligue et Lamère" a subi le même sort.»
(Roland Munier)

Le 6 février 1980, les pompiers sont intervenus pour pomper l'eau dans les sous-sols des immeubles des rues de l'Île et d'Alger. En avril 2001, l'Ouche inonde la rue de l'Île et les chemins piétons le long des berges. Les habitants se sont retrouvés les pieds dans l'eau.

La dernière crue spectaculaire a eu lieu début mai 2013 sur tout le cours de l'Ouche, en raison de fortes précipitations durant des semaines. Dijon n'a pas été épargnée, notamment le quartier du port du canal et ses rues avoisinantes.



© B Dirand

«Des habitants de la rue d'Alger et de la rue de l'Île sont évacués en pleine nuit. Une plateforme est installée pour permettre aux résidents d'une copropriété de rentrer et sortir.»

De nombreuses maisons et les sous-sols de copropriétés sont inondés. L'eau est montée d'1 m à 1,60 m de hauteur provoquant d'importants dégâts matériels : voitures noyées, biens endommagés, voire détruits, installations électriques et de chauffage hors service...

La crue de l'Ouche de septembre 1965, vue du port et des environs.

© Le Bien Public



LA RUE DE L'ÎLE

Cette voie est ouverte en 1793 sur l'ancien chemin rural du même nom le long de l'Ouche au lieu-dit «En l'Isle». Sa dénomination est confirmée par délibération municipale du 1^{er} février 1889. Cette rue fait référence à l'île formée depuis plusieurs siècles par le cours naturel de l'Ouche et son bief à partir de l'Hôpital Général jusqu'à la rue d'Alger, faisant de cet endroit un quartier insulaire.



L'entrée de la rue de l'Île en 1908

© Collection privée

Elle commence place du 1er Mai à l'intersection de la Rue du Pont-des-Tanneries et continue jusqu'à la rue d'Alger (ancienne petite rue de l'Île) en longeant l'Ouche à sa droite depuis l'ancien Pont aux Chèvres. À l'entrée, elle est bordée par l'esplanade plantée d'arbres créée en 1897 jusqu'au déversoir et la passerelle qui enjambe l'Ouche.

En 2013, un projet d'aménagement de cette esplanade est retenu par la commission de quartier. Les travaux d'embellissement du sol, d'installation d'une table de ping-pong, de réalisation d'une fresque sur le transformateur E.R.D.F. sont réalisés et inaugurés début 2015.

Si aujourd'hui, la rue est habitée essentiellement par des particuliers, il faut savoir qu'autrefois on y trouvait des activités professionnelles diverses.



Marché rue de l'Île. - Archives municipales de Dijon, 16 F1

Un marché se tenait sur l'esplanade.

Dans la première partie de la rue face à l'esplanade, les immeubles et maisons sont toujours occupés, mais avec des changements d'enseignes au fil du temps :

- la charcuterie-traiteur Pommey puis Mitanchey a laissé sa place aux cuisines Jean de Mathieu.

«Elle était connue pour ses bons produits, notamment pour son jambon persillé de Pâques.» (Madame Crenna)

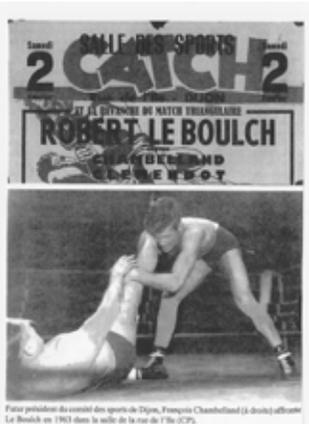
- un café-épicerie est remplacé par le Bar de l'île, les associations «La Bécane à Jules» et «CIGaLes» ont succédé depuis plusieurs années au magasin de pièces détachées d'occasion (situé avant la guerre un peu plus loin à droite).

Par contre, la seconde partie de la rue à partir de la passerelle n'a plus la même physionomie :

Quelques usines polluantes ont disparu : la fabrique d'encre Garnier, la savonnerie Conrad, l'usine de colle claire (utilisée par les apprêteurs de tissus) créée par les frères Weihardt en 1839 et transférée en 1848...

Côté impair, des immeubles d'habitat collectif aux noms évocateurs pour le secteur, La Capitainerie, Le Bief, Belle-Ile, sont construits au début des années 1980 à l'emplacement de :

- La salle de sport occupée après la seconde guerre mondiale par le Sporting Club Dijonnais aux multiples médailles en boxe, lutte, haltérophilie. À partir des années 1950 s'y déroulent des rencontres de catch, mi-jeu, mi-sport. Après avoir été ensuite occupé par un commerce de pneus, ce bâtiment tout en longueur est démoli en 1984.



«Nous avons assisté à des combats de catch mémorables avec des vedettes de l'époque. L'Ange Blanc, le bourreau de Béthune, Tête de Fer l'Effarant, le Toro Espagnol, le Gitan s'illustrèrent dans cette salle dijonnaise. Mais le spectacle était aussi dans le public !!!!»

(TÉMOIGNAGE DES VOISINS)

Combat de catch à la salle des sports 1963

© Collection privée

- L'usine et l'appartement de la teinturerie Pasquet-Maillotte qui avait aussi un atelier en face.

- L'usine et la conciergerie de la société manufacture dijonnaise de pain d'épices Auger, marque rachetée par la maison Mulot & Petitjean.

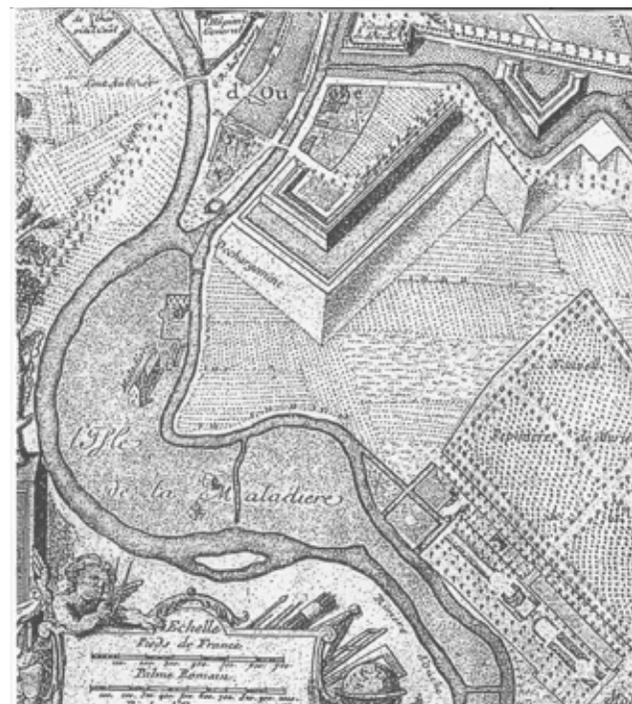
- L'institut des enfants anormaux fondé au début du XX^e siècle par un particulier. De 1893 à 1945, l'endroit accueille l'institut Boyer destiné aux aveugles et sourds-muets ; puis la délégation du Ministère des Anciens Combattants.

Longtemps dans le passé, ces bâtiments étaient occupés par une léproserie qui a été transformée en hôpital des pestiférés au cours du XVI^e siècle. Cet endroit appelé «l'Île de la Maladière» est choisi là, car c'est une île d'accès difficile (une seule passerelle) permettant aux contagieux d'être réunis en un lieu écarté.

La ville y fait construire aussi des logettes et un grand bâtiment appelé «la maison de l'île» dont les colonnes lui donnent belle allure. Elle subsiste toujours au numéro 39, restructurée côté rue en cabinets de dentistes et médecin, côté cour en appartements.

«Cet institut n'a pas toujours eu bonne réputation. Cette propriété s'étendait depuis la rue de l'Île jusqu'à la rue d'Alger et la voie ferrée. Suite au décès de son propriétaire et ensuite de sa fille, la propriété est achetée en 1976 par l'entreprise Bernasconi qui l'a morcelée pour la construction d'immeubles collectifs et de maisons individuelles jusqu'à la voie ferrée.» (MADAME CRENNA)

Sur le côté droit de cette partie de rue, c'est une suite de maisons individuelles en grande majorité inhabitées depuis plusieurs années. Un projet d'aménagement du bord de l'Ouche est prévu depuis longtemps. À l'exception d'un petit square aménagé en 1990 entre l'Ouche et la rue, cela donne un aspect quelque peu délabré et tristounet.



L'ancienne Isle de la Maladière au XVII^e siècle

© Dijon Notre Ville, juin 1990



La maison de l'île
© Collection privée

LA RUE DU PONT DES TANNERIES

Cette voie ancienne qui commence place du 1^{er} Mai et donne rue Daubenton a porté les noms de rue Champ-Monin, chemin couvert ou de ceinture, rue de Cîteaux, rue Basse du Pont des Tanneries, et enfin son nom actuel vers 1850.



© Collection privée

On doit sans doute l'origine de cette appellation à son histoire et à sa proximité de l'ancien quartier des Tanneries, auquel on accédait par la rue des Corroyeurs, à l'Ouche, son bief et à l'abattoir.

Plus tard, au milieu du XIX^e siècle, un pont est construit pour le passage de la ligne de chemin de fer nouvellement créée. La rue porte son nom actuel depuis cette période.

Naguère, c'était un quartier chaud avec entre autres de mémorables bagarres lors de campagnes électorales jusqu'aux années 1930. La rue n'a pas toujours eu bonne réputation jusqu'au cours du XX^e siècle. Il y avait certes d'honnêtes commerçants, mais aussi des logements de gens très pauvres côté nord de la rue, et du côté sud des établissements peu recommandables pour des raisons différentes notamment dans l'impasse des Tanneries aujourd'hui disparue.

«Un bistrot, “le Café Pointu”, sorte d’asile de nuit où logeaient pour un prix modique les vagabonds de passage et où de pauvres gens venaient boire leur salaire, donne naissance à des expressions familières dans le quartier durant la première moitié du XX^e siècle : “dormir chez Pointu”, “dormir à la Pointue”, “dormir à la corde”.»



*La rue du Pont des Tanneries hier -
© Histoire d'un quartier Urbanalis.*

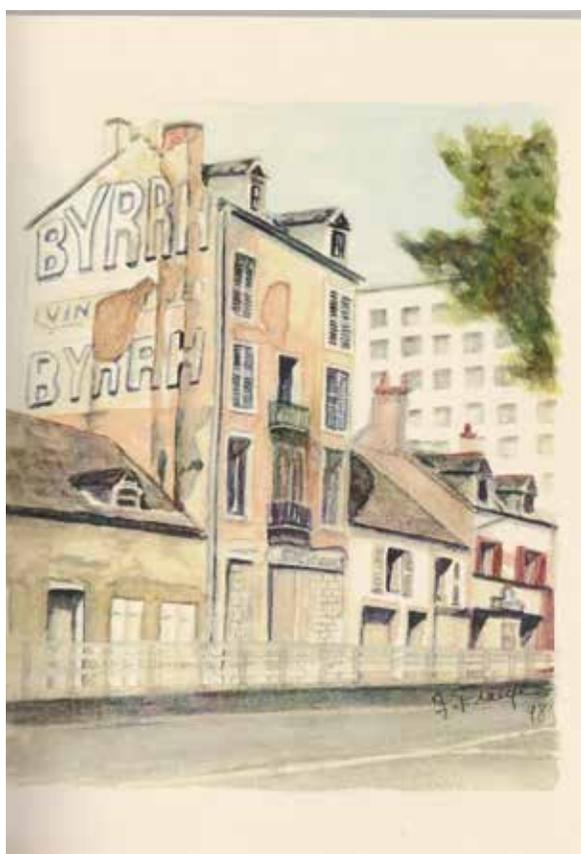
Plusieurs sources nous ont raconté ces faits peu ordinaires :

Le soir (moyennant quelques sous) les clients étaient accueillis, à l'heure ou pour la nuit : genoux à terre, ils appuyaient leurs bras sur une corde tendue pour dormir. Le matin, le tenancier la détachait pour réveiller les derniers dormeurs qui tombaient brutalement sur le sol.

En fin de soirée, ils ne tiennent debout qu'en s'appuyant à une corde tendue devant la porte. Quand le patron veut fermer, il la dénoue et les malheureux finissent leur nuit, étendus sur le pavé de l'impasse.

Le café à côté, portant un moment le nom d'Alonso Bistrot, est fréquenté par des Italiens ayant fui l'Italie de Mussolini, des Arabes marchands de tapis, mais aussi des Français mariniers et débardeurs du port, manœuvres des dépôts de matériaux et de charbon du quai Nicolas Rolin. Ils pouvaient avoir des boissons chaudes ou plutôt alcoolisées.

La forme d'habitat de ce quartier, disparue de nos jours, paraît difficilement imaginable avec nos modes de vie actuels : certains appartements avec des pièces contiguës et des locataires différents étaient en enfilade. Il fallait passer chez l'un pour arriver chez l'autre. Des habitations sont déjà déclarées insalubres en 1912. Leur démolition a été plusieurs fois envisagée depuis 1941.



La vieille enseigne BYRRH très familière aux dijonnais avant sa démolition en 2011.

© Histoire d'un quartier Urbanalis.

Dans le cadre du plan d'urbanisme du quartier des Tanneries et de travaux successifs, comme la suppression et le remblayage du bief de l'Ouche, la rectification du cours de l'Ouche... ce secteur connaît depuis la seconde moitié du XX^e siècle des transformations en plusieurs tranches.

Avant tous ces travaux, on pouvait voir, bordant le bief de l'Ouche, du côté droit l'impasse des Tanneries avec la pension d'ouvriers et à gauche le quai Étienne Bernard.

En 1960, c'est à l'emplacement de l'ancienne impasse des Tanneries et de la pension d'ouvriers que le Foyer des Jeunes Travailleurs est construit au 4 de la rue. Depuis 2009, il est géré par Urbanalis (association pour le logement et l'insertion des jeunes). Il est toujours consacré au logement des jeunes, mais avec une formule rénovée et adaptée aux besoins d'aujourd'hui.

Le quai Étienne Bernard n'a pas changé de nom, mais maintenant cette rue borde un parking jouxtant le foyer.

Sur la partie gauche de la rue du Pont des Tanneries, une extension importante de l'immeuble de la Banque Postale par un bâtiment de six étages est réalisée au début des années 1970 à l'angle de cette rue et de celle des Corroyeurs. À proximité, rue Hugues Aubriot, un second foyer dit «Foyer Aubriot» est ouvert en 1972, destiné à l'accueil des jeunes travailleuses. Il est fermé depuis septembre 2002.

En 1965 est ouvert le Foyer des Jeunes Apprentis. Désaffecté au début des années 1980, il est racheté par la ville de Dijon en 1983, qui le transforme en Maison des Associations inaugurée en 1987. Il remplace entre autres de pauvres maisons, les anciennes corroieries, et les étables des frères Georges et André Haas, marchands de bestiaux. Leur installation en ce lieu n'était pas insolite, car la proximité de l'abattoir municipal leur garantissait la clientèle des bouchers.



Les vieilles maisons au milieu du XX^e siècle

© Histoire d'un quartier Urbanalis.

«À cette époque, les bouchers achetaient les bêtes sur pied, mon père boucher-charcutier dans un petit village s'y approvisionnait régulièrement en bêtes de boucherie.

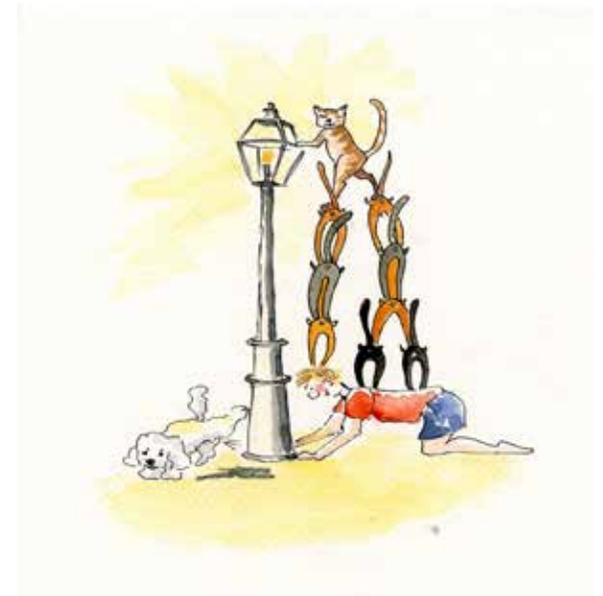
Lorsque nous étions enfants, plusieurs étés de suite, notre père se procurait chez eux un bourricot. Ce petit âne d'Afrique passait son été en pension chez nous. Il était aussi l'attraction de nos petits camarades.» (MADAME T.)

La dernière étape intervient en 2010, avec les démolitions des propriétés situées entre le foyer Urbanalis et le pont ainsi que celles des rues contiguës : rue Hugues Aubriot avec le foyer Aubriot fin 2011, rue Jérôme Marlet, rue Bassano, quai Étienne Bernard. Les maisons disparaissent de ces rues, les jardins aussi, dont celui d'un ancien maraîcher.

«Un personnage pittoresque a dû partir, c'est "Louis aux chats". Avec l'aide d'une association, il récupérait et faisait soigner les chats

errants. Il en gardait quelques-uns (ou plutôt un certain nombre!!) chez lui. Chaque soir, on le voyait partir à la recherche de sa troupe pour la ramener chez lui la nuit. Connaissant bien le signal, les chats le suivaient allègrement.»

(MADAME T.)



Un passé a disparu. Mais sous les décombres, des temps encore plus anciens se sont fait jour. «Après un diagnostic archéologique réalisé à l'automne 2011, ce projet de renouvellement urbain est ralenti par une importante fouille menée par l'I.N.R.A.P. d'octobre 2012 à juin 2013».

Cette opération a révélé un ensemble de vestiges et de structures anciennes :

– 772 sépultures individuelles et deux fosses collectives avec des traces de chaux vive. Celles-ci sont interprétées comme étant des fosses de catastrophe témoignant du décès rapide d'un grand nombre de personnes, probablement lié aux épidémies qui sévissent à cette époque (choléra, peste...)

Elles appartiennent au troisième et dernier cimetière de l'Hôpital Général installé sur la contre-garde de Guise entre 1785 et 1841.



Le Foyer Urbanalis

© Histoire d'un quartier Urbanalis.

Nouvel ensemble immobilier

© Collection privée



– Un mur interprété comme étant un élément de cette contre-garde (milieu du XVII^e siècle).

– Des aménagements hydrauliques des XVIII^e et XIX^e siècles : déversoir à l'entrée d'un bief du XIX^e siècle, pieux en bois de support de ponton datés de la fin du XVIII^e, pieux de support d'un déversoir datés de 1723-1724, d'autres éléments (piquets de berges, digue constituée de pierres et de terre)



Les fouilles des vestiges hydrauliques.

© Collection privée

– Redécouverte de la «Faïencerie de l'Île» avec la fouille de deux grands fours et d'un plus petit (four à calcination), les restes des dernières fournées (décor floral, coq chinois fumant une pipe). La courte période de production signe un échec industriel au sein d'une filière qui n'a jamais prospéré à Dijon.

Cette partie sud du quartier a été rasée pour voir se développer un projet immobilier dans le but de le redynamiser en matière d'habitat. Avec une partie du terrain identifiée en zone inondable, du fait de la proximité de l'Ouche,

les constructions se font essentiellement en logements dans des bâtiments de plain-pied. Ainsi, entre le foyer Urbanalis et les voies de chemin de fer, sont proposés 62 logements sociaux répartis dans deux immeubles de basse consommation.

Et côté rue, le troisième bâtiment est une résidence hôtelière composée de 120 chambres meublées pour jeunes actifs, étudiants, salariés en mobilité géographique, agents de l'entreprise S.N.C.F...

Un autre projet d'habitations est prévu à la place du foyer Aubriot. Tout ce secteur est donc en pleine mutation. Une autre époque commence, une autre histoire de vie également.

*Les fouilles de l'ancien
cimetière de l'hôpital
© Collection privée*



LA RUE DES TROIS FORGERONS



© Collection privée

Cette rue tire son nom de l'entrepôt de charbon datant de 1837. Elle a été ouverte dans les années 1880-1885. Certains habitants signalent que trois forgerons ont existé dans cette rue... mais plus tard vers 1930. Le premier se nommait «Forges Collon», le deuxième, son cousin donc Collon aussi, et le troisième au nom de Dautel entre 1930 et 1935. On suppose qu'ils se sont installés dans cette rue à cause du nom qu'elle portait.



© Collection privée

LES CONSTRUCTIONS

«Il s'agissait en majorité de petites maisons à un étage. Chacun avait son bout de terrain pour faire pousser dans le jardin des légumes et des fleurs. Un banc y était installé. À la belle saison, les habitants s'asseyaient le soir sur une chaise au bord du trottoir et discutaient avec les voisins... À cette époque, il n'y avait pas la télévision !!

En venant du centre-ville de Dijon, le côté gauche de l'avenue Jean-Jaurès formait un grand mur continu : là s'élevaient la Minoterie, puis quelques petits immeubles et plus loin les casernes militaires.» (CHRISTIANE THIRION – a résidé au 50 avenue Jean Jaurès de 1951 à 1960)

ROBERT POULIN

UNE ENFANCE AU PORT DU CANAL

Robert, troisième enfant d'Edme et de Suzanne, est né le 28 janvier 1930 dans une maison au début de la rue Prosper de Barante. Il est âgé d'un an quand ses parents déménagent à Chenôve, place Anne Laprévote. Sa maman décède de maladie en 1938, il n'a que 8 ans.



© Collection privée

Ses grands-parents habitaient la maison à l'angle de la rue des Monts de Vignes et de la rue des Trois Forgerons : c'est là qu'il est revenu loger en 1939 avec son père et ses deux sœurs aînées, Ginette et Jannine, dans la maison à côté.

SES SOUVENIRS DU QUARTIER

Robert allait à l'école rue Jules Ferry. L'hiver, il y avait cinquante centimètres de neige et le déneigement était assuré par les détenus de la Maison d'Arrêt, encadrés par des surveillants.

Avant la guerre de 1939-45, Robert accompagnait sa grand-mère qui allait deux fois par semaine laver le linge au canal. Le linge y était transporté dans une brouette, rapporté à la maison afin de le faire bouillir dans la lessiveuse ; puis il fallait repartir au canal pour le rincer.

Les péniches étaient tractées par des hommes, puis par des chevaux, ensuite elles ont été pourvues de moteurs. Une grue sur rail était installée rue du Rhin, elle transportait le charbon du canal à la rue des Trois-Forgerons (à la charbonnerie qui livrait avec des voitures à cheval).

Le quartier était animé : à la place de l'ancien Intermarché se situait le dépôt des tramways dont le contremaître s'appelait Monsieur Boisson. Dans cette même rue des Trois-Forgerons on trouvait l'épicerie de Madame Peton, la serrurerie Collon, une fabrique de sommiers et matelas où l'on voyait le matelassier travailler dans son atelier ouvert. Monsieur Schmitt, directeur du magasin Le Pauvre Diable, habitait à l'emplacement du n° 38.

Souvent, deux à trois fois par mois, chaque famille se rassemblait pour partager un repas ; chacun apportait quelque chose. Les hommes allaient boire un coup au café à l'angle de la rue de Chenôve ou chez Madame Peton, qui avait dans son épicerie un coin prévu pour la soif ! Le café de l'Arsenal était le lieu de rassemblement des cheminots. Le père Tabourot, curé de Sainte-Chantal, passait à vélo et s'arrêtait discuter chez sa grand-mère.

Dans les années après-guerre, la passion de Robert, la pêche, l'amenait à prendre le train pour aller dans la vallée de l'Ouche participer à des concours qu'il lui arrivait de gagner.

Au canal étaient organisées de grandes fêtes avec des joutes nautiques, où deux adversaires debout chacun sur une barque, munis d'une perche, tentaient de faire tomber l'autre à l'eau, ce qui ne manquait pas d'arriver ! Divers jeux étaient mis en place : tir à la carabine, chamboule-tout...

Dès le printemps, des fêtes avaient lieu dans tous les quartiers : Bourroches, place du 1^{er} Mai, toutes les places de la ville où les habitants venaient danser dans les «bals montés».

En décembre 2014, Robert est venu s'installer au foyer-logement de la rue des Trois-Forgerons, (aujourd'hui E.H.P.A.D.) où il vit des jours paisibles dans un appartement bien aménagé... à deux pas de sa maison natale.

Celle-ci a laissé place en 1972 à un grand immeuble de 26 logements. Quant à la maison des grands-parents, au 19 de la rue des Trois-Forgerons, elle est toujours bien là !

À 87 ans, la mémoire fidèle de Monsieur Poulin lui a permis de relater les souvenirs de sa jeunesse avec facilité.



Lavandières Port du Canal
© Collection privée

LES BOURROCHES-VALENDONS

D'où vient le nom BOURROCHES ?

D'après Jean-François Bazin, ce nom serait celui d'un propriétaire de jadis. En 1361, il s'écrivait «Es Bourroches» ou «Bourroiches». Mais ce nom peut provenir du mot «Bourre» signifiant ronces, mauvaises herbes. Ou encore de «Bourrache», c'est-à-dire une plante médicinale sédative et diurétique; le «A» se serait transformé en «O» donc BOURROCHES. Dans les jardins anciens du quartier, on peut encore trouver cette fleur. Cette version est la plus bucolique... mais est-elle la bonne ?

Et celui des VALENDONS ?

Il désigne sans doute un propriétaire ancien du lieu dont on trouve trace en 1231 Vallandon et en 1325 Vaulandon. (J.F. BAZIN)

Les limites géographiques des Bourroches et des Valendons sont très difficiles à déterminer. Au début du XX^e siècle, quelques habitations éparses forment l'embryon du quartier des «Bourroches» qui se densifie entre les deux guerres mondiales. À partir de 1950 et durant «les Trente Glorieuses», l'extension reprend naturellement en continu en direction de Chenôve; vignes, champs, vergers et jardins disparaissent et laissent place à un nouveau quartier : les «Valendons».

Où finissent les «Bourroches»... où commencent les «Valendons» ?

N'ayant pu répondre précisément à cette question, nous avons regroupé dans le même chapitre ces deux quartiers.

*Vue aérienne des Valendons
et des Bourroches*

© Eric Juvin BM Dijon

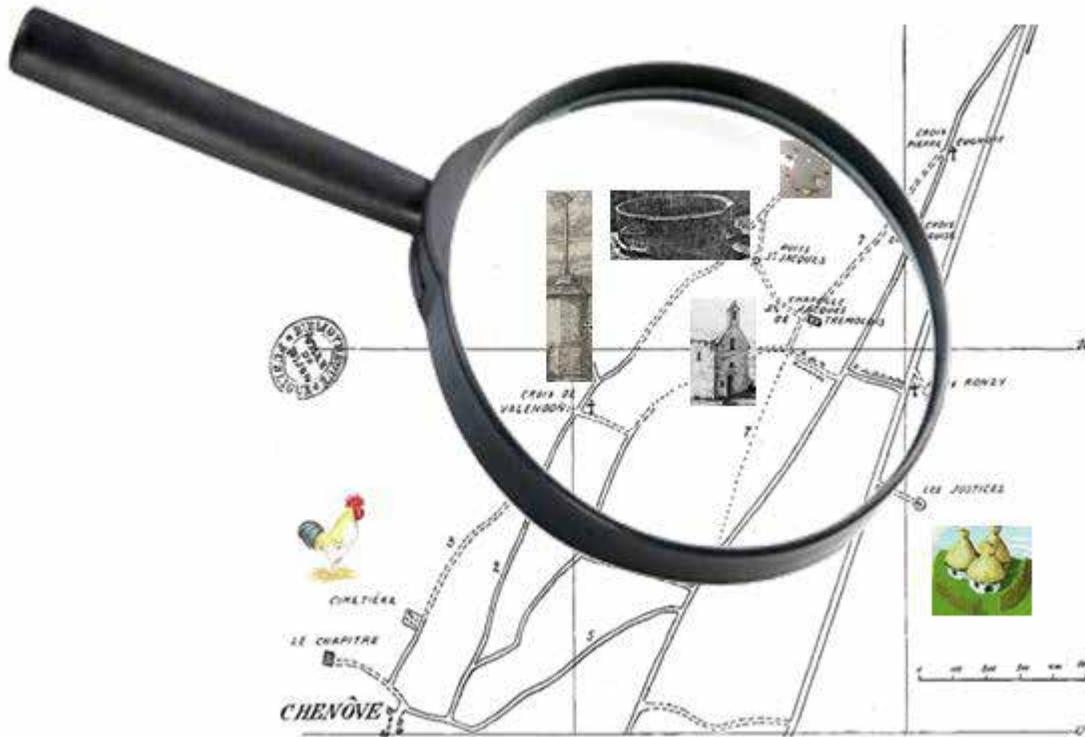


NOS ANCÊTRES LES GAULOIS À TREMOLOIS

Il y avait un petit village gaulois autour d'un puits et deux vigneron (Histoire de Chenôve – Henri Marc)

Ses restes reposaient au cœur du quartier, au lieu-dit «les Petits Monts de Vignes», à 200 m environ du boulevard des Bourroches et à 300 m au nord du puits En Saint-Jacques,

Plan localisant des sites historiques du quartier



LA PLUS ANCIENNE DIJONNAISE HABITAIT AUX BOURROCHES

En 1942, lors du creusement d'une tranchée-abri dans son jardin, M. Chapat, employé des chemins de fer, découvrit, à 45 cm de profondeur, des ossements humains accompagnés de quelques objets de parure – une épingle en bronze, cinq rondelles et deux boutons en os, six perles de collier, dont deux en os et deux tirées d'un fossile, deux coquillages percés, sans doute également fossiles – objets dont la nature a permis aux spécialistes de dater cette sépulture des débuts de l'âge du bronze, plus précisément aux alentours de 1700 avant J.-C., soit il y a 37 siècles... C'est, à ce jour et à notre connaissance, la plus ancienne Dijonnaise !

dans le prolongement de la rue du Morey Saint-Denis, selon G. Grémaud. Cela pourrait se situer dans les parages de l'actuel rond-point des Cheminots Résistants, un secteur à surveiller en cas de travaux de terrassement, car d'autres sépultures pourraient s'y trouver (d'après Henri Gaillard).



Éléments de parure de la tombe des Bourroches
© Myriam Fèvre, musée archéologique de Dijon



© Collection privée



LE Puits EN SAINT-JACQUES

En 1933, la municipalité va intervenir pour sauver ce site par une opération de déblaiement ce qui a permis de dégager le Puits : c'est l'unique vestige de l'antique bourgade gallo-romaine de Trémolois entre Dijon et Chenôve, comblé en 1875. Une rue portant ce nom va être créée à l'occasion. Son emplacement présente actuellement la forme d'un triangle. C'est un puits circulaire de diamètre intérieur de 2,60 m, couronné par un muret de 40 cm de large et 35 cm de haut, en pierre de taille. On note la présence d'un escalier tournant d'une cinquantaine de marches à l'intérieur du puits : caractéristique que l'on ne retrouve nulle part en France sauf à Bastia. Cet escalier hélicoïdal, détruit à ce jour, permettait d'accéder à une nappe d'eau à une profondeur de 7 à 8 m. Pour éviter des dégradations et accidents, il a été recouvert par une plaque métallique.

CHAPELLE DE TRÉMOLLOIS

Les textes montrent qu'une église et une paroisse Saint-Jacques de Trémolois apparaissent en 801 (voire 630, chronique de Bèze) dans la banlieue sud de Dijon. Incendiée et ravagée par les Normands au X^{ème} siècle, elle ne peut se relever de ses ruines. Seules subsistèrent quelques masures et un prieuré-cure dépendant de l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon. La chapelle de ce prieuré, connue d'abord sous le nom de Saint-Jacques de Trémolois puis Saint-Jacques des Vignes, servit d'église paroissiale aux habitants du village. L'église était encore représentée, à la veille de la Révolution, par un petit édifice sur un plan. Composée de deux murs gouttereaux, d'un pignon surmonté d'un petit clocher en pierre de taille pour recevoir une cloche, la partie au levant terminée par un demi-cercle voûté



Chapelle de Trémolois

© Collection privée

couvert de laves ; le bâtiment est maintenu par trois contreforts, dont la plus grande partie est en pierre de taille. Vendue puis démolie définitivement peu après 1798, l'église a complètement disparu, et son emplacement exact n'a pas encore été reconnu !

Une procession avait lieu, jadis, le 25 avril : elle partait de Saint-Jacques de Trémolois pour se rendre à Saint-Germain de Larrey. Au cours du trajet, on bénissait des récipients remplis d'eau : l'itinéraire passant intentionnellement par le puits En Saint-Jacques.



Schéma et vitrail représentant la croix des Valendons.

© Collection privée

LA CROIX DES VALENDONS

Elle se trouvait à la limite de Dijon et Chenôve, au carrefour de la Croix des Valendons et du boulevard de Lattre de Tassigny. Les habitants se rappellent bien du socle, mais la croix a disparu depuis la construction de la Z.U.P. On peut voir, à l'église Saint-Nazaire de Chenôve, une représentation de cette croix sur un vitrail (offert par une famille ayant perdu leur fils à la Première Guerre mondiale).

LE VIGNOBLE DU SUD DIJONNOIS

Plan. Datation approximative après 1832 (tracé du canal) et avant 1843 (absence de la voie ferrée)



Autrefois, la vigne était largement cultivée à Dijon et notre quartier est toujours recouvert d'une grande quantité de parcelles : sur le coteau c'est le prolongement de la Côte viticole. La bourgade de Trémolois (quartier des Bourroches) possédait une

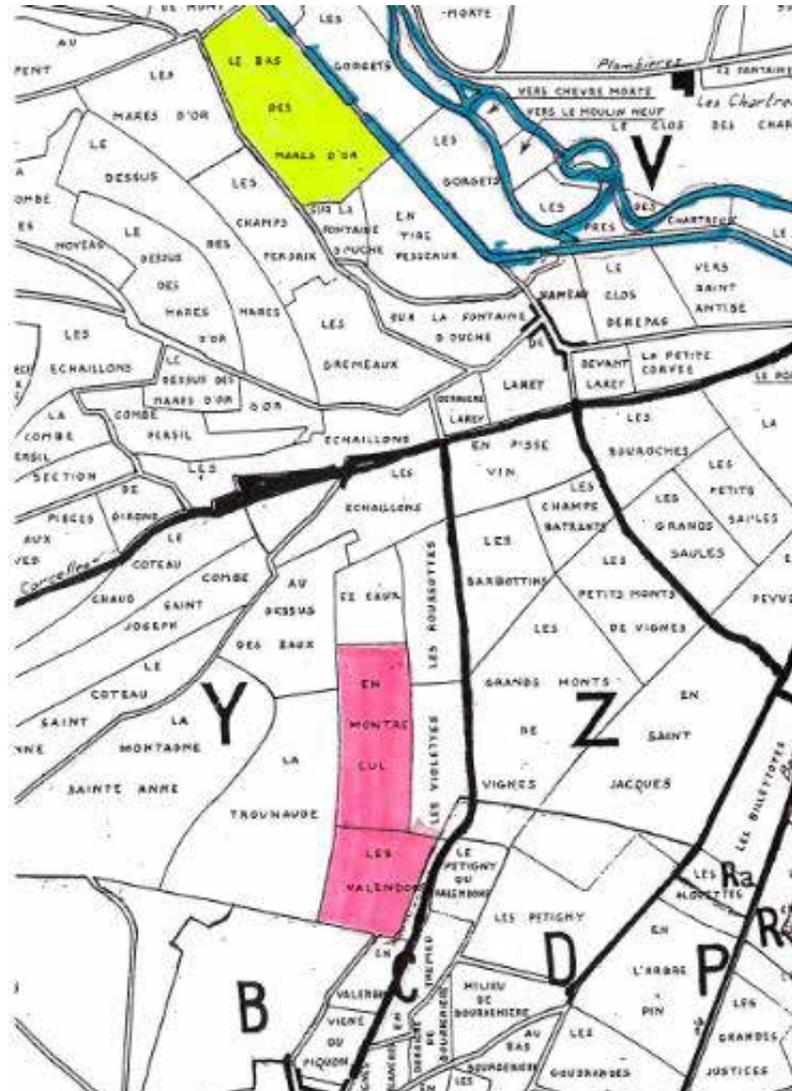
Vigne au Roy (1371). Dans le même secteur on trouvait Montevigne (1241) qui signifie vigne en pente et deviendra Monts-de-Vignes et vers Larrey (1347) en Pisse-vin, de mauvaise qualité.

À la fin du XIX^e siècle, Dijon comptait 60 000 habitants et 3 250 ha de vignes cultivés. En 1878, le phylloxéra décime une grande partie du vignoble. Début 1900, il ne reste que 45 ha de terres viticoles : le gamay se substitue alors au pinot. S'ajoute ensuite l'urbanisation qui va peu à peu faire disparaître les vignes du paysage de notre quartier.

Actuellement, 3 parcelles sont encore cultivées sur les coteaux de la commune dijonnaise : Clos des Marcs d'Or – En Montrecul – Les Valendons

Et un peu plus haut, aux portes de Dijon, le domaine de la Cras, acquit en 2013 par le Grand Dijon.

Dijon étend ses terres viticoles en replantant des vignes et espère obtenir un jour l'appellation «Côte de Dijon».



Des lieux-dits : Ez Eaux, la Trouhaude, en Montrecul, en Valendons, les Violettes, les Grands Monts-de-Vignes, en Saint-Jacques, Biletottes, en Peyvet, la Corvée, Petits Monts-de-Vignes, les Grands Saules, les Petits Saules, les Bourroches, les Champs Batrants, les Pascal, en Pissevin, les Barbottins, les Roussottes, les Échaillons... Cet inventaire montre l'évolution de l'urbanisme et l'ouverture progressive de voies de communication à l'emplacement des anciennes vignes.

Vue sur le vignoble de Montrecul

© Collection privée





© Collection privée

LE MONTRE-CUL

Le Montreuil ou Montreuil-cul ou en Montreuil-Cul désigne un climat de la commune de Dijon. Il a été constitué dès le VII^e siècle. Il se trouve sur un coteau pentu, séparé de Chenôve par le Chemin des Valendons ; d'une altitude variant de 257 à 307 mètres, et une pente à 13 %. Il est exploité par sept domaines, sur 4 ha environ. La finesse de son vin découle du sol brun sablonneux, ferrugineux, très profond et léger. Ce climat a le droit d'accompagner le mot Bourgogne en vertu d'un privilège, dérogation, fort rare, confirmé en 1993.

C'est une appellation d'origine contrôlée : Bourgogne. Au XIX^e siècle, on y produisait des vins rouges et vins blancs très renommés.

Aujourd'hui, le Montreuil-Cul est planté en pinot noir et produit uniquement des vins rouges.



Vendange en Montreuil 1959

© Collection privée



L'étiquette célèbre évoque les charmes coquins du cru. Plusieurs versions sont évoquées quant à l'origine de son nom cocasse :

- montre son cul : les femmes qui travaillaient la vigne «layotes», laissaient découvrir une partie de leur anatomie si avantageuse que le vignoble fut baptisé ainsi ;
- pour d'autres, montre ses écus : ce nom aurait comme origine «montre écu» ce qui signifie que sa rareté, due à sa qualité, l'avait tellement valorisé qu'il était d'un prix plus élevé.

Climat, une définition très précise (extrait <https://www.climats-bourgogne.com>)

Chaque Climat de Bourgogne est une parcelle de vigne, soigneusement délimitée et nommée depuis des siècles, qui possède son histoire et bénéficie de conditions géologiques et climatiques particulières.

Chaque vin issu d'un Climat a son goût et sa place dans la hiérarchie des crus (Appellation Régionale, Village, Premier Cru, Grand Cru). Les Climats sont plus de 1000 à se succéder sur un mince ruban courant de Dijon à Santenay, au sud de Beaune. Depuis 2015, les climats de Bourgogne sont inscrits sur la liste du patrimoine de l'U.N.E.S.C.O. (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture).

«En Bourgogne, quand on parle d'un Climat, on ne lève pas les yeux au ciel, on les baisse sur la terre.» Bernard Pivot, Écrivain

LE DERNIER VITICULTEUR DIJONNAIS

Jean-Pierre Gérard, perpétuait, jusqu'à sa disparition en 2014, la tradition des vigneron d'antan qui avaient une deuxième activité pour vivre : celle de tapissier-matelassier, savoir-faire qu'il avait hérité de ses parents. Ils étaient arrivés là en 1934, et avaient bâti leur maison alors qu'il n'y avait autour que vignes et vergers, traversés par quelques sentiers.



J.P.Gérard
©Le Bien Public

Ils ont acquis petit à petit quelques hectares sur Fixin et se sont trouvés à la tête d'un petit domaine. Jean-Pierre, qui leur succèdera, obtiendra l'autorisation de planter sur 35 ares, une parcelle en Montrecul, sur la commune de Dijon, au pied de la rue Dunant. Il laisse le soin à un jeune viticulteur de lui élever son vin «à l'ancienne». Sa cave, lovée sous son atelier de tapissier, contient une petite cuverie où il abrite sa modeste production de quelque 1 500 litres.

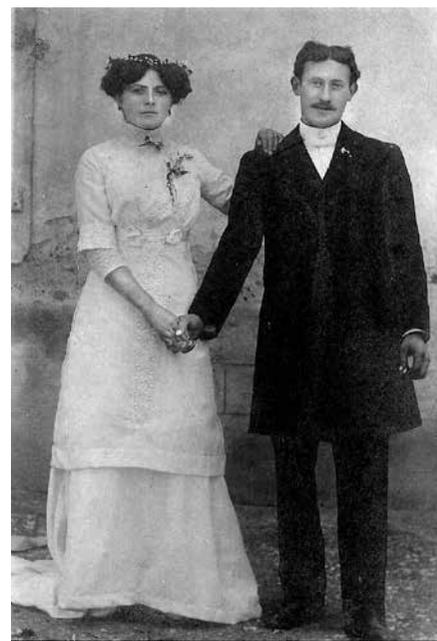
EUGÈNE BOURET (1887-1914)

UN VIGNERON DANS LA TOURMENTE DE LA GUERRE 1914/1918

Jean-Baptiste Eugène Bouret a grandi dans le quartier des Valendons. Devenu vigneron aux Bourroches (Champs Batrants), il est marié et père d'un petit garçon lorsqu'il quitte sa famille et ses vignes, le 2 août 1914, pour rejoindre la 22^e batterie du 48^e régiment d'artillerie de campagne sur le front vosgien où il occupe le poste de chargeur d'obus

de canon de 75. Le 11 août, le régiment se dirige sur l'Alsace où le Maréchal Joffre a lancé une offensive et quelques jours plus tard, au col vosgien d'Anozel, l'artillerie ouvre le feu sur l'armée allemande, qui va riposter : un obus tombe à proximité de son canon et le projette, ainsi que son camarade qui y laissera sa vie, à plusieurs mètres de là. Il est amené dans une grange où s'entassent les blessés : le médecin lui diagnostique un cas d'obusite (état de démence provoqué par une commotion cérébrale). Il multiplie les comportements étranges et lors de son évacuation sanitaire, il s'égare à l'arrière du front, errant plusieurs jours aux alentours de Taintrux en Lorraine, où il s'abrite sous un hangar. Interpellé par un capitaine qui le soupçonne de désertion, il est mis aux arrêts. Il est alors inculpé pour abandon de poste devant l'ennemi le 3 septembre 1914. Jugé par un conseil de guerre à la mairie de la Houssière, avec 5 autres co-accusés, il est fusillé, pour l'exemple, dans une prairie près du village le 7 septembre 1914, où les corps seront enterrés sans les honneurs.

Ce n'est qu'en 1917, qu'il sera réhabilité suite à l'intervention d'un député de Côte-d'Or, contacté par la famille. Il laisse derrière lui une veuve et un petit garçon. Eugénie, son épouse, ne percevra alors une pension, qu'à partir de 1921, le premier versement sera défalqué du prix des balles du peloton d'exécution et des frais de procédure du «tribunal» ! Il a désormais une sépulture au cimetière des Péjoces à Dijon et une salle rebaptisée «Salle Eugène Bouret, enfant du quartier, mort pour la France».



Eugène Bouret
© Marcelle Bouret

LA RUE DES ARTS ET MÉTIERS

UNE PETITE RUE PARMİ TANT D'AUTRES...

Peu avant 1900, sur ce lieu-dit «en Peyvets¹», un petit chemin de traverse de 220 m de long tracé au milieu des vignes donne à une extrémité chemin des Bourroches et à l'autre chemin de la Corvée. Par une concertation de ses habitants, aux métiers artisanaux, ce chemin deviendra la rue des Arts et Métiers. Son nom n'a jamais changé depuis et les anciens, en parlant d'elle aujourd'hui, disent encore «la rue des Arts»... Elle est le reflet de la vie qui est en train de s'installer dans le quartier en ce tout début de XXe siècle...

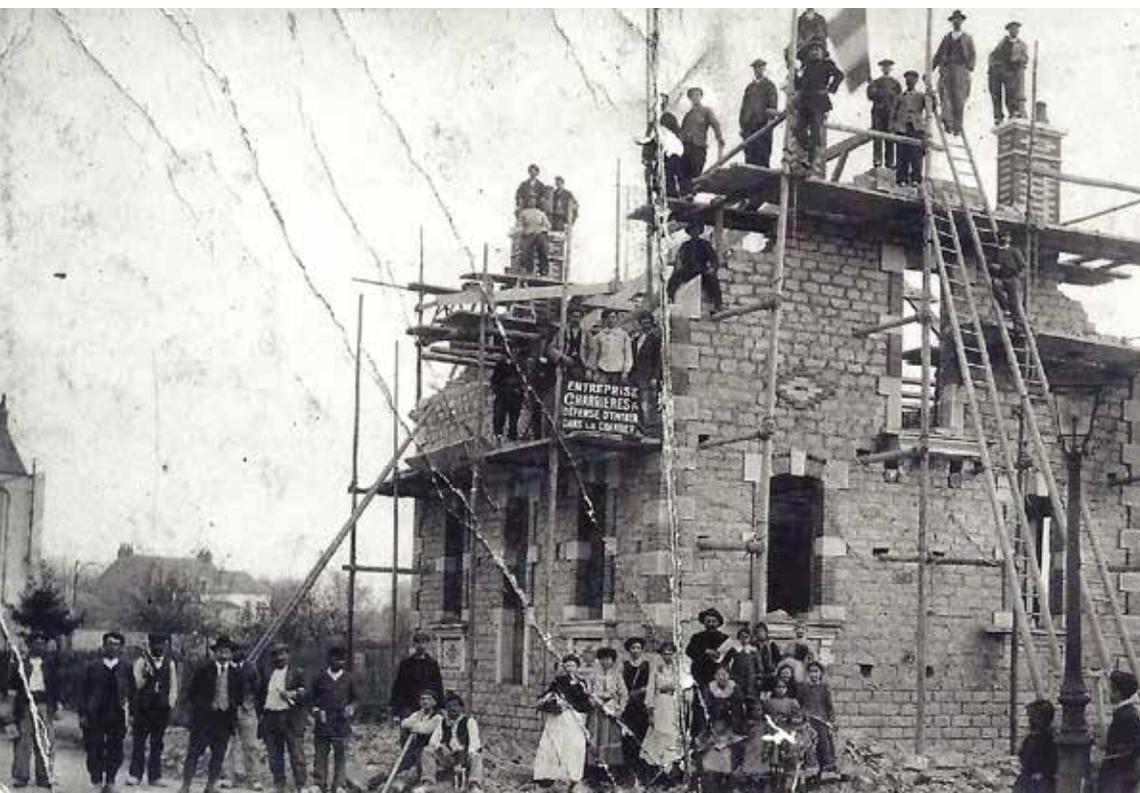
NAISSANCE D'UNE RUE

En 1901, le chemin de la Corvée est bien développé; il compte une trentaine de maisons alors que le chemin des Bourroches n'en compte que quatre.

1 Nom de lieu-dit d'origine incertaine, attesté dès le XIV^e siècle, qui rappelle sans doute le nom d'un propriétaire" (Dijon au hasard de ses rues, J.L. Ponnayoy)

**Au numéro 1 de la rue,
construction d'une maison de
la famille Charrière en 1912**

© Collection privée



La future rue des Arts et Métiers est un axe qui permet déjà depuis des années un passage régulier de lourds chargements; les viticulteurs l'empruntent pour conduire des engrais vers leurs vignes.

Un marchand de domaines, Monsieur Baumann et un notaire, Monsieur Boucquillard, investissent dans certaines parcelles du quartier, puis morcellent les terrains qui se vendent peu à peu à des particuliers.

Quelques maisonnettes apparaissent, le chemin est alors recouvert de pierres. Mais, très vite, il devient impraticable pour ses habitants, qui se mobilisent et adressent une pétition au maire de la ville en janvier 1914 : *«l'entretien de la rue n'a pas été soutenu; il en résulte qu'elle est en mauvais état et par les temps pluvieux il n'y a que cloaque et boue... il est urgent de la reconnaître et de l'entretenir»* (DOCUMENT ARCHIVES MUNICIPALES DE LA VILLE)

Ce n'est que le 31 août 1926 qu'ils obtiendront satisfaction, date à laquelle la rue sera classée dans la voirie par délibération municipale. Chacun participera alors financièrement aux frais d'aménagement de la rue.

En attendant, la rue se développe, au détriment d'un petit chemin parallèle tout proche : le chemin des Petits Saules... qui restera chemin !

SES HABITANTS : ANONYMES ET FIGURES DU QUARTIER

Bien sûr, les premiers habitants venus s'installer dans la rue étaient employés aux ateliers P.L.M.; menuisier, ajusteur, conducteur, mécanicien, visiteur de trains, etc.

*Voitures dans la rue en 1974,
véhicules de collection
aujourd'hui*

© Collection privée



*local ; il le faisait marcher de temps en temps,
on avait l'impression que la maison allait
s'écrouler !» (JEAN CARRIÈRE)*

Il fait ensuite construire son garage dans la rue, dans les années 40, à côté de la maison de ses parents. Il travaillera là avec son fils jusque dans les années 80. Beaucoup se souviennent de lui : *«Il n'était pas facile... quand on lui demandait quelque chose, il répondait sèchement et puis finalement ; je vais essayer de t'arranger ça ! C'était un bosseur !»* (GILBERT CHASTRUSSE)

Le garage existe toujours aujourd'hui.

Il fut un temps où la voiture était l'image de marque de son propriétaire : *«À l'époque, il y avait un niveau de vie qu'on respectait, on n'épousait pas la fille de n'importe qui... la voiture était un des critères !»*

Beaucoup de femmes, bonnes cuisinières, ont été recrutées par les ateliers de Perrigny, certaines ont laissé de bons souvenirs : *«La grand-mère Fénéloza préparait souvent les repas de cérémonies des gens du quartier. Je me souviens d'elle préparant depuis la veille le banquet de ma première communion et surtout sa grande spécialité, la pièce montée.»* (JACQUES LANIER)



**Cuisinières aux ateliers de
Perrigny**

© Collection privée

Mais viennent également les rejoindre au fil du temps... un gardien de l'arsenal, un garçon de café, un culottier-tailleur d'habits chez Houdard, un jeune apprenti lithographe, une giletière, un employé à La Ménagère, une domestique, une entreprise de maçonnerie (les Charrière) dont nous parlerons plus tard, une blanchisseuse, une sage-femme, une matelassière, un fabricant de caisses, une chemisière, un forgeron, un tripier, un charretier, un savonnier, un bourrelier, un sabotier, deux tonneliers, un ouvrier biscuitier, un cordelier... Un inventaire à la Prévert !

Plus tard, viennent rejoindre la rue certaines futures «figures» du quartier, comme Monsieur Bouillaud, qui s'installe dans un premier temps comme «mécano» rue de la Corvée, au bout de la rue des Arts : *«Il avait installé un moteur d'avion au mur de son*





© Collection privée

Dans les années 60, un horloger-bijoutier, Monsieur Gallois, choisit d'acheter une maison dans la rue (construction Charrière). Il va ainsi se partager entre sa boutique située au bout de la rue de la Corvée et l'entretien des horloges de la ville. *«Il était connu jusqu'en Suisse; quand on avait besoin d'une montre ou d'un bijou, pas mal de gens allaient chez lui, pas besoin d'aller en ville.»*

(MAURICE DESVIGNE)

Un photographe a également installé son atelier rue des Arts : Monsieur Fénéloza, que l'on appelait «Féné». À l'origine employé aux ateliers de Perrigny, la photo était son passe-temps. C'est à la retraite qu'il est devenu photographe professionnel. Il a été reporter à la «Vie du Rail», a fait de la photo industrielle, a travaillé pour un éditeur de cartes postales et l'on faisait appel à lui également pour les fêtes de famille.

En face, son beau-père, inventeur en mécanique, travaillait dans son atelier et vivait de ses brevets.

Au centre, Mr Imberdis, chiffonnier rue de la Corvée, posant devant un ballot de chiffons

© Collection privée



À quelques mètres à peine, rue de la Corvée, se trouvaient le local et l'habitation d'un des chiffonniers de l'époque bien connu; monsieur Imberdis...

«Il partait avec son vélo arpenter les villages de Pasques, Lantenay, Fleurey pour acheter les peaux de lapin. On faisait des semelles pour avoir chaud dans nos chaussures. Les peaux de meilleure qualité, c'était l'hiver! Il ramassait aussi les chiffons (comme Lescure au Canal); gosses, on montait au grenier et on sautait sur les énormes tas de chiffons, qui venaient souvent du sanatorium! Il faisait des ballots de 150 kg, il avait un appareil pour les comprimer. Il venait chez nous le soir et il parlait de la guerre de 14 avec le Père et à Noël, il me donnait toujours des friandises... Chez les chiffonniers, c'était mon PC!»

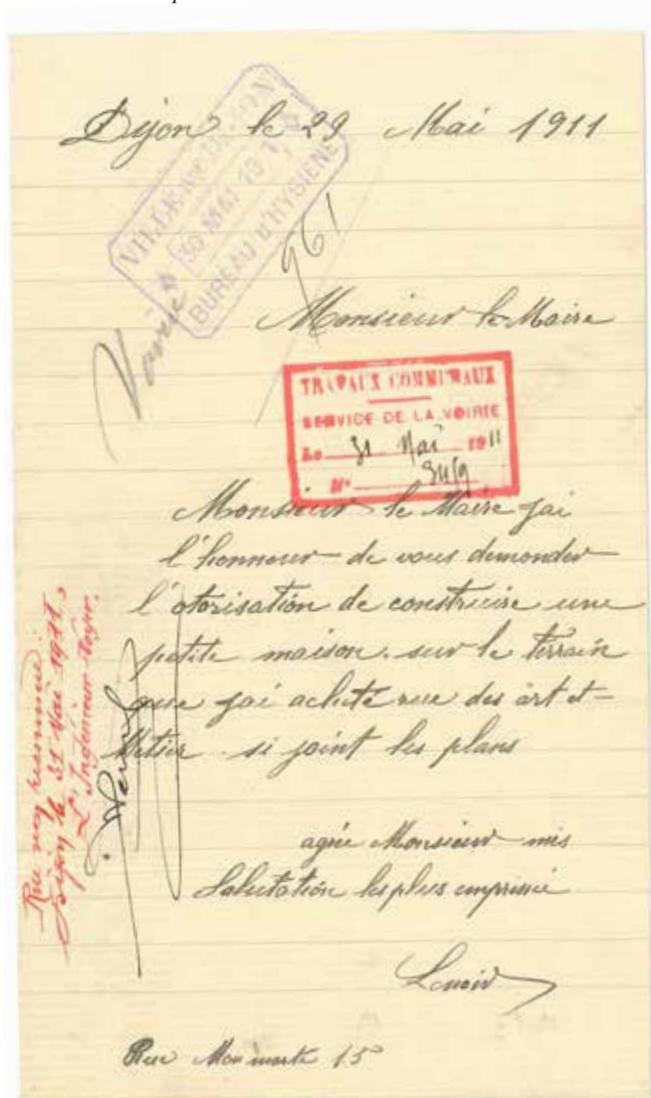
(JEAN CARRIÈRE)

Une petite rue trop sage, la rue des Arts?

Qu'à cela ne tienne... dans les années 70, le membre d'un gang – reconnu pour cambriolages, vols à main armée, proxénétisme – y avait établi son pied-à-terre, sous les aspects d'une casse auto... Il a été

arrêté, comme ses compères, et l'endroit a disparu dans les années 90 pour laisser la place à deux pavillons. Et bien avant lui, une autre figure de la rue – que nous appellerons Mr L. – exerçait le métier de lapidaire dans son petit atelier, près de sa maison. Ainsi, il partait régulièrement se fournir de matière première en Hollande et en Belgique pour repasser la frontière vers la France, les pierres cachées dans son «souvenir de guerre»: sa jambe de bois... *«C'était un malin, celui-là!»*

(DENYSE GALLOIS)

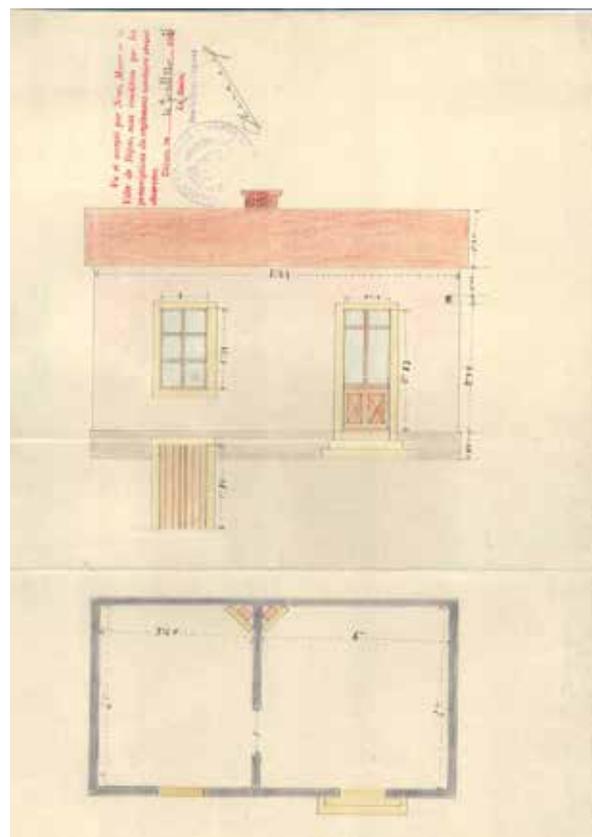


la maison d'à côté. Un autre problème aurait pu se poser :

«Nous étions ravitaillés en eau pure par un puits placé dans la cour; l'eau était amenée par une pompe à main et consommée telle quelle, très fraîche. Or, de l'autre côté du mur, à quelques mètres, se trouvait la fameuse "cabane au fond du jardin" des voisins... j'imagine l'affaire aujourd'hui!» (JACQUES LANIER)

Les habitations construites dans cette rue vont de la modeste maison de parpaings, briques et murs de lave – au charme indéniable – à la belle bâtisse de maçon qui traversera les années sans une ride !

Dans un cas, la demande de permis était accompagnée d'un croquis semblable à un dessin d'enfant et dans l'autre, d'un magnifique plan de professionnel digne de la devanture d'un antiquaire...



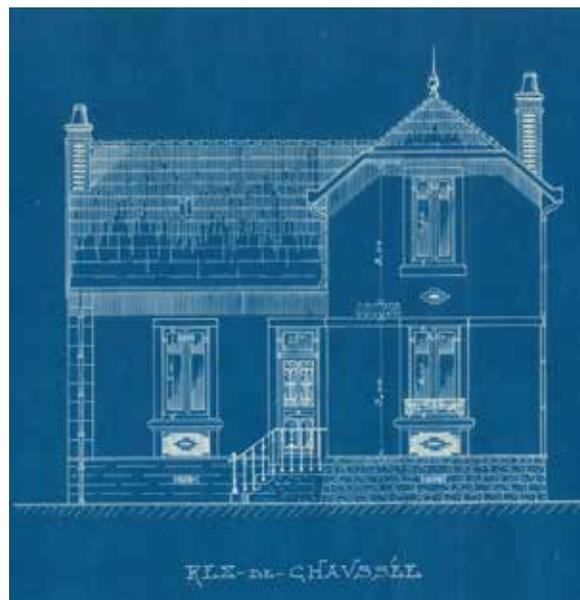
En 1911, modeste croquis pour la future maison du tonnelier
© document service d'hygiène, Dijon

L'HABITAT

La rue n'ayant été reconnue officiellement qu'en 1926, pendant des années les permis de construire porteront la mention «rue non reconnue» en caractères de plume à l'encre rouge; mais les permis sont accordés, parfois en quelques jours! Il est difficile de savoir quelle a été la première maison construite, certains documents ayant disparu depuis longtemps, mais un annuaire de 1904 mentionne déjà sept foyers ou propriétaires de terrains.

À l'époque, les permis de construire étaient adressés au service de l'hygiène de la ville. Même démarche lorsque certains – et ils étaient nombreux – souhaitaient avoir officiellement poules et lapins dans leur jardin. Des plaintes étaient d'ailleurs parfois adressées lorsque les poules du voisin s'aventuraient dans

Dans les maisons plus modestes, il y a par exemple celle bâtie pour un tonnelier en 1911. Elle sera agrandie en 1929 lorsqu'il voudra y installer son atelier, et des travaux de rénovation en 2000 ont permis de retrouver une scie du tonnelier, sous la vigne vierge qui avait envahi les lieux depuis longtemps... À l'opposé, plusieurs maisons de la rue, et particulièrement trois, sont le fruit du travail d'une famille de maçons venus de Corrèze, les Charrière.



En 1912, plan de la future maison Charrière, au n°3 de la rue.
© document service d'hygiène, Dijon



J-B Charrière et son épouse Marie en 1915
© Collection privée

«À la fin du XIX^e siècle, en Corrèze, beaucoup de familles vivaient pauvrement, les enfants étaient loués dans les fermes pour divers travaux.

Mon grand-père, Jean-Baptiste Charrière, quand il était jeune, a croisé la route d'une entreprise de maçonnerie qui l'a embauché, après quelques verres de vin... Il a travaillé alors comme apprenti à travers la France et c'est à Dijon qu'il a posé son baluchon. Ses frères l'ont rejoint, ils ont acheté des terrains rue des Arts et ils ont monté l'entreprise Charrière Frères en 1908. Souhaitant "prendre femme", il est reparti dans sa Corrèze natale, et est revenu à Dijon marié à Marie, ma future grand-mère...»

(JEAN-LOUIS CHARLETY)

Vers 1912, ils construisent deux belles maisons familiales au 1 et au 3 de la rue, et y installent également leur bureau. *«Ma grand-mère y cuisinera pour les ouvriers. Puis est arrivée la guerre de 14-18, mon grand-père a vécu des horreurs au front, notamment lors du siège du Fort de Vaux, dont il s'est évadé, avec l'assentiment de son commandant. En 1919, il a repris les commandes de l'entreprise; ils avaient alors une sablière route de Beaune et une carrière.»*

Au milieu de la rue, le camion de l'entreprise Charrière
© Collection privée



L'entreprise s'est agrandie; dans les années 30, ils avaient 200 maçons, c'était la seconde entreprise de maçonnerie dijonnaise, avec Pouletty. Ils ont installé (très librement) une voie ferrée entre le port du canal et la rue Hippolyte Fontaine (aujourd'hui rue Eugène Bussière). Ils ont ainsi transporté tous les matériaux de construction.

Une autre figure du quartier, Monsieur Chastrusse, également maçon, restera associé à l'entreprise Charrière plus de 20 ans avant de monter sa propre société, où père et fils travailleront ensemble. Certains de leurs employés venant d'Italie, ils bâtiront pour eux quelques logements, adossés à certains jardins de la rue.

En 1930, la fille de Jean-Baptiste Charrière, Marcelle, épouse le fils Joinville, du nom de l'entreprise de menuiserie installée de l'autre côté du boulevard des Bourroches, rue du Nuits-Saint-Georges, là encore, une des plus grosses entreprises de Dijon à l'époque. Et les deux familles bâtissent ensemble la maison du jeune couple, au n° 26.

Les Charrière construisent ou agrandissent également d'autres maisons de la rue, mais ils sont essentiellement connus pour avoir bâti la cité Laurain en 1936 de l'autre côté du boulevard. Monsieur Chastrusse – père – en sera d'ailleurs le chef de chantier.

Au moment de la Seconde Guerre mondiale, l'entreprise s'arrête quelque temps. Le numéro 3 de la rue a d'ailleurs été réquisitionné par un officier qui contrôlait la gare de Perrigny.

Puis arrive la Libération : *«1944... Dijon venait d'être libérée depuis quelques jours et quelqu'un a dit; après tout, on pourrait bien fêter ça par un petit gueuleton? Ce qui fut dit fut fait; Madame Léonce a proposé de s'installer dans sa cour, chacun a apporté ce qu'il pouvait à boire et à manger. Deux, trois soldats de l'armée française, cantonnés dans*

l'école de Chenôve, se promenaient dans le quartier, on les a invités à boire un verre... cette fête fut bien arrosée !» (JACQUES LANIER)

Mais l'entreprise Charrière n'a jamais repris son lustre d'antan : elle cesse ses activités en 1956, Jean-Baptiste Charrière a alors 71 ans. Et c'est en circulant à vélo, à 86 ans, qu'il trouvera la mort.

Son petit-fils est né tout comme sa maman au n° 1 : *«Ceux qui l'ont connu disaient que c'était un homme dur au mal et de caractère affirmé. Je me souviens qu'il m'emmenait un peu partout dans son cabriolet 201 ; et le soir, après la soupe, il me racontait sa jeunesse et la guerre de 14. Ce fut pour moi un merveilleux grand-père !»* (JEAN-LOUIS CHARLETY)

Après la guerre, il y a pénurie de logements et les petites maisons n'offrent pas toujours le confort nécessaire aux familles nombreuses. Alors, comme partout, rue des Arts, on agrandit, on rehausse, et parfois des demandes de logements sont adressées à la ville. Un petit immeuble fait son apparition en 1957 ; ce sont à l'époque des logements économiques et sociaux.

Par la suite, si de nouveaux petits pavillons sont apparus, si un immeuble et quelques autres (peut-être un peu trop...) se sont glissés à l'arrière de certains jardins, heureusement la rue garde son charme et bon nombre de ses maisons anciennes, rénovées au fil du temps.

JE ME SOUVIENS...

«Je me souviens comme si c'était hier des soirées d'été ; quand les grosses chaleurs étaient passées, après le repas du soir... l'une de ces dames sortait une chaise devant chez elle sur le trottoir et s'installait. Peu de temps après, l'une et l'autre faisaient de même, mais chacune devant chez soi et les discussions commençaient et duraient jusqu'à ce que la nuit tombe.

Les trottoirs n'étaient pas goudronnés, juste de la terre battue avec un peu d'herbe, et nous – les enfants – nous asseyions par terre ou sur un petit banc en discutant entre nous ou en écoutant les anciens...»

(JACQUES LANIER)

«Pour les habitants des Bourroches, la vie de quartier était paisible, un peu comme à la campagne, retirée de la ville. Il y avait beaucoup de convivialité et de fraternité entre les gens, c'était indispensable, car nous venions de subir la guerre et les privations se faisaient sentir.»

(MAURICE DESVIGNE)



BRUITS, ODEURS ET VISITEURS DE RUE

«Il y avait un voisin qui était maraîcher ; son camion fonctionnait au gazogène, il quittait la rue vers 3h du matin, direction le midi, chargeait là-bas le camion de melons et rentrait en fin de soirée. La rue embaumait alors grâce aux melons, et tout un chacun savait qu'il était rentré et venait se fournir en melons chez lui avant que le chargement ne soit livré au marché le lendemain.»

(JACQUES LANIER)

«Il faisait du remue-ménage avec son camion ! La maman allait lui acheter les melons. Ils marchaient tout seuls, parfois quand ils étaient trop mûrs !»

(JACQUES RATEL)

À la Libération en 1944, un repas improvisé dans un jardin

© Collection privée

«Je me souviens des odeurs du quartier, lorsque je circulais à vélo : le chocolat Boulevard Carnot, puis les tanneries, les abattoirs !» (JEAN-LOUIS CHARLETY)

«Il y avait deux triporteurs qui passaient ; l'un était des "Planteurs de Caiffa", qui ravitaillait les gens en café et autres produits d'épicerie du même genre... ça sentait si bon quand on levait le couvercle ! Et l'autre assurait la vente de charcuteries alsaciennes.» (JACQUES LANIER)

«Je me souviens des aiguiseurs qui passaient en agitant leur clochette, on les appelait les "régusous". Et puis le boulanger qui venait de la rue Condorcet ; on lui achetait des gros pains qu'on enveloppait dans le torchon pendant trois, quatre jours. Et il y avait aussi celui qui passait à pied dans la rue avec ses tapis sur l'épaule, et il criait : qu'est-ce que je te vends, mon zami ?» (MAURICE DESVIGNE)

«Il y avait un marchand de charbon qui passait encore dans les années 70, avec son âne.»

«Un gars venait à pied matin et soir pour allumer et éteindre les becs de gaz... avec nous, les gamins, ils ont changé les carreaux quelques fois !» (JEAN CARRIÈRE)

Et, ce que les plus jeunes d'aujourd'hui n'utiliseront jamais :
«On a enlevé il n'y a pas longtemps la cabine téléphonique au coin de la rue, bon nombre de personnes s'arrêtaient avec la voiture, tous phares allumés, et parlaient si fort !» (GHISLAINE MATHIEU)

**Chemin des Bourroches,
monsieur Carrière partant
vers son jardin**
© Collection privée



LES JEUX D'ENFANTS

«Je me souviens, avec mon frère Jacques, on se mettait à plat ventre sur le toit du garage ; on tenait un fil avec un porte-monnaie accroché qu'on laissait traîner sur le trottoir... et hop, on tirait la ficelle pour piéger les passants.» (CAMILLE RATEL)

«Quand j'étais petit, j'avais juste deux ou trois jouets dans une caisse, sous une tôle : des soldats de plomb, des billes, et ma planche à roulements à billes.» (JEAN CARRIÈRE)

«À propos du tacot : sur mon vélo je faisais deux ou trois coups de pédale, je m'accrochais et je me faisais tirer jusqu'à la rue des Trois Forgerons.» (JEAN MOSER)

«Au temps où il n'y avait pratiquement pas de circulation rue des Arts, nous faisons d'interminables parties de patins à roulettes ou de traîneaux, sortes d'engins faits à l'aide de vieilles planches et de quatre roulements à billes récupérés à la casse. Nous allions aussi avenue Eiffel et rue de Corcelles, que nous descendions à tombeau ouvert, sans souci des priorités à droite !» (JACQUES LANIER)

LES JARDINS

«Nous avons un jardin à l'emplacement du futur stade de rugby ; je revois encore mon père partir au jardin avec ses sabots et sa Choillot.» (JEAN CARRIÈRE)

«Mon grand-père paternel a construit sa maison dans la rue, mon grand-père maternel a construit la sienne boulevard des Bourroches. J'ai passé mon enfance dans le quartier !



Vue d'une grue... la rue des Arts, une parmi tant d'autres dans le quartier
© Collection privée

L'un d'eux avait son jardin sur l'emplacement actuel de l'annexe de la Mairie, sur le boulevard. Quand je passe devant, je me dis : je roule sur les fraises de mon grand-père !»
(JEAN MOSER)

«Ma grand-mère s'occupait de son jardin ; beaucoup de fleurs, mais aussi des plantes médicinales ou aromatiques ; je la vois toujours dès que je m'étais écorché en jouant m'appliquer un ou deux pétales de lys macérés dans l'alcool...

Ça piquait bien sûr, mais ô combien efficace ! Et puis mon père a repris le jardin ; à l'époque, ses tulipes étaient un peu l'attraction de la rue et beaucoup de monde s'arrêtait pour admirer !» (JACQUES LANIER)

«Le père Charrière avait une Peugeot 201 qui n'avait que deux places ; mais si on ouvrait le coffre, on découvrait une banquette et la voiture devenait un bijou de décapotable. Son petit-fils, un copain de mon âge, me disait : viens, le grand-père va aux cerises ! Et nous partions, le grand-père au volant et nous deux derrière !» (JACQUES LANIER)

ET MAINTENANT ?

Au fil des années, la rue a vu ses habitants aller et venir ; certains n'ont pas quitté une ancienne maison familiale, d'autres qui ont leurs souvenirs dans le quartier, mais s'étaient éloignés reviennent s'y installer.

Le petit-fils de Jean-Baptiste Charrière habite rue de la Corvée, tout près de la maison de son grand-père, et un tout récent propriétaire d'une maison Charrière se souvient ;

«Ma grand-mère habitait de l'autre côté du boulevard, mes grands-parents ont habité rue en Saint-Jacques et mes tantes étaient également dans le quartier.» (GILLES GUIBELIN)

Ceux qui se sont éloignés et qui repassent parfois par ici ont gardé un attachement tout particulier à leur rue : *«Je vous avouerai que je vois toujours cette rue comme elle était il y a une soixantaine d'années, avec tous ses habitants de l'époque, emplie de tous mes souvenirs.»* (Jacques Lanier)

Aujourd'hui, de nouveaux venus arrivent parfois par hasard rue des Arts, et la vie continue...

Certains se demanderont : mais pourquoi avoir choisi de parler d'elle, tout particulièrement ? Et bien, comme les autres, elle a son Histoire, ses petites histoires, et... c'est ma rue, tout simplement !

À Philippe, Jacques R., Jean et Nino

«À mesure que les années passent, chaque quartier, chaque rue d'une ville évoque un souvenir, une rencontre, un chagrin, un moment de bonheur.» (PATRICK MODIANO, ÉCRIVAIN, 7 DÉCEMBRE 2014)



S.N.C.F. : LA LOCOMOTIVE DU QUARTIER

Le P.L.M. puis la S.N.C.F. ont été les principaux employeurs du quartier.

En raison de la proximité de la gare de Dijon-Ville (roulants, administratifs), des ateliers, dépôts, centres de triage de Perrigny et de Gevrey-Chambertin (mécanos, ouvriers...) et des biens qu'elle possède sur le secteur, très tôt, la S.N.C.F., dans le cadre de son action sociale, finance l'installation d'équipements sportifs et culturels. Durant plusieurs décennies le besoin important de main-d'œuvre (arrivant souvent des campagnes) a imposé de fait à la S.N.C.F. de faire construire sur ses terrains des logements pour son personnel. Cette population animait et faisait vivre le «village» des Bourroches. Rien d'étonnant à ce que le quartier porte le surnom de «cheminot».

SON PATRIMOINE IMMOBILIER

Dès 1948, la S.N.C.F. a utilisé ses vastes réserves foncières et a fait réaliser des habitations pour son personnel (rue du Pommard, du Chapitre, Dr Richet...). Un important programme de constructions s'étendra sur plusieurs années.

Les douze premières maisons qui bordent la rue du Pommard et le début des futures rues Dr Richet et Maurice Deslandres, sont de belles constructions à un étage, bâties sur de grandes parcelles de terrain ; ce sont des constructions aérées. Les maisons d'angle du boulevard des Bourroches, de la rue Dr Richet et la rue Deslandres sont des bâtisses réservées aux cadres de la S.N.C.F. Le personnel était logé par l'employeur. Ce monde vivait en marge du quartier. Il y avait le médecin, l'assistante sociale (une action sociale très en avance pour l'époque), un centre de loisirs exclusivement réservé aux enfants de cheminots, des

colonies de vacances, des bons de transports gratuits sans oublier la coopérative de la rue des Corroyeurs. On y trouvait de tout : épicerie, vêtements, vin, charbon, pommes de terre, que l'on se procurait avec des bons S.N.C.F. Le terrain de rugby transféré aux Barbottins laisse place à la construction de deux immeubles de trois étages.



De même, côté rue du Chapitre, le terrain diminué est investi par trois immeubles. Au sud du stade de rugby, une barre d'immeuble s'élève dans les années 1955 ; au nord, ce sont des maisons de plain-pied et d'un étage qui sont réalisées. Ensuite ce seront cinq bâtiments de quatre niveaux qui seront érigés impasse Boucher et rue Blondel. À cette même époque, d'autres organismes construisent des lotissements dans le quartier. La société H.L.M. «La Bourguignonne» en assure la construction à partir de la rue Maurice Deslandres en direction de la rue des Valendons. De nouvelles voies sont ouvertes et des zones pavillonnaires poussent comme des champignons aux alentours de la place Abbé Chanlon. Un lotissement «castor» a été érigé impasse du Meursault. «La Bourguignonne» a également fait bâtir entre la rue des Grands Saules et la place Henri Vallée 63 maisons desservies par les rues Cornereau, Claudon et Dr Epery. Cette arrivée de population avec de jeunes enfants va engendrer la création d'autres groupes scolaires successivement : Monts de Vignes (1955), Eiffel (1958), Richet (1967), Valendons (1969) et le collège Henri Dunant ouvert en 1968.



Patrimoine S.N.C.F. Bourroches / Valendons

© E. Juvin B.M



Ce sont 598 logements (dont 78 maisons) qui sont recensés sur ce secteur, avec depuis peu la Résidence Pont des Tanneries (62 logements à loyer modéré et un foyer de 120 chambres).

SES INFRASTRUCTURES SPORTIVES, SOCIALES ET CULTURELLES

STADE OU TERRAIN DES BOURROCHES : UN VRAI PARADIS POUR LES ENFANTS !

Le quartier se peuple, dès le début des années 1930, de familles cheminotes, dont le père travaille, pour la plupart, soit aux ateliers de réparations des wagons (actuellement Divia), soit au dépôt de Perrigny ou au triage de Gevrey-Chambertin, mais aussi en gare de Dijon-ville. La S.N.C.F., dans le cadre de son orientation sociale a décidé de construire un centre de jeunesse et loisirs éducatifs



Stade S.N.C.F. années 1950
© Phal

pour les enfants de ces familles, souvent nombreuses puisqu'on a recensé une fratrie de dix-huit enfants sur une des cités voisines. De nombreuses activités leur sont proposées. En plein air : piste cendrée pour l'athlétisme, terrain de football, basket, handball, tennis, un portique et des agrès, une piscine découverte, ainsi que vestiaires, douches et gradins pour compléter ces installations. En intérieur : cinéma, salles d'activités pour travaux manuels, jeux de société, danse.

L'été, des tentes sont plantées pour augmenter la capacité d'accueil. Une salle à manger est réservée aux repas et goûters qui leur sont servis pour un prix très modique. Une maison pour le gardien et sa famille se trouve le long de la rue Richet. Une salle omnisport juxtant le stade est ouverte en 1968 et permet, par un conventionnement avec la mairie, d'en disposer pour des activités d'intérieur. De même, la gestion de la base nautique est accordée par la ville de Dijon lors de l'aménagement du Lac Kir ce qui permet la pratique de sports nautiques (voile, kayak) sous la direction de moniteurs spécialisés.





Phal - Vue du stade S.N.C.F.
© Collection privée

Matin et soir, une première navette effectuée le ramassage des enfants sur la route de Gevrey à Dijon, une autre sur le quartier des Grésilles. Un vrai privilège pour les enfants qui ne peuvent pas partir à la mer ou à la montagne...

«Nous gardons dans nos mémoires, Jean Gagne-

pain, sur son vélo sonnait la corne de brume pour annoncer la fin de journée, ses leçons de natation, Denise se désespérant de nous apprendre à chanter pour le spectacle d'été et qui nous mettait aussi des raclées au ping-pong, Jeannot et le canoé au Lac Kir, Micheline à l'accueil et tous les bons moments passés au Stade.» (PASCALE, CATHERINE, PATRICIA, ISABELLE, VÉRONIQUE, BRIGITTE, NADINE...)

Les mercredis (auparavant jeudis), les samedis, vacances scolaires, sous l'encadrement de moniteurs diplômés, ce sont jusqu'à 400 gamins qui viennent passer des moments de loisir; à cela s'ajoutent les colonies de vacances dans toute la France et à l'étranger, les séjours de neige, les sorties culturelles, les rencontres sportives interclubs cheminots. Le train était bien sûr le moyen de déplacement privilégié.

Chaque été, une fête de clôture – riche en danses et en chants – offerte par les enfants aux parents dévoile un spectacle préparé avec

soin sous l'égide des animateurs, puis une petite kermesse pour jouer et se restaurer fait le bonheur de tous. Les années passant, les restructurations se faisant, la présence de cheminots et de leur famille chute considé-

ramblement; en 1982, le chemin de fer français change de statut, ce qui lui permet désormais de créer des Comités d'Établissement Régionaux (C.E.R.) qui vont alors prendre en charge les activités sociales et les moyens financiers qui leur sont transférés.

Dorénavant, le centre de loisirs a signé un partenariat avec la ville de Dijon, pour accueillir des enfants de tous horizons sociaux de 4 à 17 ans et pour mettre à disposition ses infrastructures sportives ouvertes à tous.



L'U.S.C.D. (Union sportive des cheminots dijonnais) a fêté en 2012 son 80^e anniversaire. Elle a été créée le 18 avril 1932 pour permettre aux cheminots de pratiquer le sport, participer à des soirées artistiques, partager des moments d'amitié et éduquer les enfants grâce aux valeurs véhiculées par cette population. C'est une des plus anciennes associations sur l'agglomération dijonnaise. C'est la section foot qui voit le jour en premier puis d'autres sections vont se développer au fil du temps : en 1933 le basket masculin, en 1934 le rugby, en 1935 le basket féminin, en 1944, la boxe, un peu plus tard : le handball, l'athlétisme, le tennis de table, la marche, le cyclisme, le volley, les boules lyonnaises, la pétanque, le karaté, le tennis, la gymnastique, le ski, le badminton, le golf et jusqu'à une section moto. Au plus fort on comptait une vingtaine de clubs. En 1968, la construction de la salle des Bourroches vient compléter

Activités au stade
© Le Bien Public





les installations de la S.N.C.F. L'U.S.C.D. est fière de présenter plusieurs de ses grands sportifs, qui ont remporté un titre départemental, régional, national, voire international. En boxe (Giordanella, Vangy, Meunier, Razzano, Chappat...); en basket (P. et R. Phal); en handball (Sellenet, Bourgeois, Lenzini...); en rugby (Boudot); en athlétisme (Lamy, Lyon, R. Phal, les frères Fiori, Collardey, Moutard, Mourlier, Gagnepain...); en foot (Martin); en ski (Cizon, Munch)...

«C'est un club formateur. À ce jour, l'U.S.C.D., club omnisports de compétitions et de loisirs ouvert à tous, compte en 2016 onze sections pour 1 518 adhérents et 1 375 licenciés.» (J.DZIEPAK)



© U.S.C.D Foot

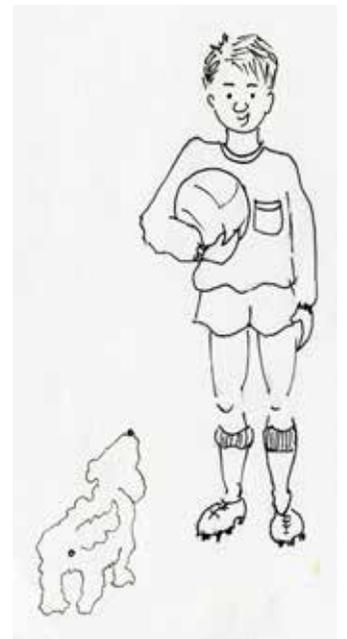
LE FOOTBALL

Le club étant créé, Monsieur Netzer et une poignée d'agents aménagent un terrain, encore bordé de vignes, dans le quartier des Bourroches, qui deviendra le terrain qu'occupe toujours cette section. *«On se déshabillait dans un wagon, qui servait de vestiaire.»* (Roger B.) Les installations sont gérées par la S.N.C.F. et les éducateurs sont alors détachés de leur service. Le club se développe et c'est au cours des années 1970 qu'il atteint son meilleur niveau régional (vainqueur coupe de Côte-d'Or et de Bourgogne). La création des C.C.E. (comité central d'entreprise)



© U.S.C.D Foot

en 1981 est une des raisons du départ des jeunes et de l'encadrement vers d'autres clubs ayant plus de moyens financiers et de meilleures conditions d'entraînement. Le club va alors osciller dans des compétitions de niveau départemental jusqu'au début des années 2000.



En effet, une restructuration et l'équipement d'un terrain synthétique vont apporter un nouvel élan au club qui se hisse à un niveau régional avec son équipe senior, mais aussi obtenir de bons résultats avec ses équipes de jeunes au niveau régional, voire en coupe de France des jeunes pour l'équipe U17. C'est aussi une école reconnue pour son travail et son sérieux dans l'encadrement des jeunes. Plusieurs joueurs ont évolué au plus haut niveau régional, national et même international (Mangione, Germann, Bougherra...). C'est le second club en nombre de licenciés pour la Bourgogne!

Qui peut-on reconnaître, en bas à droite ?

Réponse : Il s'agit du maire de Dijon : François Rebsamen



U.S.C.D Football



U.S.C.D Basket, années 1960

© Phal -

LE BASKET

La section masculine a été créée en 1933, suivie en 1935 par la section féminine. Le basket va remporter de nombreux titres régionaux et l'accès en 1994 en division nationale II pour les filles. Ces sections ont disparu, fusionnées avec le C.S.L.D. ou d'autres clubs avoisinants.

LE RUGBY

En 1934, M. Hommet crée une section rugby au sein de l'U.S.C.D. Les premières années s'annoncent difficiles avec des défaites, sur un terrain en pente situé en continuité du stade des Bourroches jusqu'en 1938 où le club se trouva en finale du Championnat de France. Début des années 1950, le terrain de rugby est transféré au lieu-dit «les Barbotins» future rue du Colonel Picard. La section redémarra, malgré la perte de plusieurs joueurs, après la seconde guerre mondiale.



Dirigeants, années 1950

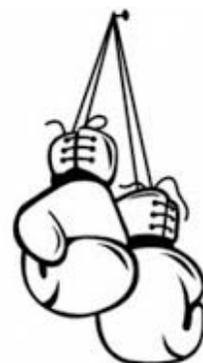
© R.C.D

En 1956, alors qu'ils tiennent la victoire, les joueurs perdent leur Président, M. Terrasson, foudroyé par l'émotion sur le terrain. Le stade est alors rebaptisé en son honneur. En 1959, la nouvelle appellation de la section rugby devient : R.C.D. (Rugby Club Dijonnais). Quelques années végétatives, puis petit à petit, le travail va payer et c'est en 1966/67 que le club remporte le titre de champion de Bourgogne, puis les années 70 verront l'accès à l'Honneur, la 3e division, et de 78 à 82 la 2e division. *«Dans les années 1970, le terrain ressemblait souvent à une rizière et certains hivers il fallait déneiger pour jouer; à ce moment-là peu d'interdiction de terrain...»* (DOMINIQUE T.)

En 1983, un grand nombre de joueurs s'orientent vers le Stade Dijonnais; le club doit repartir à zéro, mais il est toujours debout. Cette chanson résonne encore aujourd'hui «non, non le R.C.D. n'est pas mort...». Depuis le club se maintient et est très fier de son vivier de jeunes dont plusieurs ont signé dans de grands clubs français.



deviendra champion de France. Embauché par le service de la jeunesse de la S.N.C.F., il deviendra aussi entraîneur des équipes féminine et masculine de basket. De même, Maryse Mourlier, championne régionale, s'est qualifiée aux championnats de France où elle a terminé 3^e. Fin des années 1970, Claude Mariey reprendra les rênes du club où évolueront encore de grands champions



LA BOXE

Cette section a été créée dans les années 1940. Plusieurs boxeurs du club ont porté ce sport à un très haut niveau comme Salvatore Vangi dit «Totor» champion d'Europe (-54 kg) en 1949, Serge Dupuis champion de France amateur senior en 1971, les quatre frères Sautreau (Bruno ancien international amateur), et Bernard Razzano (voir page 151)

Aujourd'hui la boxe éducative se pratique de 8 à 14 ans. Depuis les J.O. de Rio, une recrudescence s'est fait ressentir au club avec l'arrivée notamment de plus de filles. On compte 173 inscrits dans cette discipline en 2017.

L'ATHLÉTISME

Au cours des années 1960, cette section va remporter de nombreux titres dans diverses disciplines comme le lancer de disque, la course 80 m, le saut à la perche, le saut en hauteur, la marche athlétique, la course à l'heure.

On notera la présence de R. Phal, un homme partagé entre le basket l'hiver, et l'athlétisme l'été, plus particulièrement le saut à la perche où, en plus des titres régionaux obtenus, il

comme Emmanuel Front (qui ira jusqu'aux J.O. de Sydney).

En 1989, il est à l'origine de la Ronde des Bourroches, une course pour promouvoir l'aide aux enfants handicapés qui se termine par une ronde humaine formée autour du terrain de sport. Malheureusement, l'infrastructure vieillissante et d'autres clubs avoisinants plus modernes (piste synthétique), vont attirer les jeunes laissant disparaître cette section.

Course 1965
© Phal-



L'URBANISATION DU QUARTIER : DES CONSTRUCTIONS...



Vue aérienne Cité Laurain
© Collection privée

CITÉ LAURAIN

H.L.M. à l'horizontale, sous forme de village, construit rues du Morey Saint-Denis, du Nuits-Saint-Georges et de Tremolois.

Pour faire face au développement industriel du début du XX^e siècle et au besoin de logements, le projet du lotissement Henri Laurain (du nom du Président de l'Office) est étudié en 1930, mais ne sortira de terre qu'en 1933, pour s'achever en 1936. Cette réalisation est portée par l'Office Public Municipal d'Habitation à Bon Marché de Dijon et les appartements sont attribués principalement à des familles modestes, souvent nombreuses (de 3, 6 voire 9 enfants et plus), réservés en priorité aux personnels des chemins de fer, du tramway et aux militaires, mais aussi à d'autres ouvriers. Ce concept de cité jardin se développe en France et se traduit par la construction unitaire, jardinet, espaces de jeux collectifs pour les enfants, répartis en îlots, des façades sobres, symétriques, en pierre, tuile et mortier. Chaque maison est composée de 2 logements jumelés identiques : types 3 et 4. Pour les premiers locataires, l'arrivée dans ces maisons c'était l'entrée



Construction de la cité Laurain
© G. Baudement

dans un château ! Il y avait à la cave un lavoir en ciment et des toilettes !

Voici le récit collectif des résidents de la cité Laurain :

«Toutes les personnes interrogées portent sur cette époque le même regard : c'était une époque de dur travail, mais tout le monde se serrait les coudes et l'entraide n'était pas un vain mot !»

Des familles nombreuses, souvent issues des campagnes aux alentours, s'y installent et vivent encore de leurs récoltes ; presque toutes exploitaient la terre de leur petit terrain et de jardins de location dans le voisinage ; elles élevaient aussi des animaux (lapins, poulets voire cochons). Les femmes étaient mères au foyer. Elles savaient coudre, broder, tricoter (une mercerie existait place Abbé Chanlon). On faisait les courses dans le quartier ; on payait au carnet ; on n'était pas riches, on achetait les vêtements à la Porte d'Ouche ou au stock américain. On se chauffait au bois. Marchande de poissons, réparateur de porcelaine, affûteur, acheteur de peaux de lapin, chiffonniers et ferrailleurs, la mère Marie pour ses merceries... passaient à domicile. La sage-femme se déplaçait dans les maisons pour mettre au monde les nouveau-nés.

Paul Dubois en St-Jacques 1942
© Collection privée



Les familles se réunissaient souvent entre voisins, dehors par beau temps sinon à l'intérieur. Les hommes jouaient aux quilles ou aux boules dans les cafés. Les familles allaient danser avec tous leurs enfants, surtout à la fête des Bourroches, la plus belle de Dijon ! Les mères accompagnaient les filles. On mettait les habits du dimanche pour se faire beau : il y avait de la correction à l'époque !

Si un ménage n'avait pas d'argent, les autres lui avançaient, car ils étaient sûrs de leur honnêteté. Les enfants allaient à l'école de l'Arsenal ou de Larrey, puis le plus souvent en apprentissage, au service militaire obligatoire et ouvrier dans les usines du quartier qui étaient nombreuses. On se déplaçait à vélo ou avec des Solex. La première voiture fut achetée en 1965, la première TV en 1965 chez un voisin ; avant on allait voir les films dans les cafés. Les enfants de cheminots allaient au stade où ils étaient encadrés pour les loisirs et en colonie de vacances ; les autres enfants étaient pris en charge par la Paroisse Sainte-Chantal (L'Abbé Delaborde était très populaire).



© Éric Juvin, BM Dijon

Les enfants allaient au catéchisme avec l'Abbé Delaborde qui avait une moto (ce dernier passait dans les maisons pour porter des pommes de terre). Il organisait une colonie de vacances dans le Jura. Il y avait de belles communions : les filles en mousseline et les garçons avec brassard. On fêtait la



Concours pétanque 1967

© Wenger

conscriptio. Pour les mariages, on faisait de belles photos avec fleurs et belles robes. Pour les enterrements on faisait un grand trajet à pied de Sainte-Chantal au cimetière de Chenôve accompagné d'un agent de police à cause du changement de commune. Les enfants se souviennent de leurs réunions le soir sur la place : ils écoutaient le bruit des maisons. Quand une dispute éclatait dans un foyer, ils se dépêchaient d'aller regarder : *«le film commence»* disaient-ils.

Sur la place, on avait creusé des tranchées en prévision des bombardements et les gosses jouaient dedans. Il y a eu des ordres d'évacuation pour femmes et enfants à cause de la guerre. Plusieurs civils ont trouvé la mort sous les bombardements de juillet 1944 (voir photo). De nombreuses personnes du quartier ont fait partie de la Résistance, notamment le groupe Surcouf, dont certaines d'entre-elles ont été fusillées ou ne sont pas revenues de déportation.

La vie associative était très importante autour du Comité de Quartier de Dijon-Sud et la fête des Bourroches, ancrée dans la mémoire des anciens, reste un moment fort.

Mentionnons encore ces souvenirs de tous les habitants du quartier : le phare du Mont Afrique qui, tous les soirs, balayait le ciel de ses faisceaux de lumière et au moment de Noël le grand sapin du parc du sanatorium (décoré par les pompiers de la ville) qui brillait au lointain annonçait les réjouissances à venir.



UNE FAMILLE NOMBREUSE : LA FAMILLE MALLE

Une famille de 9 enfants, nés de 1932 à 1947
«On était la première famille arrivée dans le quartier, il y avait encore de la vigne et du blé autour de la cité.» Le papa travaille à la S.N.C.F., la maman femme au foyer tricote, coud, raccommode, reprise les chaussettes et élève les enfants. La maison a une cuisine, une salle à manger et deux pièces en haut pour dormir ; pas de chauffage l'hiver..., un petit jardin où l'on élève des poules et des lapins et une parcelle cultivable aux Roussottes, appartenant à la S.N.C.F.

Les parents n'ont pas de voiture, on va à la gare à pied, on fait les courses chez Dédé, aux Trois Marches et chez les marchands de proximité.

«On allait à l'école Larrey, à pied, par les petits chemins, on avait peur du chien du



Famille Malle en 1950

© Collection privée

château rue du Chapitre. On avait une paire de chaussures qui passait du plus grand aux plus petits, pas de chaussures neuves ! Sur la place il y avait une tranchée où on se réfugiait pendant la guerre ; les Américains nous ont appris à manger le chewing-gum.

C'était la "guerre" entre la Maladière, Chenôve et les Bourroches : ils n'avaient pas le droit de venir ici !»



Corso Dijon Sud

© CP Creusot

La Fête des Bourroches était très importante : *«on m'achetait des fraises au sucre et je gardais les sacs à main»* dit Danièle la plus jeune ; il y avait le bal du samedi soir sur le boulevard. Elle s'est déplacée à plusieurs endroits pour finir place Abbé Chanlon. Il y avait aussi la fête du carnaval avec un défilé.

LE VILLAGE DU CORTON

Pierre Courant, Ministre de la Reconstruction et du Logement, fait voter, en 1953, une loi qui prévoit une série d'interventions, tant sur les aspects fonciers que financiers, pour l'accès à la construction de logements, appelées «plan Courant». L'instigateur du projet étudie, planifie et chiffre une ébauche de construction de maisons de type «castor» sur un terrain appartenant à la S.N.C.F. Le tout est estimé à deux millions (anciens francs), MAIS, il fallait que ce soient les acheteurs qui les fabriquent !

Dix-huit familles adhèrent au projet et les démarches commencent par l'achat du terrain, l'arrêt des plans par un géomètre de la ville, les emprunts, les dossiers d'aide auprès de divers organismes. La ville effectue, sur facturation, les travaux d'aménagement et d'assainissement de la rue du Corton nouvellement créée et baptisée au nom d'un célèbre cru, s'ajoutant à ceux d'autres rues voisines rappelant l'existence du vignoble qui recouvrait jadis le secteur. Plusieurs corps de métier sont recensés dans ce petit groupe de futurs voisins : menuisier, ébéniste, peintre, mécanicien, cheminots des ateliers – qui auront l'autorisation d'utiliser des machines pour travailler le bois – et à la tête du projet un employé d'une société du bâtiment local. La première maison fut bâtie collectivement pour «apprendre», avec une petite grue à main et des leviers fabriqués de façon artisanale. Le premier

travail débute alors en août 1953, par le terrassement à la pioche puis les fondations et le béton (chaux, ciment, béton armé). Les agglos sont faits sur place, à la main, avec une machine prévue pour 3 blocs ; dans l'après-midi, ils pouvaient en fabriquer six cents qu'ils entassaient pour les faire sécher : 30 000 agglos seront ainsi fabriqués au fil des dix-huit constructions.

Des entreprises locales sont intervenues pour des travaux bien spécifiques comme les enduits, les menuiseries et fenêtres ; puis chacun au fur et à mesure de ses moyens complétait l'embellissement de sa maison : carrelage ou parquet, escalier en pierre ou en bois, jusqu'au chauffage central avec chaudière à mazout pour certains. Un bouquet de fleurs ornait les cheminées à la fin du gros œuvre.

Pas un jour, pas un week-end, pas de fête ; avant et après le travail, à la pause méridienne, il y avait toujours une équipe à pied d'œuvre. Tout le monde travaillait ; le dimanche l'équipe était plus importante : tout était répertorié dans un carnet et le travail de la semaine était affiché sur un tableau. Beaucoup de liens entre les gens *«C'était comme un village, le fait d'avoir fait quelque chose ensemble, j'étais le Maire symbolique, le patron du Corton.»* (Alfred R.) On ne déplora aucun accident et aucune maladie ! En 1955, les maisons étaient habitables, mais pas finies ; plusieurs familles se sont installées dans les caves et certains enfants sont allés à l'école des Monts de Vignes qui venait juste d'ouvrir (voir page 106).



Corton en construction
© J.Gras



Corton en construction
© J.Gras



48 MAISONS : mais il faut bien se dire qu'aucune n'a poussé comme un ou par enchantement



48 BONSHOMMES, 48 MARTEAUX de MAÇON, OUTILS INDISPENSABLES DU CASTOR...

2 à 3 années furent nécessaires, soit 2 000 à 3 000 heures de travail menées en alternance avec les professions de chacun, sans oublier la vie de famille ! Un petit hommage aux épouses ! La première étape fut le défrichage du terrain, il a fallu arracher les arbres et ceps de vignes, puis tracer les emplacements ; ensuite, on a creusé les fouilles. À ce stade, on a connu nos premières sueurs froides «mais nous ne les citerons pas toutes... sécurité oblige».

Voilà maintenant les différentes parties qu'il a fallu fabriquer de nos mains avec ce fameux marteau de maçon que nous appelions également «*marteau à décoffrer*». Avec des milliers de clous «*nos pôvres indiats*» (doigts).

Voilà en vrac ce qu'il a fallu monter pour réaliser les lotissements d'En Saint-Jacques I et II : **48** escaliers extérieurs en béton ; **48 x 2** escaliers extérieurs et intérieurs en béton ; **48** dalles pleines ferrillées en béton ; **96** cheminées à boisseaux ; **192** fenêtres (linteaux coffrés, ferrillés). Des milliers d'agglos pleins coulés et décoffrés main après passage sur vibreuse...

OUF ! OUF ! OUF ! **48 48 48 48 48 48 !** n'en jetez plus... Ah, on oublait : la grue et la bétonnière (préhistoriques), les montagnes de sable (tout venant et sable fin), les camions de «blocage» (pierres de carrière pour renforcer le béton coulé à la main : pelle) dans les murs et les fondations, sans oublier les camions de sacs de ciment (50 kg/pièce) à charger sur le dos, telle «la bourrique» puis, en passant par l'échelle de service, aller les déposer sur une dalle. Certains «bœufs» (des bêtes je vous dis !) en prenaient deux soit 100 kg !

Et puis nos bonnes vieilles brouettes défoncées, mais qui permettaient d'acheminer le béton tous azimuts et même en hauteur grâce aux chemins de roulements... très branlants avec parfois des chutes de plusieurs mètres (brouette pleine de béton). Mais la jeunesse et la présence d'esprit ont permis d'éviter de graves désagréments Bravo !

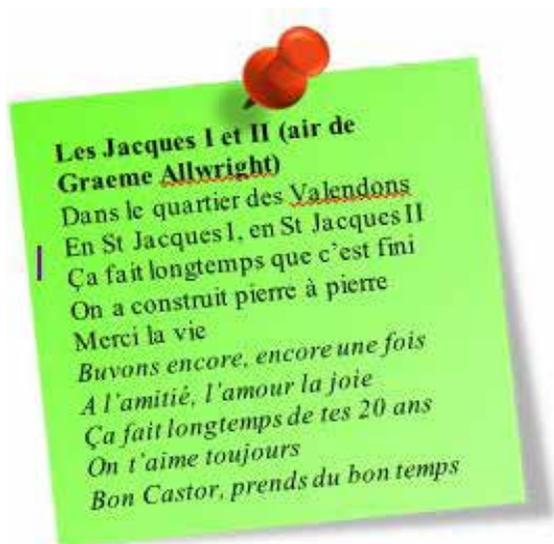
En Saint-Jacques I est sorti de terre en 1966, soit 24 castors. Pour construire sa maison, il fallait auparavant travailler sur un autre chantier pour apprendre. Celui qui avait le plus d'heures sur le chantier des autres, choisissait son emplacement ! Après les gros œuvres, on se spécialisait : pose de parquet, murs en briques, volets, toitures... On faisait 90 h/mois l'hiver et 120 h/mois l'été. Grâce au crédit H.L.M. (avec la Caisse des Dépôts et Consignations) un prêt de vingt-cinq ans avec un statut de locataire attributaire, permettait d'être propriétaire à la fin du prêt. Personne ne se plaignait, on était heureux de faire notre maison, on n'avait pas les moyens de faire autrement... Les premiers remboursements étaient lourds, mais après 1968, l'inflation a tout bougé : les salaires ont augmenté, ça nous a aidé... Les femmes ont été courageuses, il y avait aussi les enfants !

La plainte du castor en St Jacques (jean Ferrat)
Le CASTOR pense avoir raison
Mais la gouillasse est son royaume
Face à d'autres générations
Armé de son marteau d'maçon
Il frappe les panneaux d'fondations... on... on

mamifère rongeur à pattes postérieures palmées et à...
QUEUE APLATIE
mouvement des castors: groupement de personnes construisant en communs leurs maisons.
origine: suède 1927

Maison Collard
en 1966
© Collard





Les Jacques I et II (air de Graeme Allwright)

Dans le quartier des Valendons
En St Jacques I, en St Jacques II
Ça fait longtemps que c'est fini
On a construit pierre à pierre
Merci la vie
Buvons encore, encore une fois
A l'amitié, l'amour la joie
Ça fait longtemps de tes 20 ans
On t'aime toujours
Bon Castor, prends du bon temps

De cette époque, fondatrice de ce quartier, il en reste une équipe soudée, une famille en quelque sorte qui se retrouve régulièrement autour d'un apéritif ou d'un repas pour partager encore ces moments-là, tout en pensant aux disparus. Plusieurs chansons en hommage à cette construction et à ces valeureux «Castors» ont été écrites par un certain Prud'homme...

LA RUE DU PÈRE PIERRE CHAUMONOT

Terrain de jeux des enfants du lotissement «les Castors» dans les années 1970-1980 (RÉCIT DE BRUNO JEANNELLE ET ÉRIC VIEREN)

Les familles, parfois nombreuses, se sont installées en 1968 et les enfants ont trouvé rapidement leur terrain de jeux : le début de la rue du père Pierre Chaumonot qui au départ était sans trafic et avec un parking vide. *«Les voitures évitaient de passer dans cette rue où jouaient les enfants. Les voitures des habitants du quartier restaient au sous-sol pour ne pas "rouiller". On allait presque tous au boulot en vélo ou en mobylette et on sortait les autos le week-end pour aller faire les courses au Mammouth ou voir la famille.»*

Les petits ont investi le parking pour des mémorables parties de billes, de petites voitures ou des circuits à vélo entre les arbres

avec des «roues arrière» sur les tas de sable. *«On jouait sur le sable du parking des parties de "cercle glouton", "poursuite" et de "trou"». C'était la fin des billes de terre et le début des billes en verre dites chinoises avec un œil de chat à l'intérieur ou des pépites avec des éclats de couleurs dont certaines valaient une fortune.»*

Les «grands» investissaient la rue goudronnée tous les soirs après l'école, les jeudis, week-ends et vacances par tous les temps. *«La rue était à nous : on dessinait des limites pour le foot et des marelles à la craie. On installait le matériel pour délimiter les cages de foot, des bouteilles en plastique avec du sable pour les slaloms, des poteaux pour le saut en hauteur en planche à roulettes. Il y avait parfois des blessés : genoux râpés, bras et dents cassés.»*

Les petits et les grands jouaient souvent au foot. Il y avait aussi le hockey et le slalom avec des patins à roulettes puis avec des planches à roulettes. *«Je me souviens aussi de mémorables courses de boîtes à savon. Chaque famille était organisée en écurie avec mécaniciens, pilotes et pousseurs.»*



© B.Jeannelle





© Archives de la ville de Dijon

On récupérait des roues de landau fixées sur les planches, certes une direction sommaire. C'est par la suite que sont apparus les freins, sièges et roues avec roulements à billes pour aller plus vite.»

Ils sont nombreux à avoir appris à faire du vélo dans cette rue. *«On avait le droit de faire des "tours de quartiers" en toute sécurité. Il fallait "tourner par la droite" pour ne pas avoir de croisement en passant par la rue Vice Amiral Violette, rue Charles Oursel puis retour rue Chaumonot. Les mères et les grands pouvaient ainsi nous surveiller. Pour les réparations des*

vélos, on s'arrêtait "au stand" chez Monsieur Combriat qui par la suite a ouvert un magasin de vélos à côté de sa maison.»

Plus tard les engins à moteur se sont imposés (mobylettes, 50 cm³ à vitesses, motos, voitures de course et trafic automobile). *«Nous n'étions plus les maîtres des lieux et la télévision a commencé à remplacer les jeux dans la rue. Elle a été ensuite remplacée par les ordinateurs et à présent c'est avec son téléphone que l'on joue...»*

LES VIOLETTES

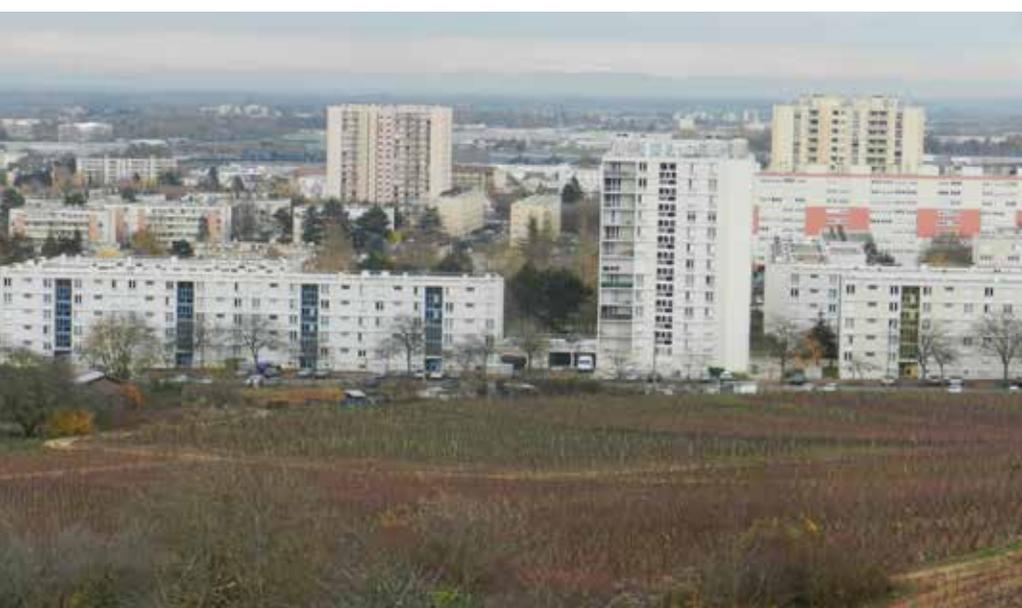
La résidence «**Les Violettes**» a été construite au cours des années 1960/70, à la limite de Dijon/Chenôve, au pied du vignoble du Montrecul (rues Sangnier, Dunant et Valendons).



Patrimoine S.N.C.F. de 241 logements, ce sont pour une grande partie des cheminots et leur famille – souvent nombreuse – qui s'y installent. Certains cultivent même des petits jardins jouxtant le quartier.

Peu de transport en commun, peu de grandes surfaces, la vie s'organise; des commerces ambulants : boulanger, camion où l'on trouvait un peu de tout (fruits, lait, légumes, viandes) passent plusieurs fois par semaine – œufs à domicile chez une voisine –. On allait aussi faire les courses avec les caddies à la place Abbé Chanlon (coop) ou aux supermarchés des Valendons (coop, suma), à Chenôve.

Peu ou pas de télévision : les enfants passent des heures à jouer ensemble au pied des immeubles : marelles, osselets, balle au prisonnier, patins à roulettes; promenades au petit bois de sapins avec quelques chapardages dans les jardins. Les mamans se retrouvent dans le terrain de jeux surnommé la «Baleine» en raison d'une vue aérienne qui révèle cette forme.



© Collection privée

L'école des Valendons est créée en 1968; un service social est installé sous la tour Dunant, des cours de couture ou autres y sont dispensés pour tous les âges. Beaucoup d'enfants fréquentent le stade S.N.C.F. les mercredis depuis 1972 et pendant les vacances scolaires. Les clubs sportifs sont très présents dans le quartier.



«Mes parents habitent toujours ce quartier, nous sommes arrivés là en 1967. Bien des choses ont changé – ce qui m'attriste un peu –, mais j'aime y retourner pour me rappeler ô combien nous y avons passé de bons moments : la luge dans les vignes, les jeux avec les copains ; peut-être avions-nous la chance de ne pas avoir de télévision !»

(PATRICIA T.)

L'origine des «Violettes» doit venir du nom du chemin menant au parking, situé en face des vignes et appelé «Chemin des Violettes». Près de Larrey, en 1358, se trouvait une vigne, la Violotte. Le vin avait un goût de violette! Un cru rouge assez renommé au XVIIIe siècle : les Violettes du Roy. Un apiculteur gérait ses ruches, ses abeilles butinaient des fleurs dont des violettes très présentes dans ce secteur.



Le chalet des Violettes, situé dans les vignes, a été un lieu de convivialité : réunion de locataires, bals, fêtes à thèmes, baptêmes, mariages, communions étaient organisés; petits et grands passaient de bons moments. Ces dernières années se sont encore déroulées une kermesse et la fête des voisins. Depuis 2006, l'association Bouyasli en a repris les rênes et dynamise le secteur en organisant des sorties, des tournois de foot...

Jardins et vergers, chemin des Violettes

© Collection privée

Au cours des années 2000, l'amicale des Résidents, accompagnée par des structures locales, a entrepris l'embellissement des bâtiments. Des fresques ont été réalisées sur les bas des murs par des enfants et des adultes du quartier, donnant une ambiance plus agréable à cet espace de vie. Malheureusement, ces peintures s'effacent avec le temps.



© Delphine Petit, sculpteur



© A.S.L.T

CASTORS «SOUS LA TROUHAUDE»

Le lotissement dijonnais (type H.L.M. à l'horizontale) «sous la Trouhaude», est sorti de terre fin des années 1970, et voit ses premiers habitants arriver en 1978. Il est enclavé entre les vignes et une zone pavillonnaire aux jolis noms de fleurs rattachée à la Commune de Chenôve, à l'extrémité du quartier des Valendons. Il comporte quatre-vingt-six maisons. L'Association «Sous La Trouhaude» (A.S.L.T) a été créée pour notamment gérer et financer l'antenne collective qui alimente le câble TV de toute la petite communauté depuis 1996. Très active, elle s'occupe aussi d'organiser une fête du quartier courant juin, des lotos et des moments conviviaux tout au long de l'année agrémentant la vie de ses habitants. L'accueil des nouveaux, solidarité entre voisins... des moments forts disparus dans des cités voisines !

Vue d'ensemble du lotissement

© Collection privée



... AUX RÉHABILITATIONS

L'ÉCO-QUARTIER DE L'ARSENAL

L'Eco-quartier de l'Arsenal transforme depuis plusieurs années le paysage de Dijon Sud par ses nouvelles constructions. Il est délimité par le Port du Canal, l'avenue Jean Jaurès, les boulevards Maillard et Machureau : il s'étend sur 12,6 hectares, terrains autrefois occupés par les Établissements du Matériel de l'Armée de Terre (E.T.A.M.A.T.), la Halle Bonnotte et les minoteries dijonnaises, à moins de 2 km du cœur de la ville. Ce quartier est à nouveau desservi par le tramway. Le projet valorise toutes les potentialités du site en matière de construction durable : bâtiments reliés au réseau de chaleur urbain, récupération et réutilisation des eaux de pluie, performance énergétique des bâtiments,

circulation automobile limitée à l'intérieur du quartier, création d'espaces publics, végétalisation...

Ce sont 1 400 logements (dont environ 1/3 à loyer modéré, 1/3 en accession abordable et 1/3 en accession privée), des commerces de proximité, des bureaux et des équipements publics qui seront construits à terme sur ce site qui devrait voir s'installer plus de 3 000 habitants. D'ores et déjà sont réalisés La Minoterie, espace culturel dédié au jeune public «les Minots», ainsi qu'une crèche privée la «Calypso», et un jardin public «le jardin de l'Arsenal».





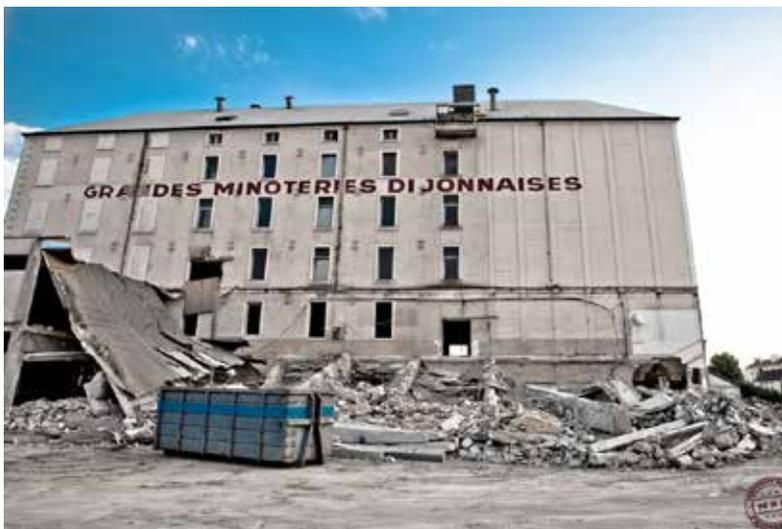
ON DÉMOLIT...

Au début des années 2000, les friches militaires : E.T.A.M.A.T., Petit Creuzot, Halle Bonnotte, disparaissent peu à peu pour laisser place à de nouvelles constructions.

En 2011, les anciennes Grandes Minoteries Dijonnaises (page 129) sont démolies.

Déconstruction G.M.D.

© Bing Bang magazine



**... ON RECONSTRUIT
DE NOUVELLES RÉSIDENCES**

En 2013/2014, la résidence «Quai du Sud» comprenant six bâtiments (131 logements) dont quatre avec toiture végétalisée est sortie de terre à l'angle de l'avenue Jean-Jaurès et du quai Gauthey. En face, en 2015, c'est la résidence «Rive Sud» qui émerge avec la construction de 32 logements, labellisés B.B.C. (Bâtiment Basse Consommation), situés le long du Canal «Quai Charcot» sur une parcelle des anciennes minoteries.

LA MINOTERIE

Cette nouvelle structure, à vocation éducative et artistique en direction du jeune public, a ouvert ses portes en décembre 2013, sur l'ancien site militaire de la Halle Bonnotte, avenue Jean Jaurès. D'une superficie de 2100 m², on y trouve des salles d'activités, de répétition et de représentation. En 2017, elle a été labellisée «Scène conventionnée Art Enfance et Jeunesse» reconnaissance nationale distribuée par le ministère de la culture créé par la ministre Audrey Azoulay.

La Minoterie
© Collection privée

Quai du sud
© Collection privée



Rive sud
© Collection privée

JARDIN DE L'ARSENAL

Ce jardin correspond à la première extension de l'Arsenal. Sur cette parcelle ont été édifiées deux poudrières :

Celle située à l'est en 1880 d'une capacité de soixante tonnes de poudre (A)

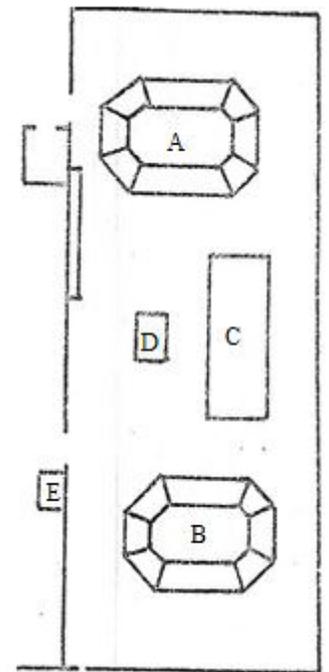
Celle à l'ouest en 1883 d'une contenance de cinquante tonnes (B)

Un grand magasin de stockage des munitions de 1 000 m² en 1886 – la pierre de datation a été scellée dans le mur du quai faisant promenade (C)

Un petit magasin pour artifices et fusées (D)

Une écurie pour une douzaine de chevaux (E).

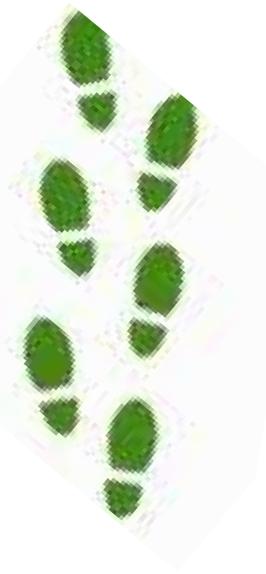
Ouvert au public depuis décembre 2013, le jardin de l'Arsenal se situe avenue Jean Jaurès et dispose d'une surface de 1,9 hectare où se côtoient un espace de jeux et de détente arboré, une pelouse, des jardins en bandes plantés d'arbustes et de plantes vivaces à fleurs, des bancs. Ce lieu invite à la promenade.





Jardin de l'Arsenal
© Collection privée

«Par un bel après-midi ensoleillé de printemps, je décide d'aller voir le nouveau jardin public de l'Arsenal. Je connaissais les lieux, mais quelle métamorphose. Assis sur un banc ma machine à remonter le temps se met en action. Il y a cinquante ans, pour la première fois, je passais les lourdes portes grises de l'Arsenal. Accompagné d'un ancien, je suis invité à faire le tour du propriétaire. Après avoir visité bureaux, ateliers et magasins, nous nous retrouvons au fond de la caserne. Un mur en pierre percé de deux grandes portes me fait découvrir une autre emprise où se trouvent deux poudrières, de cossus bâtiments sans étage et tout autour des murs d'enceinte une double rangée de marronniers, un amandier (très prisé des corneilles à l'automne) des cerisiers (restaurants des oiseaux) et quelques mûriers sur les buttes des poudrières. En nous approchant pour mieux visiter les lieux, nous longeons un enclos grillagé et là nous sommes accueillis par deux chiens qui nous font comprendre qu'ils sont de garde et nous font voir de beaux crocs bien blancs. Mon accompagnateur me rassure – quand ils sortent, ils sont muselés et tenus en longe !! –. Ces lieux me font penser aux journées champêtres organisées par l'amicale. Une pensée à tous les personnels qui travaillaient là. Les rires d'un enfant me tirent de mes rêveries... Beaucoup d'arbres ont disparu, le mur de séparation aussi, les murs d'enceinte en partie et plus de traces des bâtiments. Les rues du 5e Régiment de



Poudrière
© Collection privée

Tirailleurs Marocains et Nelson Mandela ont été créées. L'écoquartier de l'Arsenal est en pleine urbanisation et ce jardin sera un lieu apprécié de ses habitants, où subsistent deux poudrières et une pierre datée dans le mur du quai, seuls témoins du passé militaire de ce lieu.»

(R. PAUL, ANCIEN MILITAIRE À L'ÉTABLISSEMENT RÉGIONAL DU MATÉRIEL, E.R.M.)°

CALYPSO-ARSENAL : une passerelle entre le monde de l'entreprise et la cellule familiale

«La Calypso», concept innovant dédié à l'enfant et sa famille, a ouvert ses portes en janvier 2015, rue Nelson Mandela au sein de l'écoquartier Arsenal. Cette nouvelle structure s'adresse aux enfants âgés de 3 mois à 12 ans : une crèche pour les petits, un jardin d'enfants et un centre de loisirs pour l'accueil les mercredis et vacances scolaires des enfants scolarisés. Des espaces dédiés aux familles permettent aux parents, voire grands-parents, de venir manger avec leurs enfants, de se retrouver ensemble pour vivre des moments de convivialité.

«Concept complètement différent de ce que j'avais vécu avec mon fils : espace ouvert organisé autour d'un patio intérieur; les enfants changent d'unité en fonction de leur âge et développement; un système de badge matin et soir sécurise l'entrée et permet aussi l'accès à la visualisation de la journée de son enfant» (BÉATRICE P., MAMIE D'ALICE)

Calypso
© Collection privée





DES ATELIERS S.N.C.F.... AUX ATELIERS DIVIA

Le 12 août 1843, le premier train arrive en gare de Dijon, en provenance de Chalon-sur-Saône. Il est décidé de créer une gare de triage aux «Creuzots-Perrigny». En 1851, la ligne Paris-Lyon-Méditerranée (P.L.M.) est inaugurée; la liaison entre la ligne de chemin de fer et le canal est réalisée. En 1882, ladite gare, rebaptisée «Lyon-Perrigny», est agrandie par l'installation d'ateliers d'entretien et de réparation et les voies sont reliées à la ligne P.L.M et Dijon-Belfort.



Les installations sont étendues jusqu'en 1887. Les casernes et la minoterie lui seront reliées en 1905. Vu l'accroissement du trafic et sans possibilité d'extension, la gare-triage sera transférée à Gevrey-Chambertin au début des années 1950. L'atelier de maintenance technique aura fonctionné pendant plus de 120 ans et aura pris part à d'importantes évolutions techniques de l'histoire du train comme les wagons réfrigérants ou les boggies des nouveaux trains, voire la modernisation des premiers T.G.V. Il joua un rôle important dans la réparation des wagons; ce fut un des établissements ferroviaires les plus importants de France après sa reconstruction et son agrandissement, suite à sa destruction lors du bombardement du 6 juillet 1944.



En 2006, après réorganisation, la S.N.C.F. ferme son atelier de réparation et le site amorce une nouvelle orientation. Tout en conservant la mémoire du site des transports ferroviaires, la construction du centre de maintenance des bus et tramways Divia (12 ha) se réalise de 2010 à 2013. Il vient d'être rebaptisé «Les Ateliers André Gervais» en hommage à «M. Tram» décédé en juillet 2017. Les entrepôts réhabilités abritent aujourd'hui 215 bus et 35 rames de tramways.



FIN DU POSTE 1 – NOUVEAU POSTE DE COMMANDE CENTRALISÉE

Qui n'a pas croisé cette tour de contrôle ferroviaire, située non loin du pont Kennedy ? Elle datait de 1949 et servait en relais du poste 2 de Dijon pour la commande d'itinéraires et signaux, notamment pour les destinations de la Franche-Comté et de la région lyonnaise.

En 2011 l'ensemble est démoli : «Adieu P1 et Bonjour P.C.C.». En effet, de l'autre côté du pont, le poste de commande centralisée de Dijon (P.C.C. Dijon), dont les travaux se sont déroulés de 2008 à 2009, gère dorénavant les lignes ferroviaires classiques autour de Dijon ainsi que la L.G.V. Rhin-Rhône.



Le P.C.C actuel.
© Collection privée

VILLAGE DE STABILISATION

L'ancien site de l'Établissement Ravitailleur du Commissariat de l'Armée de Terre (friches militaires) situé à côté du boulevard Maillard, a accueilli, à Dijon, le premier village de stabilisation de la minorité Rom en 2012. Des modules de 30m² ont été aménagés pour une soixantaine de résidents, comprenant : couchage, espace de vie, coin-repas, salle d'eau et commodités.

*Les graffeurs du collectif
TSH associés aux Tanneries
ont apporté de la couleur sur
le mur d'enceinte de ces trois
structures
Octobre 2017
© Collection privée*

© Collection privée



Dans un second temps, une salle collective de 150 m² (avec cuisine, bureaux) a été installée ainsi qu'un espace buanderie avec machines à laver et sèche-linge. Un encadrement gère le soutien scolaire aux enfants et l'apprentissage du français aux adultes ainsi qu'une aide à l'insertion professionnelle et un accompagnement vers un logement pour ces familles.

VILLAGE D'URGENCE DIJON-CREUZOTS

Ce village a été créé en 2014 pour intervenir lors de mesures d'urgence. Il dispose de bureaux et espaces collectifs, sanitaires et de dix cabines pouvant accueillir une soixantaine de personnes en hébergement uniquement. Il est géré par une association, spécialisée en hébergement social, qui travaille avec le 115.

CENTRE D'ACCUEIL ET D'ORIENTATION (C.A.O.)

Anciennement occupé par l'E.R.C.A.T. (Établissement Ravitailleur du Commissariat de l'Armée de Terre) jusqu'au milieu des années 2000, le site désaffecté de la rue des Creuzots, a été retenu pour accueillir un centre d'hébergement pour y loger des migrants en provenance de Calais, suite au démantèlement du camp qui eut lieu là-bas à l'automne 2016.



Quatre-vingt-sept cabines individuelles, trois douches et une grande salle collective y ont été installées, après des travaux de terrassement et de réhabilitation. Une équipe de travailleurs sociaux et du personnel administratif vont aider ces personnes à faire leurs démarches tout en gérant la vie collective de ce centre.

TANNERIES II OU ATELIERS

L'espace autogéré des Tanneries, auparavant situé boulevard de Chicago, a déménagé en juillet 2015 dans un ancien hangar réhabilité, situé à l'angle des rues des Ateliers et des Champs Loups. Autrefois, il abritait un atelier de mécanique de haute précision où étaient fabriquées des machines-outils à vocation industrielle automobile, puis agroalimentaire. Ce bâtiment dont on a conservé la structure métallique a subi des transformations sur les fondations et la toiture.

«Les Tanneries font le choix de l'indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics et des logiques de profit. Elles fonctionnent sans aucune subvention, par l'autofinancement, le bénévolat et la passion. La participation financière qui est parfois demandée lors d'un événement (concerts, débats, animations...) permet de payer intervenants et frais de fonctionnement de la structure». (EXTRAIT DU SITE TANNERIES@SQUAT.NET)



© Collection privée

LA PLACE ABBÉ CHANLON

Né à Arnay-le-Duc, Jean-François Chanlon (1847/1939) était prêtre. C'est en 1960 que le nom fut attribué à cet espace public.



© Archives de la ville de Dijon

En 1993, la fermeture du dernier magasin d'alimentation du quartier, Coopérateurs de Lorraine (puis Cali), qui fut une des premières supérettes de Dijon, a bouleversé la vie des habitants, pour la plupart des personnes âgées. À l'initiative des associations œuvrant sur le secteur, un marché a vu le jour le 4 avril 1996, sur la place, chaque jeudi matin. Il a permis jusqu'en 2004 l'approvisionnement en produits frais tout en étant un lieu de rencontre hebdomadaire. Mais depuis 2012, il faut aller faire son marché au Port du Canal, chaque mercredi matin.



© Dijon Notre Ville

DU C.I.C.... À LA RÉSIDENCE VINCI

C'est dans les années soixante que le C.I.C. (Centre d'initiation à la Construction) appartenant à la S.N.C.F. est établi à l'angle des rues Henri Fabre et Léonard de Vinci, là où se trouvent à présent les nouveaux immeubles en bois. À cette époque, deux bâtiments sans étage furent édifiés, séparés par un petit passage. C'étaient des ateliers où venaient travailler des apprentis et leurs formateurs en menuiserie, plomberie, serrurerie, plâtrerie, peinture, maçonnerie, carrelage...



© Collection privée

Ces ateliers n'ont fonctionné que quelques années (de 1960 à 1964 semble-t-il) et ont été remplacés par sept logements avec garage à l'arrière, pour employés S.N.C.F.; habitations ayant ensuite cédé la place aux immeubles actuels occupés depuis la fin de l'année 2014 : en effet le bailleur social a opté pour une reconstruction plus moderne et écologique, avec structures bois et murs végétaux.



© C.I.C CP Marie L

DES COOP... À LA SALLE DE DANSE

Le siège du parti communiste, qui était installé sur la place depuis 1998, a vendu ses locaux en 2016 : c'est dorénavant un centre artistique de danse contemporaine.



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi

LA GARDERIE

Alors que la S.N.C.F. permettait aux enfants des cheminots de profiter de loisirs et vacances au Stade, les autres enfants ne connaissaient pas cette chance. Des mamans, aidées par des jeunes du quartier lors des vacances scolaires, décidèrent alors de s'occuper bénévolement des enfants âgés de moins de douze ans. Le lieu de rencontre se trouvait sur le terrain dénommé à présent «square chapelle Saint-Jacques» rue Étienne Metman. C'est ainsi que la Garderie a vu le jour en 1957. Les activités d'extérieur (balades, exercices sportifs, sorties culturelles, jeux...) étaient proposées aux enfants ; les jeux d'intérieur se déroulaient à la salle Notre-Dame du Travail prêtée par la Paroisse Sainte-Chantal. (voir page 100)



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi

Pendant un peu plus de sept ans, la Garderie a exercé ses activités à cet endroit, puis le nombre d'enfants du quartier grandissant en même temps que les constructions, les activités vont se poursuivre sous une tente installée sur un terrain jouxtant l'école des Valendons. L'Association Familiale des Valendons intervient alors et obtient en 1966 la construction d'un local préfabriqué au 69 rue des Valendons, à côté du groupe scolaire. Ce local comprenait une grande salle, une petite pièce servant de cuisine et des toilettes, le tout chauffé par un poêle à mazout. La Garderie

des Valendons a fonctionné pendant plus de vingt ans, accueillant de trente à soixante-dix enfants : bel exemple de solidarité conservé dans les mémoires des enfants devenus grands !

L'ASSOCIATION FAMILIALE DES VALENDONS

Créée en 1964, (rattachée à l'U.D.A.F., Union Départementale des Associations Familiales), elle gère dans ses premières missions la garderie, mais va peu à peu se développer, grâce à la mise à disposition par la ville du bâtiment préfabriqué, rue des Valendons. La M.J.C. y exercera ses premières activités ainsi que le groupe «La Bourguignonne» avant de basculer, en 1968, à son adresse actuelle. En 1975, après quelques travaux, l'association propose des séances de cinéma pour enfants, la permanence «défense du consommateur», les voyages familiaux, puis au début des années 1980, expositions, braderies, bourses, conférences, aide à la déclaration de revenus vont se développer et rendre bien des



Ancienne salle des Valendons, sa destruction en 1993

© Tissier



© Collection privée

services aux habitants du quartier. Très tôt, l'association va s'engager dans des actions en faveur des personnes âgées, mais aussi en versant des dons pour mener des missions de solidarité envers des personnes dans le besoin en France comme à l'étranger (Sénégal, Bénin...).

La permanence mensuelle du conseiller municipal a lieu dans ce local ce qui a permis d'obtenir quelques rénovations. À présent l'association continue ses activités, décidées lors de réunions mensuelles. En avril 1993, ce préfabriqué est démoli et remplacé par un bâtiment en dur au 40 rue Léonard de Vinci, qui comprend une entrée, une grande salle, un bureau, une cuisine aménagée et des toilettes accessibles aux handicapés.

© Collection privée





Deux autres associations aujourd'hui disparues restent très ancrées dans la mémoire de nos anciens : «les Vieux Amis» (organisaient des après-midi détente et jeux, sorties et voyages en faveur des aînés) et «les Tisserins» (ils venaient en aide aux démunis de tous horizons, sur le plan local, mais leurs missions de soutien débordaient les frontières avec le Bénin et le Sénégal).

En février 2015, au cours d'une cérémonie officielle, ce bâtiment appelé «Maison Familiale des Valendons» depuis 22 ans, a été rebaptisé Salle «Eugène Bouret» (voir page 47).

L'ENVOL : STÈLE DU SOUVENIR

Il était 23h45, le samedi 4 décembre 1999, lorsqu'une violente déflagration, provoquée par une fuite de gaz, a été ressentie sur l'ensemble de la ville, soufflant le bloc B1 de cet immeuble de quatre étages au 145 avenue Eiffel. Il s'effondre sur le rez-de-chaussée et devient un tas de ruines.



Onze personnes décédées ont été extraites des décombres de l'immeuble. Les victimes étaient âgées de 6 à 71 ans; trois autres personnes ont été blessées. Une stèle du souvenir a été érigée en 2003 à l'angle de la rue des Valendons et de l'avenue Eiffel. Elle représente l'envol des onze victimes (sculpteur Michel Couqueberg). Des cérémonies, chaque année, ont lieu pour ne pas les oublier.

*Une stèle du souvenir est installée
à l'angle de la rue des Valendons
et de l'avenue Eiffel
© Collection privée*



LA MONTAGNE SAINTE-ANNE

L'IDENTITÉ

Longtemps globalisée avec les autres quartiers du Sud-Ouest de Dijon (Montagne de Larrey, Motte-Giron, Marcs d'Or...) sous le nom de «La Montagne»¹, la Montagne Sainte-Anne désigne aujourd'hui un territoire propre, limité au Nord par la rue du Père de Foucault et la rue Calmette, à l'Ouest par l'avenue Eiffel. À l'Est et au Sud, elle est limitrophe des communes de Chenôve et de Corcelles-les-Monts.

Dans les années 80, hier, quand vous veniez à la Montagne Sainte-Anne, Guy Garruchet habitant la Résidence Suisse, se proposait volontiers comme guide :

«Notre quartier, singulier pour celui qui y débarque ! Ce quartier ouest de la ville ? Ce quartier périphérique, qui le connaît qui le traverse puisqu'il ne peut être traversé ?

¹ *Montagne : terme utilisé localement pour nommer les hauteurs boisées qui surplombent le vignoble, sans témoigner pour autant d'une altitude élevée. Quant à Sainte-Anne, cela reste un mystère.

Si vous y entrez le soir, vous aurez ce bonheur de voir le soleil se coucher là-bas, à l'ouest, dans un embrasement sublime.

Si vous marchez, vous vous laissez aspirer par cette rue de la Fontaine Sainte-Anne... pas pour longtemps : vous n'avez pas de plan, donc vous ne savez pas que vous êtes déjà dans la rue Monseigneur Dadolle...

Vous continuez donc de monter. C'est alors que vous découvrez un vallon, un belvédère, une place (à vous de choisir) avec des arbres magnifiques et une vraie fontaine que vous ne verrez pas, mais elle est bien là derrière sa porte métallique peinte en vert, évidemment... Espace vert inattendu, en bordure d'un plateau qu'on m'avait dit aride, pelé, étonnant non ?

Vos découvertes et vos surprises seront nombreuses. Un acacia de Constantinople, l'arbre à la soie, un cèdre solitaire, imposant, magnifique. Sous son ombre majestueuse, deux



maisons basses¹, en pierre comme on ne les fait plus, pleines de charme, pleines d'histoires sans doute. En face du cèdre, un lotissement inattendu². Vous aurez, piéton, le sentiment d'être un intrus, que des dizaines de fenêtres vous regardent muettes et surprises...

La rue Chanoine Bordet explorée, la rue Saint-Vincent de Paul, la bien nommée à cause des établissements I.M.E³ spécifiques qui la bordent, vous invite... Puis tout à coup, un serpent de plexiglas s'étend au milieu des cèdres. C'est les Hortensias⁴, un lieu où on rêve de ses années de jeunesse. Et vous arrivez à notre pyramide; à ses pieds, des hommes et des femmes essaient de faire vivre dans notre société bien ordonnée, des jeunes et des moins jeunes qui n'ont pas eu la chance de leur côté. Cette pyramide? Un symbole, la fraternité. Dans mes promenades, je n'ai pas oublié la Combe Saint-Joseph. Être au milieu de cette nature presque vierge : le Paradis! Savez-vous aussi que la rue Docteur Calmette vous offre un panorama... impressionnant?

Vous sortez du quartier de la Montagne Sainte-Anne comme vous y êtes entrés, par la même voie, la rue du Père Charles de Foucault. Votre regard est attiré par une église, la seule du quartier, d'une architecture moderne, très étudiée, très intégrée dans le voisinage : "l'Église de Jésus-Christ des Saints des derniers jours".

*Il faut visiter ce quartier ouest de Dijon!
C'est déjà l'Amérique, à moi, bien entendu»*

EXTRAIT DE «REGARD» (GAZETTE DU QUARTIER DE LA MONTAGNE SAINTE-ANNE N° 5-6, 1989)

¹ Propriété Cadouot

² Lotissement Rente Saint-Joseph, rue de la Fontaine Billenois

³ Institut Médico Éducatif (Acodège), créé en 1967 – 20 rue St Vincent de Paul, et le Centre de Rééducation Fonctionnelle DIVIO créé en janvier 1968 par l'Abbé Glasberg – 12 rue St Vincent de Paul

⁴ Les Hortensias, 16 rue Saint-Vincent de Paul : Maison de retraite créée à l'initiative de Monsieur Wormster, inaugurée en 1963 et transférée à Valmy en 2014

Demain, quand vous viendrez à la Montagne Sainte-Anne, ne cherchez pas le serpent en plexiglas : détruit! La pyramide? Disparue! Le C.A.T., établissement de travail protégé (37 rue Chanoine Bordet) est aussi sur le départ. Que d'espaces en devenir dans ce quartier en impasse!



Aujourd'hui les habitants ne portent plus ce regard attendri sur leur quartier, mais constatent le changement rapide de son identité et s'interrogent : combien de temps encore ce quartier préservera-t-il son côté ville à la campagne ou son côté campagne à la ville qui fait son charme et auquel ils sont si attachés?

Et Nina, Manon d'imaginer leur quartier sans voiture (CM2 École Eiffel 2016)

«J'aimerais que dans mon quartier il y ait des magasins, car d'habitude, on est obligé de prendre la voiture pour aller en courses.»



L'URBANISATION

Début XIX^e siècle, la Montagne Sainte-Anne est un quartier très peu peuplé comme en atteste le cadastre napoléonien. Au début de la rue de la Fontaine Sainte-Anne, quelques maisons de vigneronnes accolées les unes aux autres, quelques cafés, et d'autres habitations plus rares «sur le haut»... Ces bâtiments sont toujours là, début XX^e siècle, dans ce quartier de carrières, de clos et de friches où les Dijonnais viennent à pied, se promener, pique-niquer ou profiter des repas servis sous les tonnelles à la belle saison...

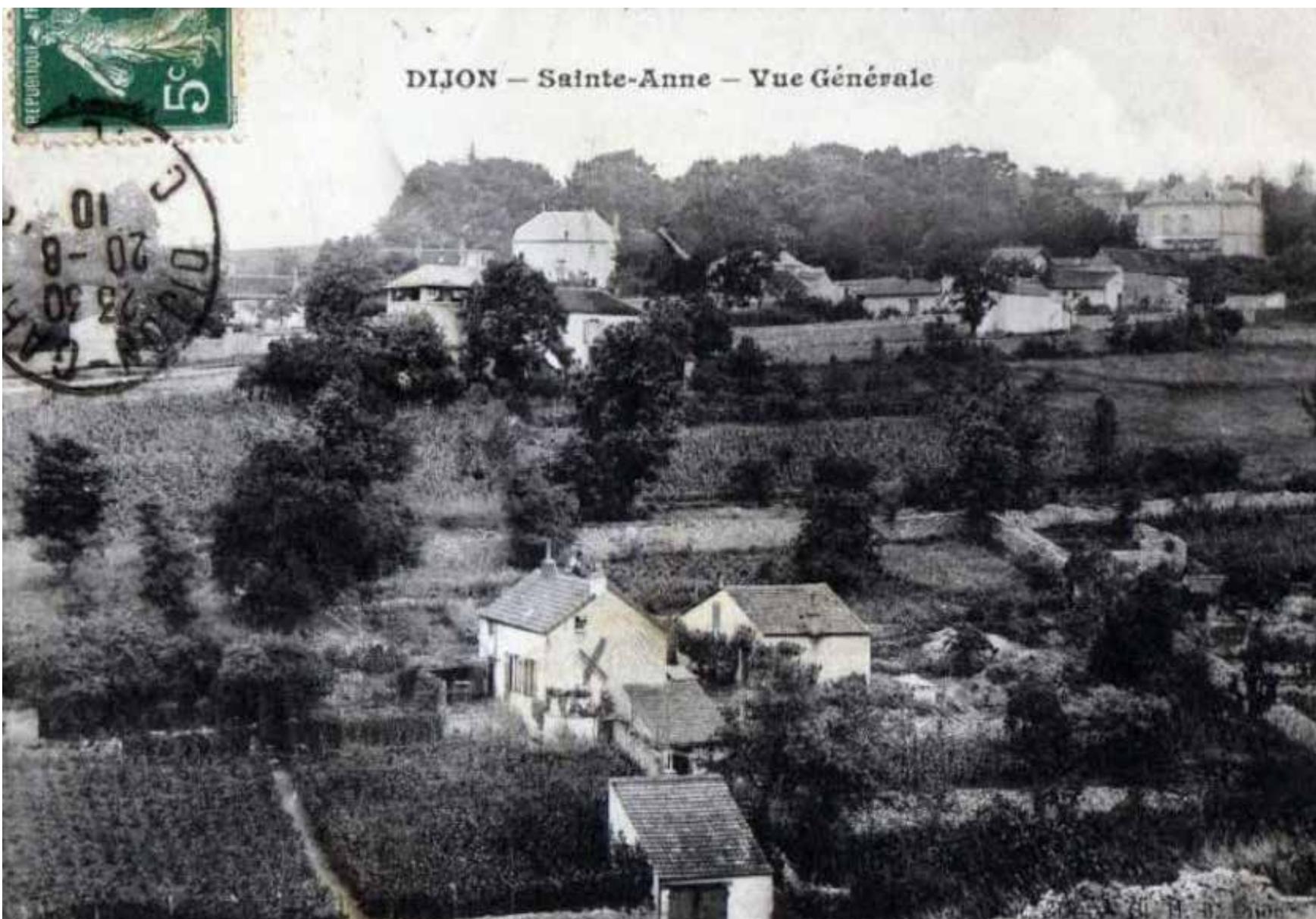
QUAND, COMMENT LE QUARTIER S'EST-IL PEUPLÉ ?

Dans les années 1950, dans le contexte de l'immédiat après-guerre, la crise du logement se fait cruellement sentir. Des jeunes couples, des familles ont du mal à se loger.

Dans ce quartier du bout du monde qu'est alors la Montagne Sainte-Anne, sans eau courante ni électricité ni téléphone, sans commerce ni bus, certains arrivent comme ça : *«dans une maison vieille de cent ans, sans eau, trouvée par connaissance : la grand-mère va vendre !»*

(MME SANDER)

© Collection privée





*Café restaurant, épicerie
Patte d'Oie, début XX^e siècle*
© Archives départementales

D'autres choisissent de s'installer dans ce «quartier que ma mère aimait beaucoup. Elle y venait, jeune fille, avec ses parents, pique-niquer le dimanche; ils montaient à pied depuis la rue Henri Dunant.»
(MME DESCAMPS)

D'autres encore trouvent là un «emplacement favorable, sur la colline boisée, loin du bruit et de la pollution, pour construire leur demeure.» (M. LECOMTE)



Repas servis sous les tonnelles, rue Mgr Dadolle
© Ville de Dijon

D'autres enfin, comme Madame Gallay, achètent là «une friche, un terrain pas cher... On n'avait pas d'argent... On était des pionniers en 1951! Et puis, pour construire, on a attendu 1952-53 qu'ils posent les conduites d'eau. Alors, il a déjà fallu mettre la maison hors d'eau et on a vécu comme ça en se battant avec tous les services. On faisait une tranche de travaux et l'architecte du Crédit Immobilier qui

nous avait consenti le prêt, venait en contrôler la conformité. Ensuite commençait la deuxième tranche, et ainsi jusqu'au bout. En mars 1954, la famille emménage dans sa maison en pierre, la dernière maison faite en pierre dans le quartier, une maison avec une salle de bain et des toilettes séparées. C'était le luxe, personne ne s'est jamais plus lavé les mains dans la cuisine !»

«À partir de 1954, le quartier a continué à se construire de bric et de broc et la vie s'est organisée ensemble avec les enfants, ensemble avec un voisinage en or. Tout circulait par la petite rue de la Fontaine Sainte-Anne. Nos gamins

descendaient à l'école de Larrey par cette rue sans trottoirs où passaient aussi tous les camions militaires; et quand ce n'étaient pas les camions, c'étaient des colonnes de militaires. À cette époque, ils marchaient aussi !

Pour aller sur l'important champ de tir, il n'y avait que notre rue où passaient aussi les camions de pierres, les camionnettes des marchands ambulants (boulangers, bouchers) et la voiture du Docteur Thomson¹. La seule épicerie était celle de Monsieur Petit, à la Patte d'Oie. Pour la pharmacie, on descendait rue de Chenôve, vers chez Choillot; puis il s'en est ouvert une aux Bourroches, ça allait déjà mieux et puis en 1963 est arrivée Mademoiselle Gautheron à la Patte d'Oie.

¹ Le docteur Thomson fut "le Médecin de la Trouhaude" dans les années 1950. Il habitait "la Maison bourgeoise" ou "Petit Manoir" au 43, rue de la Fontaine Sainte-Anne - résidence habituelle du médecin directeur de la Trouhaude.

En cas d'urgence, il y avait un téléphone chez Monsieur Brain¹ et la voiture du Docteur Thomson ou celle du cafetier un peu plus haut. Dans le quartier, tout le monde s'entraidait. Il y avait alors une grande solidarité entre les habitants et les nouveaux venus.»

Dans les années 1950-60, comme le rapporte un article paru dans les Dépêches, le 10 janvier 1962, le nombre de maisons augmente de mois en mois dans le quartier de la Montagne Sainte-Anne, car cet emplacement idéal incite des groupements à y acheter des terrains. C'est ainsi que les Castors Dijonnais² se rendirent acquéreurs là d'une importante parcelle de terrain, ce qui permit à de jeunes couples d'accéder à la propriété.

«On s'est fait inscrire en 1956, on a attendu un an. Puis on a été appelés ; on a travaillé onze mois sur le chantier des Grésilles pour se former en attendant que la société nous trouve un terrain où construire. Puis elle nous a proposé ce terrain à la Montagne Sainte-Anne.» (M. DEFAUX, «CASTOR DE SAINTE-ANNE UN», CHEMIN DES CARRIÈRES LAVOINE (ACTUELLE RUE PAUL CLAUDEL).

«On s'est mariés en 1954 ; on ne trouvait pas de logement ; ma mère nous a accueillis. On était trois foyers dans un appartement Boulevard Mansart. Comme jeunes mariés, on a eu droit de réquisition sur une maison rue d'Auxonne, et puis on nous a relogés Cité Billardon (quartier Grésilles). En 1957, nous nous sommes inscrits aux Castors ; il fallait penser à l'avenir.»

(M. MARTIN, «CASTOR DE SAINTE-ANNE DEUX», RUE MONSEIGNEUR FAVIER)

¹ Monsieur Roger Brain achète en 1970 une propriété, 37 rue de la Fontaine Sainte-Anne et y fait ajouter deux ailes : "La Grande Maison" d'après JF Bazin. Monsieur Brain fut au cœur d'une multitude d'initiatives économiques, sociales et culturelles ; Après le décès des époux Brain, la "Grande Maison" fut acquise par la Ville afin d'y créer vingt-quatre logements sociaux.

² - Groupement créé sous l'impulsion de Monsieur Japiot, député de la Côte-d'Or et de Madame Tournamille, conseillère municipale -

Messieurs Defaux, Berthon et Martin se souviennent que : *«Là, cela s'est fait assez rapidement. Le chantier Sainte-Anne-Un, chemin des Carrières Lavoine a démarré le 27 juillet 1958, celui de Sainte-Anne-Deux, rue Monseigneur Favier en avril 1959. Un chef de chantier, salarié de l'association, organisait le travail. Il était assisté par un ou deux délégués désignés par les Castors eux-mêmes, qui étaient des cheminots, des infirmiers, des "Chartreux", des agents DDE, des pompiers, des facteurs, etc. Celui qui était libre montait et faisait ce qu'il y avait à faire ; il y avait toujours deux équipes sur le chantier, les apprentis et les formés.»*



Chemin de la Rente Saint-Joseph, fin des années 1950
© Collection privée



Couler le béton
rue Monseigneur Favier,
fin 1960

© Collection privée

Chemin des carrières Lavoine, chantier Sainte-Anne Un, on construisait sur des carrières fermées depuis longtemps; tout était préparé. On avait le plat du chemin où taper les moellons. On a coupé en terrassements sur tous les chantiers; la plate-forme pour les maisons était prête; c'était déblayé jusqu'au pied de la carrière. Il a fallu dix-sept mois pour faire nos huit maisons jumelées, une maison par mois; ça allait vite. Pour Sainte-Anne-Deux, il a fallu construire un mur de soutènement contre la falaise pour pouvoir poser les maisons des Castors rue Monseigneur Favier (côté pair) et remblayer avec le limon du canal récemment curé. Le chantier a duré vingt mois.

Chemin des carrières
Lavoine 1960

© Collection privée



Sur les chantiers, le travail marchait bien. On n'avait pas de machines, on faisait les moellons pour la cave de toutes les maisons du chantier. On tapait les moellons à la main, on coffrait, on moulait, un coup trop d'eau, un coup pas assez... On les tassait sur une dalle et puis on les démoulait; on les retournait, ça tenait ou ça ne tenait pas. Ce n'était pas si facile que ça! Le plan des maisons était toujours le même : on coulait la dalle, on faisait tout le sous-sol; ensuite des maçons montaient les murs. L'électricien, le plâtrier, le plombier intervenaient. Il fallait que ça soit bien posé! Les huisseries, c'était nous; chaque castor se spécialisait dans quelque chose : les fenêtres, les escaliers, les parquets...

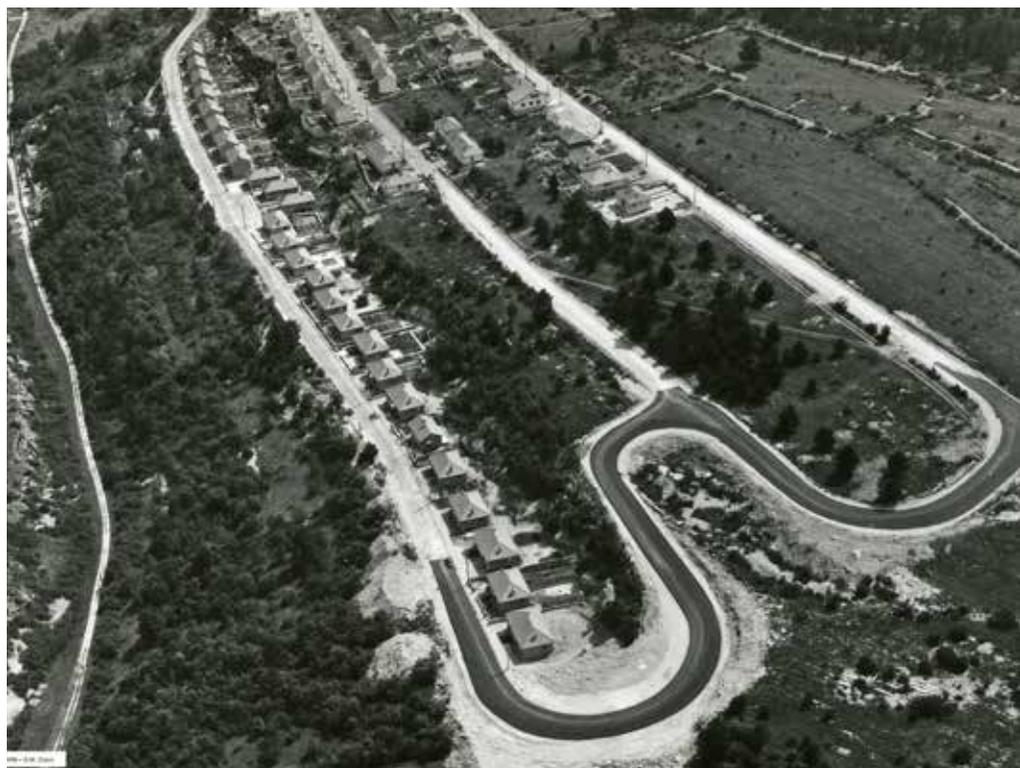
On était jeunes, la trentaine; on a bien rigolé, mais on en a bavé quand même... On sortait du boulot à six heures du soir; on venait directement au chantier jusqu'à neuf heures du soir. Les dimanches, les vacances, tout le monde les a passés là pendant deux ans. René Martin a effectué 1 480 heures de travail sur le chantier. Selon le nombre d'heures travaillées, on pouvait choisir notre maison; les derniers nombres d'heures, c'était la bande des trois, avec au milieu celui qui avait fait le moins d'heures.»

Les familles des «Castors du bas» ont emménagé dans leur maison, rue Paul Claudel, en janvier 1960, celles des «Castors du haut», rue Monseigneur Favier, en novembre 1960.

Puis, à la suite des constructions Castors, le groupement Gicol qui bénéficie du 1% à la construction versé par les employeurs, édifie là dix-huit pavillons.

Un article paru dans les Dépêches le 21 janvier 1964 décrit alors la vie quotidienne du Vallon Sainte-Anne : «*Une centaine de maisons abritant quelque cinq cents personnes se sont implantées depuis quelque temps, poussant comme des champignons dans ce paysage de verdure...*

Là, les bambins peuvent s'ébattre en toute liberté sans risquer de se faire écraser, tandis qu'à côté, les moins jeunes goûtent dans un établissement ultramoderne les joies d'une retraite paisible et méritée. Malgré le peu de distance la séparant du centre-ville – à peine cinq kilomètres –, cette oasis de calme se trouve livrée à elle-même. Comme des campagnards, les habitants du quartier peuvent s'approvisionner dans un magasin à succursales multiples. Qui n'a pas souvenir de Monsieur Rouillon, le sympathique gérant des magasins COOP qui, s'apercevant un lundi soir que la rue n'avait pas encore été débarrassée de la neige tombée, a chargé quelques bidons vides sur sa luge et, tirant son traîneau, a gagné "la ville" où il a fait provision de lait afin de pouvoir donner satisfaction à ses clients ? Ou bien du boulanger itinérant qui, chaque jour, leur apporte sur place les produits dont ils peuvent avoir besoin. Autrement, ils sont obligés de descendre en ville. Or les bus, peu nombreux, ne s'arrêtent que devant la maison de retraite Les Hortensias, mais délaissent les autres artères, obligeant ainsi les habitants à parcourir plusieurs centaines de mètres pour prendre souvent au vol un des rares autocars desservant le quartier. Aussi les pères de famille se rendent-ils le plus souvent à leur travail à mobylette ou à moto ; rares sont les voitures ! Les mamans regardent leurs enfants partir sac au dos ou cartable sous le bras vers l'école de la Patte d'Oie¹. Ils ne sont pas moins de quatre-vingt-deux², rien que pour la rue Monseigneur Favier ! Les parents aimeraient bien que des



Les rues des Castors en 1964
© Dijon métropole

classes soient implantées sur le plateau ou un service de ramassage mis en place.»

À partir des années 1970-80, le quartier se transforme considérablement. Son isolement se réduit grâce à l'ouverture de nouvelles rues plus larges qui facilitent les déplacements. Ainsi, en 1972, les rues du Père de Foucault et Monseigneur Dadolle doublent désormais l'étroite rue de la Fontaine Sainte-Anne, permettant une desserte régulière du quartier par les bus, et une circulation plus facile des voitures qui supplantent rapidement cycles et motos habituels. La première cabine téléphonique publique est installée à l'automne 1973, l'installation des lignes privées suit rapidement.

Maisons Castors aujourd'hui, rue Paul Claudel
© Ville de Dijon



¹ L'école Eiffel fut ouverte en 1958

² Les témoins de l'époque pensent plus vraisemblable le nombre d'une cinquantaine d'enfants pour la rue Favier

Parallèlement, d'importants travaux d'assainissement sont entrepris et menés à bien. Le tout-à-l'égout est installé au début des années 1980 : c'en est fini des fosses septiques sur le devant des maisons, et les jardins s'agrandissent d'autant. Des squares sont aménagés ici ou là. Ainsi, un des anciens réservoirs d'eau du quartier est drainé et engazonné pour créer le square du Père de Foucault.

Dans cet environnement paisible et verdoyant, désormais plus facile d'accès et plus moderne, des lotissements voient régulièrement le jour : la Rente Saint-Joseph en 1976, la Résidence Suisse en 1984, le lotissement

Allée Mathey en 1993, le Clos des Cèdres en 1995 et plus récemment, l'immeuble Impéria. Encore aujourd'hui, partout dans le quartier, les promeneurs et les riverains constatent l'ouverture de gros chantiers de construction (Anciennes propriétés Brain, Leuleu, et Les Hortensias). Des grues se dressent, des artisans s'activent. De nombreuses maisons changent de mains et sont rénovées. À nouveau, le quartier se densifie, se rajeunit, se dynamise, tout en affirmant sa fonction résidentielle.

Square de Foucault créé en 1972, aménagé en 1989 "Tout Dijon" de Jean-François Bazin, Éditions Clea, 2003.



VIVRE À LA MONTAGNE SAINTE-ANNE AU XX^E SIÈCLE... SOUVENIRS ... SOUVENIRS...

UNE FAMILLE DE VIGNERONS ENTRE LES DEUX GUERRES, TÉMOIGNAGE DE MADAME BURRIEL

Madame Burriel avait quatre ans en 1927 quand son père «a acheté la maison et le terrain, rue de la Fontaine Sainte-Anne, à l'entrée de la Combe Saint-Joseph. C'était une maison de vigneron; c'était aussi un atelier public : tous les ans, ils y amenaient l'alambic, comme mon père avait pris l'eau pour en avoir constamment quand ils avaient fait le réservoir¹. Mon père était natif du coin, et donc c'était "Charles", mais son nom, c'était Laborey. Il était vigneron. Et, nous, ses filles, nous allions à l'école de Larrey.

Autrefois, de la Ferme de Giron, comme de Saint-Joseph, on allait tous à l'école de Larrey. On s'attendait le matin à la Patte d'Oie et on remontait ensemble; mais on n'était pas quand même une quantité... On était beaucoup plus liés; il y avait une fraternité entre les enfants qu'il n'y a plus maintenant. L'hiver 1928-29, qu'il faisait si froid, ma mère se levait tôt le matin et nous cuisait des pommes de terre à la peau; on mettait ça dans nos poches, ça nous réchauffait tout le corps. Et on s'en allait à l'école comme ça, avec trois quatre pommes de terre en poche et le cartable sur l'épaule; arrivés à l'école, quoi faire des pommes de terre? Eh bien, on les épluchait et on les mangeait, la maîtresse nous donnait l'autorisation...

Quand j'ai eu mon certificat d'études, j'aurais voulu être infirmière. Mon père m'a dit : "Je ne pourrai pas te payer des études, j'aimerais mieux que tu viennes travailler avec nous." Il n'y avait pas de garçon, la vie était incertaine; il n'y avait pas d'assurances,



il y avait eu des grèves²... J'avais douze ans; donc on a travaillé tous les quatre³ sur l'exploitation qui n'était pas bien grande : on devait avoir douze hectares.

On travaillait les vignes d'un cousin de mon père sur le coteau derrière chez nous (tout y était en vignes à l'époque). Les nôtres étaient dispersées par petits lots sur les coteaux du Fort de la Motte-Giron en montant la route de Corcelles. On en avait aussi aux Marcs d'Or, un hectare, et plus bas sur l'avenue Eiffel à peu près un hectare; et encore plus haut sur l'avenue, il y en avait. Elles étaient dispersées, car il y avait eu les partages entre héritages; mais l'avantage était que ça répartissait les risques quand il y avait de la grêle ou du gel; donc les vigneron ne cherchaient pas à regrouper ou agrandir les lots.»

Maison Laborey
© Ville de Dijon

¹ Le quartier n'avait alors pas l'eau courante. La ville alimentait des réservoirs avec des camions citernes. Ici, il s'agit du réservoir situé 28, rue de la Fontaine Sainte-Anne, à la place de l'ancien garage Chevalier

² En 1936

³ Monsieur et Madame Laborey et leurs deux filles

*Le Clos Saint-Anne à la Patte d'Oie,
Peinture anonyme, fin XIX^e siècle*

© Collection privée



Les cultures étaient diversifiées et «selon la saison, on taillait la vigne, on l'entretenait, on l'attachait; et puis on récoltait déjà les fraises, les groseilles, les cassis et sur la fin on faisait les vendanges. On prenait des gens pour aider à la journée; elles étaient longues au mois de juin; les enfants sortant de l'école venaient aussi travailler deux trois heures et comme ça, se faire un peu d'argent. On les payait au kilo selon les tarifs du Syndicat de Chenôve¹. Mon père faisait partie de ce

Syndicat, on lui livrait les fruits, on assistait à la pesée. Le Syndicat fixait les prix et commercialisait la récolte.

Pour transporter le vin, on allait chercher un congé² au Bar-Régie de la Patte d'Oie, chez Monsieur et Madame Valot³.

J'avais douze ans; l'hiver, on travaillait tous les quatre à la maison, "on faisait notre entretien", on réparait les outils, on raccommodait les bas, les chaussettes... Et le soir mon père regardait sa montre et me disait : «Dis, donc, tu n'as pas une copine ou un copain à aller voir?»

J'ai travaillé pendant toute la guerre avec mes parents, puis je me suis mariée et j'ai quitté le quartier.

Dans les années cinquante, les gens se sont mis à vendre leurs vignes autour de nous parce qu'ils n'en vivaient plus. Beaucoup de vigneron ont pris un travail aux chemins de fer.

Quand mon père est décédé en 1981, on s'est réinstallé dans la maison. Beaucoup de maisons s'étaient construites, le quartier avait bien changé.»



Le bar-régie à la Patte-d'Oie autrefois (au gauche) et aujourd'hui (ci-dessus) dénommé l'Écureuil
© Ville de Dijon

² Une autorisation, un laissez-passer

³ Actuellement le Bar de l'Écureuil à la Patte d'Oie

¹ Genre de coopérative fruitière

UNE FAMILLE DE CARRIERS AVANT, PENDANT ET APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE : TÉMOIGNAGES D’A.M. ET C. CADOUOT

«Nos parents, Maurice et Louise-Anne se sont mariés en 1948, et sont restés habiter dans la maison, chemin de la Rente Saint-Joseph avec la famille. C’était une petite ferme qui est devenue notre maison au fil des années et à côté, c’était la carrière et la nature.

Déjà, le Grand-père avait commencé à faire des carrières et le Papa a pris la suite, très jeune. Il a toujours été carrier jusqu’à quelques années avant son décès (1986).

Des carrières, autour, il y en avait un peu partout; les dernières que nous avons connues étaient celles des entreprises Lahaye et Poillot sur le plateau, et à côté l’une de l’autre, celle de Monsieur Bigoni et la nôtre. Celle-ci avait débuté sur Dijon, le terrain appartenait au Grand-père, puis s’est étendue sur Chenôve; là on avait un bail...

Toute la famille travaillait à la carrière, le Papa, le Grand-père, son beau-frère.

Les enfants tapaient sur les cailloux avec une massette pour en faire de la “pierre cassée” qui servait à remblayer les ornières des chemins et des routes. Dans les carrières, quelquefois les carriers soulevaient simplement les dalles avec les pioches, les coins... mais quand c’était “le bloc”, ils devaient faire un trou à la barre à mine (le compresseur et le marteau piqueur ont été achetés dans les années 1960) et utiliser de la dynamite. Il fallait prendre d’énormes précautions pour faire partir la mine. La police venait souvent contrôler les stocks de poudre : il fallait garder la poudre

1 Actuellement rue Chanoine Bordet. Le chemin de la Rente Saint-Joseph était alors un étroit chemin de terre. Quand un trou se formait, il fallait le reboucher nous-mêmes. Les cantonniers ne venaient pas jusque-là; en hiver, rien n’était déneigé.



© B.M. Dijon

dans un endroit, les détonateurs et les mèches dans un autre. Et puis on chargeait les pierres à la main dans les camions. Quand on avait une grosse commande, qu’il fallait vite remplir les camions, toute la famille venait aider, et exceptionnellement les carriers amis mélangeaient leurs pierres blanches, bleues, roses aux nôtres pour que la livraison se fasse à temps.

Les camions montaient et descendaient; ils ne pouvaient pas se croiser dans l’étroite rue de la Fontaine Sainte-Anne sans monter sur l’accotement. Des fois quand la Maman allait au marché, un camion la descendait, mais il ne fallait pas que le Papa le sache. Et elle remontait à pied jusqu’au moment où un camionneur s’arrêtait pour la ramener.

Notre pierre, on la reconnaît! Grésilles, Bourroches, Chenôve, notre quartier... et même le pont de l’Arquebuse : elle n’était pas tout à fait la même que celle des autres! C’était un calcaire solide! Et nous les enfants, on ramassait des “roches avec du sucre” et “des roches avec des coquillages”.

2 Calcites et fossiles



**Fontaine Billenois ou
Fontaine du Soldat**
© Ville de Dijon

La carrière Cadouot (et les autres aussi) a été fermée en 1975-76. Chenôve ne renouvelait plus les baux, et puis les agglos étaient arrivés, on construisait moins en pierre.



Maison Cadouot
© Ville de Dijon

La ferme était comme dans le temps ; il y avait une forge pour réparer les outils, une étable pour les vaches, les moutons et les chèvres, une porcherie, un poulailler. On n'avait pas l'eau courante. De temps en temps, on faisait venir le camion-citerne de la ville pour remplir la citerne creusée sous la maison.

On récupérait aussi l'eau du toit, il n'y avait pas de pollution à cette époque-là. Tout autour de la maison, nous avons beaucoup de terrains achetés, parcelle par parcelle, par les grands-parents. On semait des céréales (blé, orge, avoine). Au jardin, à côté des cassissiers et des groseilliers, le Grand-père plantait salades, radis, tomates, petits pois, haricots, carottes, pommes de terre. Avec lui,

“on allait aux doryphores” : on les attrapait, on les mettait en bouteilles et puis au feu ! Fallait s'en débarrasser !»

Et Claude se souvient : «Dans les années quatre-vingt-dix, quand je travaillais à la carrière de Comblanchien, comme il y avait plein de doryphores dans les champs de pommes de terre autour, je disais aux copains : chez moi, à Dijon, il n'y en a plus, des doryphores !

On produisait pour se nourrir, l'épicier ne passait pas tous les jours !

La Maman s'occupait de tout : elle allait laver le linge à la fontaine.

Quand elle emmenait paître les bêtes dans la verte nature, elle prenait la poussette, les enfants, le tricot et ouvrages à coudre. Pas de temps perdu ! Après la mort du Grand-père (1970), la Maman s'est aussi occupée du jardin. Nous sommes allés à l'école Eiffel, les garçons d'un côté, les filles de l'autre ; puis les classes sont devenues mixtes en septembre 1969. Nous descendions le chemin de la Rente Saint-Joseph jusqu'au Petit Manoir¹ et puis la rue de la Fontaine Sainte-Anne, toujours toute droite et très étroite : les voitures ne pouvaient se croiser, mais elles manœuvraient dans la politesse. Lors de nos premières années d'école, le Papa nous a descendus dans la remorque de sa moto puis en voiture après 1961. Mais le soir à la sortie de l'école, il fallait qu'on s'attende et qu'on remonte ensemble à pied, nous, les Cadouot, sinon on se serait fait disputer. On était les plus anciens sur le quartier avec les Laborey. Jusqu'à son repos en 2013, la Maman a vécu dans la maison avec son fils Jean (décédé en 2016).»

¹ Résidence du 43 rue de la Fontaine Sainte-Anne

LE SANATORIUM DE LA TROUHAUDE

La Trouhaude¹, c'est l'histoire de la lutte contre la tuberculose en Côte-d'Or.

C'est en 1931 que certains conseillers généraux dont, en particulier le Docteur Kuhn, concurent l'idée de la création d'un sanatorium public en Côte-d'Or.

Le choix de l'emplacement² du futur établissement fut guidé par le désir de le voir situé suffisamment près du chef-lieu du département, pour bénéficier des avantages économiques, administratifs et sociaux susceptibles d'être procurés par une agglomération urbaine de l'importance de Dijon, et cependant suffisamment distant pour se trouver hors d'atteinte des fumées et poussières de la ville.

Tainturier et de l'architecte départemental Charles Javelle (en fonction jusqu'en 1943). L'architecte Barade lui succédera et suivra le dossier «sanatorium». Suite à son occupation par les Allemands pendant la guerre, le sanatorium n'ouvrira ses portes officiellement qu'en 1946. Il fut inauguré par Monsieur Vincent Auriol, Président de la République, le 15 mai 1948.

EN QUOI LE SANATORIUM DE LA TROUHAUDE FUT-IL UN LIEU REMARQUABLE ?

UN LIEU D'AVANT-GARDE ?

Une cédraie, la plus septentrionale de France, (seize hectares) complétée de pins noirs d'Autriche, offre un cadre remarquable au

sanatorium. Cette construction fonctionnelle et sobre compte six bâtiments dont la disposition prend la forme d'un H majuscule à doubles barres transversales.

Les deux barres transversales correspondent, l'une au Pavillon des services généraux (magasins, cuisines, réfectoires...), l'autre au Pavillon des services administratifs et médicaux.

Chaque barre verticale du H, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes, abrite un pavillon d'hospitalisation et une galerie de cure. En effet, contrairement à bon nombre d'établissements français de l'époque, ce sanatorium accueillait des tuberculeux pulmonaires des deux sexes !

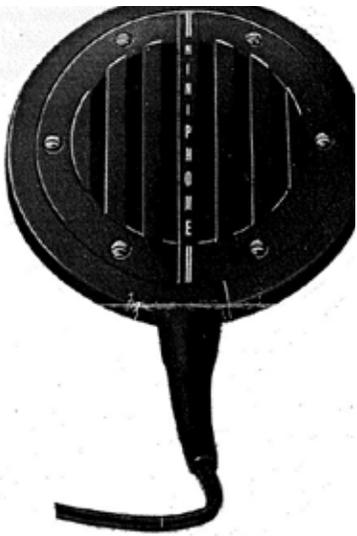


© B.M. Dijon

Les travaux de construction entrepris en 1934 furent interrompus par la guerre en 1939 et reprisent fin 1945. Le sanatorium de la Trouhaude est l'œuvre du Docteur Georges

¹ La "Trouhaude" : nom emprunté à la petite gorge ou "combe", qui sillonne presque en son milieu le coteau surmontant le vignoble de Chenôve, entre le village et le hameau de Larrey.

² La Trouhaude, lieu cédé en 1932 par l'École des Eaux et Forêts de Nancy au département de la Côte-d'Or.



“ Miniphone ” Haut-parleur d'oreiller type 5869

Reproduction du Miniphone
© Archives départementales de la Côte-d'Or

Le sanatorium reçoit des malades justifiables d'une thérapeutique active. En 1948, il dispose déjà d'une salle d'examen, d'un laboratoire d'analyses et d'un bloc chirurgical des plus modernes ; son équipement évolue sans cesse.

À partir de 1954, la cure se fait aussi par sonorisation ; des microphones, des amplificateurs et des haut-parleurs d'oreiller permettent l'écoute d'un programme au choix : une émission de radio, des musiques variées par tourne-disque, la retransmission d'une séance de la salle des fêtes ou celle de la messe à la Chapelle.

En toute saison, pour profiter du bon air, les patients allongés, enveloppés de couvertures séjournent régulièrement dans des galeries de cure implantées au milieu des cèdres.

L'aménagement intérieur des locaux a été également pensé pour assurer aux malades le maximum de confort dans les meilleures conditions d'hygiène. Ainsi l'électricité,

largement utilisée pour l'éclairage, la cuisine, l'est aussi pour le chauffage, toujours en pointe avec des minuteries commandées par des thermostats qui envoient ou coupent le courant dans les différents circuits selon la température extérieure. En cuisine, une interne diététicienne détermine chaque jour la valeur calorique des menus selon les normes fournies par l'Institut d'Hygiène Alimentaire de Paris.

Toutes les chambres sont exposées au midi. Elles reçoivent air et lumière par de larges portes-fenêtres donnant sur des balcons. Le mobilier, toujours de marques de référence est très moderne : les malades disposent de lits «tube en fer blanc laqué américain» avec sommier et matelas Tréca. Les chaises, tables, brancards sont de la même composition que les lits.

La vie au sanatorium est rythmée par des soirées récréatives animées gracieusement par des troupes artistiques et sociétés dijonnaises, sur invitation de la Direction du Sanatorium et de l'Amicale du Sanatorium. Ayant à cœur de distraire et de maintenir le moral des malades dont certains font à la Trouhaude un séjour prolongé, elles organisent aussi des ateliers (fabrication de miroirs, atelier photographique...). Plus inattendue dans ces bâtiments, signalons la présence d'un cabinet de dentiste, d'un salon de coiffure, d'une chapelle, d'une salle des fêtes, etc.

Au fil des années, les progrès de la médecine permettent des guérisons plus rapides ; les séjours à la Trouhaude s'abrègent et se raréfient. Le sanatorium ferme ses portes en 1996. Le C.H.U., propriétaire, décide de conserver la cédraie et de vendre l'autre partie du site à des promoteurs qui réalisent là une résidence de standing, le Clos des Cèdres. Disparu, le sanatorium reste cependant fortement associé à l'identité du quartier et son souvenir très présent chez les habitants – peut-être – parce que *«entre le point de départ et le point d'arrivée, il y a eu un travail intelligent, efficace et magnifique qui a été réalisé.»* (CHANOINE KIR, LES 10 ANS DE LA TROUHAUDE – 1956)

Certains passages sont extraits de la «La Trouhaude inaugurée en 1948, Archives départementales de la Côte-d'Or / La Trouhaude, Dossier documentation, Service de l'inventaire, Conseil Régional, Dijon».



*Toujours en vie, jamais en vain
C'est la devise de nos pères
Buons tous ce neotat Divin,
Pour ensoleiller nos misères.*

Heimly, Sparre, Rappeneau, Hautalaix, Lakub, Proust, Maitre, J. Mairay, J. P. Coeur, J. L. Lefebvre, J. L. Lefebvre, J. L. Lefebvre

le 10 Février 1951

Page du livre d'or de la Trouhaude
© Archives départementales de la Côte-d'Or

LA FONTAINE SAINTE-ANNE, JOYAU DU QUARTIER

«Sur la route de Dijon [...] Il y avait une fontaine»... On connaît bien cette chanson de soldats, popularisée au XIX^e siècle par Aristide Bruant, et reprise dans le scoutisme... Mais quelle était – quelle est – cette fameuse fontaine? Justement, divers avis s'accordent pour penser qu'il s'agit bien de la Fontaine Sainte-Anne!... N'est-ce pas la plus belle des fontaines naturelles de Dijon? Notons que la chanson se termine par cette invitation : «Quand vous passerez par Dijon [...] Allez boire à la Fontaine La digue dondaine Allez boire à la Fontaine Aux oiseaux!»

Dans notre quartier, on aime à penser que cette fontaine, c'est bien la Fontaine Sainte-Anne! C'est justement ce qu'indique Henri Berthaut dans un livre récent : *Vingt chansons du vin en Bourgogne* (Ed. Latitudes – Sept. 1995)

Ainsi, au cœur du quartier qui porte son nom, une fontaine, appelée «Fontaine Sainte-Anne» occupe une place très particulière, non seulement pour la beauté du site, au milieu d'arbres centenaires, mais aussi pour son histoire – et même pour la qualité de son eau – «la plus pure de toutes celles du territoire», affirme Henry Darcy dans une étude sur *Les fontaines publiques de la ville de Dijon* (ED. DALMONT, PARIS 1856).

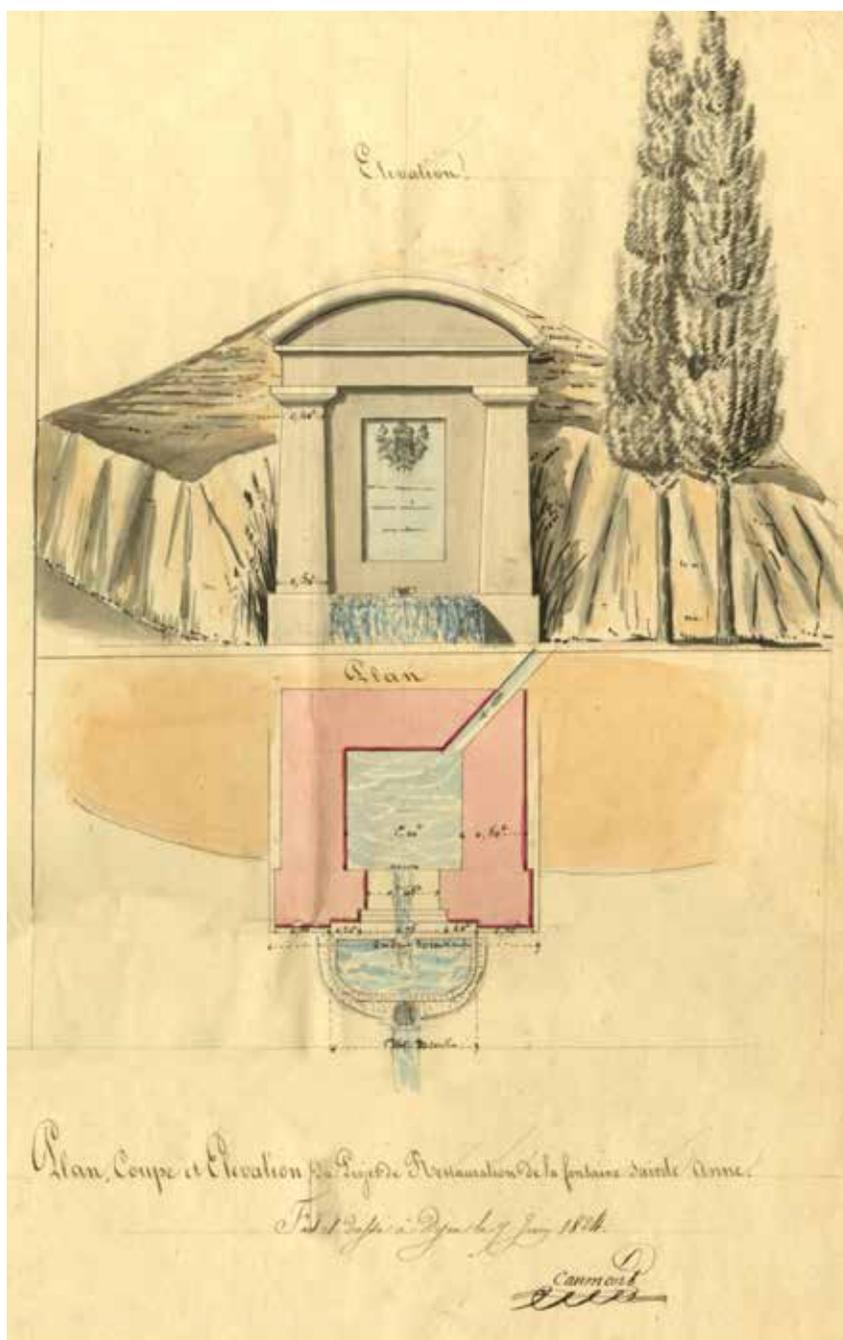
Dès 1824, la fontaine – déjà appelée «Fontaine Sainte-Anne» – avait été enfermée dans un monument en pierre de taille, décoré de pilastres de style dorique, et surmonté d'un fronton cintré. Sur la porte en fonte de l'édifice, ont été gravés ces mots d'accueil : «*Civi et hospiti*», comme un salut de bienvenue, adressé au «*citoyen d'ici*» en même temps qu'au «*visiteur venu d'ailleurs*»... Cette devise désigne et qualifie la Fontaine Sainte-Anne comme terre d'accueil et de rencontres.

Depuis un traité conclu avec M. de Sassenay le 18 mars 1843, la ville de Dijon est propriétaire de la fontaine et du terrain alentour.

En 1883, le conseil municipal de Dijon y fit installer un lavoir et un abreuvoir, qui furent utilisés jusqu'à la fin de la guerre de 1939-45 et remplacés en 1952 par une borne fontaine «incongelable».

Le 12 août 1936, un Arrêté du Ministre de l'Éducation nationale a classé le site de la Fontaine Sainte-Anne «*Parmi les sites et monuments naturels de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque*».

Projet de restauration de la Fontaine Sainte-Anne



Fontaine Sainte-Anne, 1824. Archives de la ville de Dijon, 30.

Grâce au bel espace gazonné qui s'étend devant la fontaine, la Fontaine Sainte-Anne est traditionnellement un lieu de rencontres et de fêtes, comme le racontent deux aimables dames du quartier : *«Avant la guerre,»* rappelle Madame A-M. Cadouot, *«il y avait parfois la fête sous les marronniers»*. Ses parents lui ont raconté le bal du 14 juillet, la fête, *«avec les manèges pour les petiots...»*. *«Cela se passait sur l'esplanade de la Fontaine Sainte-Anne»*. Madame Burriel¹ de son côté, se souvient des bals après la guerre. *«On montait danser sur un parquet qui avait été mis par la ville; il y avait des appareils à musique, des haut-parleurs fixés dans les arbres, et on dansait...»*

De nos jours, la tradition d'accueil est solidement maintenue, et plusieurs fois par an, les habitants de tout le quartier de la Montagne Sainte-Anne (et même d'ailleurs), répondant à l'invitation du Comité de quartier, ont l'occasion de se rassembler devant la

Fontaine. Ainsi chaque année en septembre, le traditionnel «Repas de Quartier» se tient en plein air, sur cette esplanade... De même, le 21 juin, nous célébrons la Fête de la musique, en accueillant une chorale de Dijon qui vient donner un concert, dans le décor de la Fontaine.

Évidemment, l'histoire de la Fontaine Sainte-Anne prend son origine bien au-delà des témoignages recueillis... Il resterait aux historiens à remonter plus loin dans le temps... À quelle date cette fontaine a-t-elle été dédiée à Sainte-Anne? Depuis quand la Fontaine Sainte-Anne, emblématique de notre quartier, porte-t-elle ce nom? Et pourquoi «Sainte-Anne»? Bien sûr, au temps où notre pays était largement christianisé, la dévotion à Marie, la mère de Jésus, et à Anne, la mère de Marie, l'appel à leur protection étaient choses courantes.

Quoi qu'il en soit, le choix de Sainte-Anne comme protectrice des lieux n'a fait qu'ajouter au charme de notre Fontaine...

Fontaine Sainte-Anne aujourd'hui

© Ville de Dijon

1 Seconde fille de la famille Laborey, vigneron du quartier



LA COMBE SAINT-JOSEPH

La Combe Saint-Joseph, prolongée par la Combe Billenois, se situe à gauche de la route qui mène à Corcelles-les-Monts. C'est un vallon sans eaux courantes, une reculée au sol profond encore occupé par quelques vergers à l'abandon. Sa forme en gouttière s'évase entre deux versants très différents : «le coteau froid» laissé en bois et «le coteau chaud» bien ensoleillé et rocailleux, où poussent l'inule des montagnes et l'œillet des bois...

COMMENT CET ESPACE NATUREL EST-IL DEVENU AUJOURD'HUI UN PARC ÉCOLOGIQUE ?

LA COMBE, UN ESPACE DE LIBERTÉ

«*Quand on s'est installé au début des années 1960, dans le quartier, chemin des Carrières Lavoine¹ juste au-dessus de la Combe, on jetait dans la pente les débris divers qui encombraient les carreaux des carrières sur lesquels étaient construites les maisons. Pour agrandir les jardins, on déblayait les pierres tombées au pied de la falaise derrière nos maisons et on les balançait dans la combe... Les gens s'y débarrassaient aussi de leurs débris végétaux... mais on n'avait plus le droit de couper les sapins qui restaient.*

Les enfants jouissaient d'une grande liberté. Tout le monde se connaissait. Nous les parents, on n'avait pas d'inquiétude. À la belle saison, ils allaient se retrouver à la combe, même avec leur goûter, et jouaient l'après-midi entier.

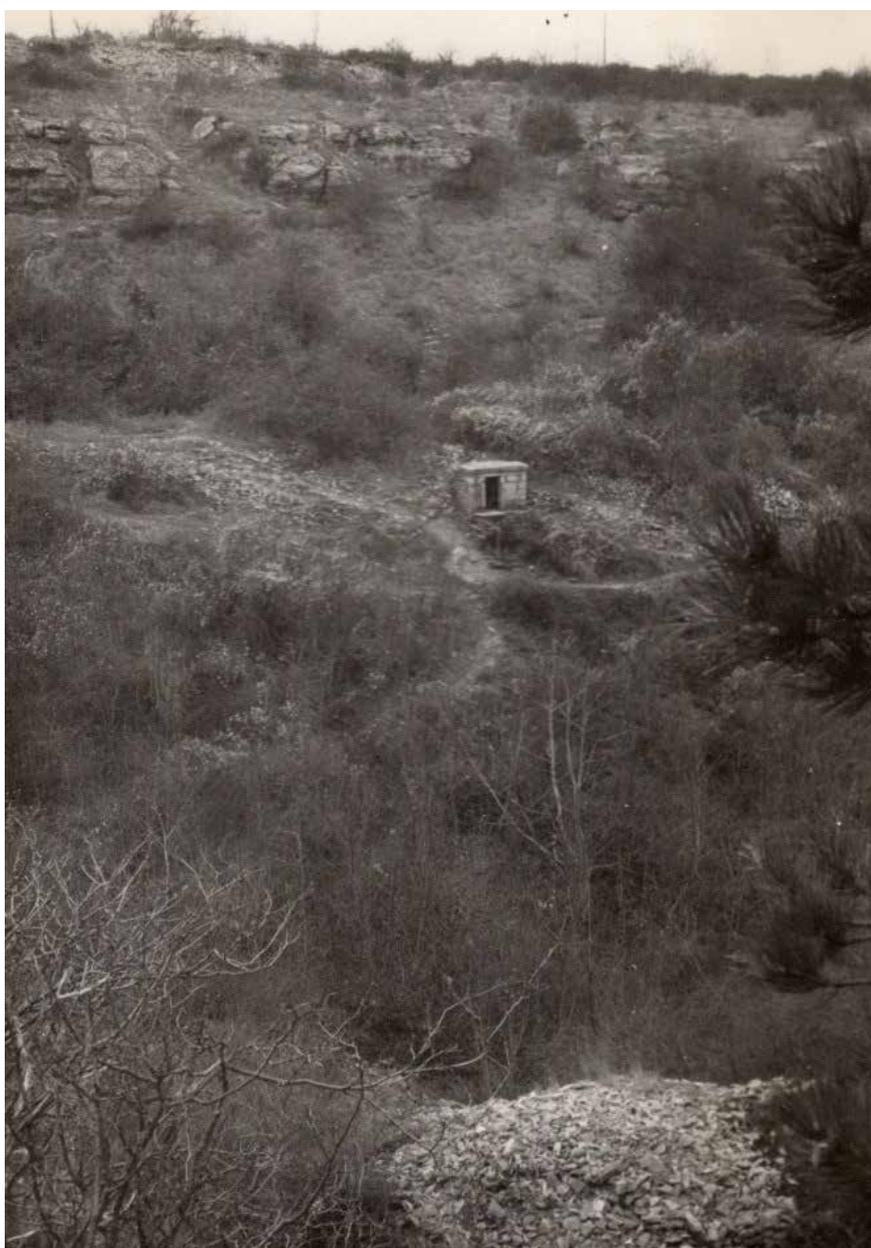
Ils ramassaient les balles laissées par les militaires, exploraient le fond de la Fontaine Billenois, construisaient des cabanes dans les arbres... Le père de famille pestait le soir, cherchant sans succès son marteau et sa boîte de clous qui passaient la nuit à la belle étoile ; il les retrouvait comme par miracle le lendemain soir à la maison...

L'hiver, dans le temps, il y avait de la neige

dans la combe. Alors on se dépêchait de rentrer de l'école, et puis on descendait vers la fontaine² avec les luges. Il n'y avait pas de broussailles comme aujourd'hui. On glissait jusqu'au fond de la combe, et de là jusqu'en bas. Il n'y avait plus beaucoup de pente mais ça glissait bien quand même ! Sacrée descente !...» (M.CADOUOT, MME S..., MME TOULOUSE).

La combe dans les années 50

© B.M. Dijon



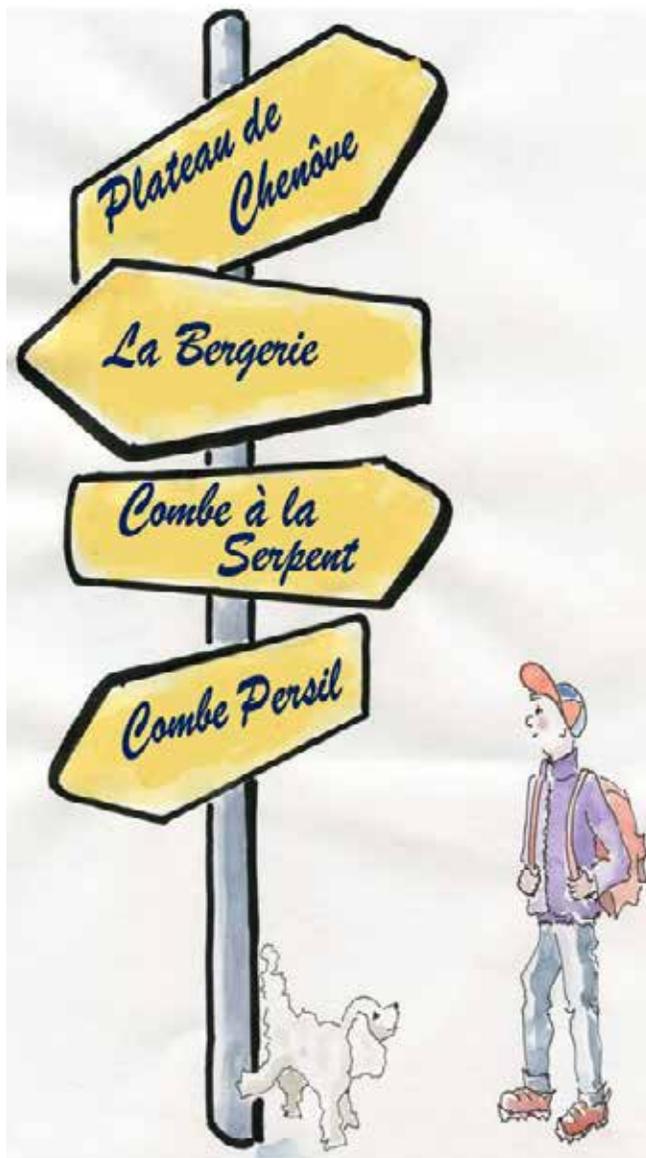
¹ Actuelle rue Paul Claudel

² Fontaine Billenois ou Fontaine du Soldat

LA COMBE, UN PARC ÉCOLOGIQUE

Des articles parus les 27 avril et 25 octobre 1982 dans le Bien Public rapportent que : «La ville de Dijon qui avait déjà mené plusieurs actions novatrices dans le domaine des espaces verts, a voulu saisir une opportunité : aider à découvrir la nature, à quelques minutes du centre-ville.

Par délibération du 27 octobre 1975, la ville de Dijon a décidé l'acquisition de parcelles de terrains d'environ quinze hectares sises aux lieux-dits Combe Saint-Joseph et Combe Billenois aux fins de créer un parc public.



Ces parcelles dépendaient du domaine de la Bergerie ; l'abbé Latour les avait vendues à la CEFIMO qui a réalisé là un lotissement. Par la suite, la CEFIMO a rétrocédé à la Ville de Dijon, moyennant le franc symbolique, les terrains non constructibles. Cette acquisition a fait l'objet d'un acte notarié en date du 4 août 1976.

En raison de sa topographie, des carrières qui la dominent et de l'éventail des types de végétation qu'on peut y rencontrer, la Combe Saint-Joseph présente des paysages suffisamment typiques pour que le parti d'aménagement puisse être orienté sur le thème de l'écologie. L'étude du parcours écologique a été menée par une classe de terminale de l'E.N.I.T.A¹ de Quetigny, en collaboration avec le service des espaces-verts. La mise en œuvre a été conduite en collaboration avec le Musée d'histoire naturelle de Dijon.

Le parcours écologique, long d'environ trois kilomètres, est jalonné par onze panneaux expliquant les particularités du site. Les aménagements sont très sommaires : débroussaillage léger, création d'une allée centrale, dessin du parcours écologique, bancs.

Par sa situation et sa configuration, la Combe Saint-Joseph constitue un élément important de l'ensemble des parcs périurbains du secteur sud-ouest de l'agglomération dijonnaise, car elle est directement reliée, non seulement au plateau de Chenôve au niveau de la Bergerie, mais encore au parc de la Combe à la Serpent et au parc de la Combe Persil.

Le parcours de la Combe Saint-Joseph est l'une des premières réalisations de ce type en France. Comme toujours à Dijon, cette réalisation a été marquée par une large concertation avec les habitants du quartier.

¹ École Nationale d'Ingénieurs des Travaux Agricoles



© Collection privée

AU CŒUR DE LA VIE QUOTIDIENNE



À travers le chapitre suivant, nous abordons de façon thématique les activités religieuses, éducatives, administratives, sociales, culturelles et les faits marquants qui se sont déroulés sur l'ensemble des quartiers, sans oublier quelques célébrités nées ou ayant vécu dans le secteur.

© Collection privée



LES LIEUX DE CULTE

PAROISSE SAINTE-CHANTAL

L'église Sainte-Chantal a été la dernière église de style néo-roman bâtie à Dijon – selon les plans de l'architecte parisien Pierre-Antoine Selmersheim – au XIX^e siècle. Cet édifice a pu être construit grâce au don généreux de Mlle Anne Martin qui offrit à l'époque 100 000 francs (10 000 de son vivant puis un legs de 90 000 francs après son décès). C'est le «clos Deschamps», terrain occupé par une vigne et situé à l'angle des routes de Corcelles et de Larrey qui fut choisi pour l'édification de l'église. Sa construction s'est étalée de novembre 1869 à juin 1879, avec une interruption des travaux pour cause de guerre et d'occupation prussienne.

Le 20 juin 1879, les travaux ont été réceptionnés, mais c'est le 18 juin 1885, après cinq ans de différend entre l'évêché et la municipalité, qu'auront lieu l'ouverture et la bénédiction du nouveau sanctuaire. C'était la plus grosse paroisse de Dijon et de la Côte-d'Or avec 2 300 habitants dans le quartier.

Ses dimensions sont : longueur 38,80 m, largeur 10,80 m et hauteur 20,82 m jusqu'à la base du clocher qui supporte un clocheton

de 10 m. En 1932, l'horloge a été installée puis en 1935, un orgue est inauguré. Celui-ci, de mauvaise qualité, mal entretenu et inutilisé depuis les années soixante se révéla impossible à réparer.

Dans les années 2000, une association s'est créée pour aider au remplacement de l'orgue : il fut décidé d'acquérir (avec accord de la mairie) l'orgue que la communauté des Sœurs de la Providence de Talant désirait vendre.

Après quelques années de travaux, cet orgue symphonique a pu être installé dans la tribune de l'église et son inauguration eut lieu lors d'un concert le 29 avril 2005 en présence de nombreuses personnalités.

L'inauguration du chœur rénové par l'artiste Emmanuelle Grand a eu lieu le 29 janvier 2012.



Clocher Sainte-Chantal
© Collection privée



Orgue de Sainte-Chantal
© Collection privée



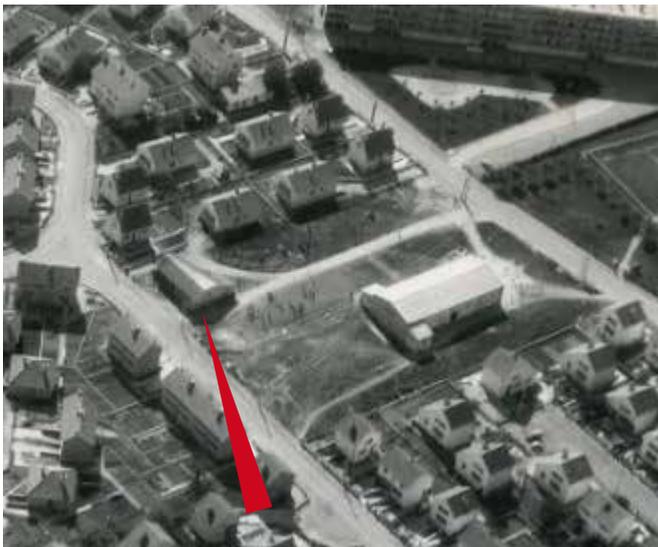
Ancienne carte postale de Sainte-Chantal
© Collection privée

CHAPELLES ANNEXES DE SAINTE-CHANTAL

Devant l'accroissement de la population dans les nouveaux quartiers, il devenait urgent de créer des structures dépendantes de Sainte-Chantal :

La salle Notre-Dame du Travail : en 1956, la paroisse a acquis un terrain situé entre les rues Étienne Metman et Colonel Picard. Là, fut construite en 1957 une cabane de chantier en bois (et un petit local accolé à droite de l'entrée) qui servit de chapelle, salle de catéchisme, dispensaire, réunions diverses, salle de projection (ciné-club)...

© Collection privée



Le 22 janvier 1961, la décision fut prise de construire deux chapelles et les travaux commencèrent immédiatement. L'une, Saint-Jacques fut édifiée à côté de la salle Notre-Dame du Travail, rue Colonel Picard et l'autre, Sainte-Anne près de la Patte d'Oie, actuel chemin des Roussottes.

À côté des chapelles ont été construites des salles de réunions, en préfabriqué, deux près de **Saint-Jacques** en 1967, une près de **Sainte-Anne** en 1968.

Elles ont été démontées depuis et celles de Saint-Jacques ont été remplacées par trois maisons individuelles. La chapelle Sainte-



Saint-Jacques
© Collection privée

Anne est devenue, depuis 2000, un local pour des associations humanitaires. La chapelle Saint-Jacques est toujours un lieu de culte dépendant de la paroisse Sainte-Chantal.



Sainte-Anne
© Collection privée

LES ASSOCIATIONS ET ACTIVITÉS DE LOISIRS PAROISSIALES

Avant l'ouverture de la M.J.C. en 1966, et du centre social en 1972, pour occuper le temps libre des jeunes du quartier il y avait seulement le centre de loisirs de la S.N.C.F. pour les enfants des familles de cheminots. À l'époque, la paroisse Sainte-Chantal offrait des activités à tous : enfants, adolescents, adultes et organisait de nombreuses manifestations festives.



*Nénesse et Zéphirine,
Notre Dame de la Mouïse à
Sainte-Chantal, avril 1985.*
© Collection privée

*Ancienne salle paroissiale
où se tenaient les spectacles,
Mitanchey actuellement.*
© Marie L.

Quelques exemples : le patronage (pour les plus jeunes garçons et filles); les chantalistes (garçons au-delà de 12 ans); les chantalettes (adolescentes de 12 à 14 ans); les scouts (garçons au-delà de 10 ans); les louveteaux (garçons de 7 à 10 ans); les guides de France (adolescentes au-delà de 12 ans). Des colonies de vacances étaient organisées pour les garçons à Chambly dans le Jura, pour les filles à Talmay en Côte-d'Or et bien d'autres encore...



Chaque année, des groupes donnaient des spectacles (théâtre, chants, danses...) à la salle des fêtes de Sainte-Chantal construite en 1919 dans le clos Saint-Hubert grâce à la générosité d'une parente de l'abbé Émile Taboureau, curé de la paroisse.

*Chantalistes autour
de M Marillier*
© M. Carnet



Simone et son mari
© 1942/43 Troussard

Au fil du temps, une nouvelle génération est apparue, désireux de découvrir d'autres activités. En 1950, a été fondé un groupe dénommé «la route chantaliste» qui eut pour président, pendant de nombreuses années M. Jean Mariller. Régulièrement ses membres organisaient des courses et rallyes et participaient à celles et ceux organisés par d'autres sociétés partout en France. Outre les activités sportives, la «route chantaliste» offrait à ses adhérents des activités culturelles : chorale, orchestre et troupe théâtrale. Les acteurs et actrices se produisaient souvent sur scène, le week-end devant des salles combles. Puis ils partaient en tournée accompagnés par leur orchestre. Ces pièces avaient un énorme succès. Il paraît même qu'à l'époque ce théâtre avait une telle réputation qu'il faisait concurrence au théâtre municipal !



Peu à peu, avec le cyclisme, d'autres activités et groupes virent le jour : cyclotourisme, randonnées en mobylette et en moto, camping, groupe de spéléologie, football, sorties ski dans le Jura...

Les réunions se tenaient au local de l'association, 26bis avenue Eiffel, construit en 1897 pour accueillir une école maternelle tenue par des religieuses et qui servit d'école primaire laïque durant la Seconde Guerre mondiale.

Ces locaux existent toujours avenue Eiffel, occupés par l'association «Chantalistes sport et culture» fondée en 1981, totalement indépendante de la paroisse.

COUVENT DES DOMINICAINES

L'inauguration du couvent des religieuses eut lieu le 26 mars 1962. Les sœurs qui vivaient rue Saumaise avaient fait le choix de vivre dans notre quartier où elles pourraient être utiles en soignant les pauvres et les malades. Elles ont pratiqué des soins médicaux à domicile et dans leur centre, au sein de leur couvent situé à l'angle des rues Maurice Blondel et Antoine Augustin Cournot pendant 40 ans.

«Les Sœurs hospitalières de Notre-Dame du Rosaire faisaient office d'infirmières dans le quartier; bénévoles et toujours disponibles, elles se sont beaucoup occupées de maman à la fin de sa vie.» (J. FOUCHET)

Le couvent a fermé définitivement ses portes en 2000; les bâtiments ont été vendus et reconvertis en un ensemble résidentiel.

ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DES SAINTS DES DERNIERS JOURS

Cette Église – aussi connue sous le nom de Mormons – est une Église chrétienne fondée par Joseph Smith en 1830 aux États-Unis. En 1849, un Gallois du nom de William Howells arrive en France, au Havre où il organisera le premier baptême; ce mouvement se répandra peu à peu sur l'ensemble du territoire. À Dijon, l'église, située rue du Père de Foucault, est construite en 1987 (inauguration en février 1988); elle compte quatre-vingts fidèles pratiquants en Côte-d'Or. Ses membres sont



Le couvent des Dominicaines
© Collection privée

très engagés dans les recherches généalogiques et disposent de la plus grande bibliothèque généalogique au monde, accessible à tous.

Pour information, après la Seconde Guerre mondiale, pendant quelques années, des religieuses protestantes allemandes se sont installées au 11 rue du Musigny dans le but d'apporter un soutien à la population du quartier qui avait été victime des mauvais traitements de l'armée allemande (torture, déportation...). C'était pour elles un moyen de présenter des excuses au nom du peuple allemand.

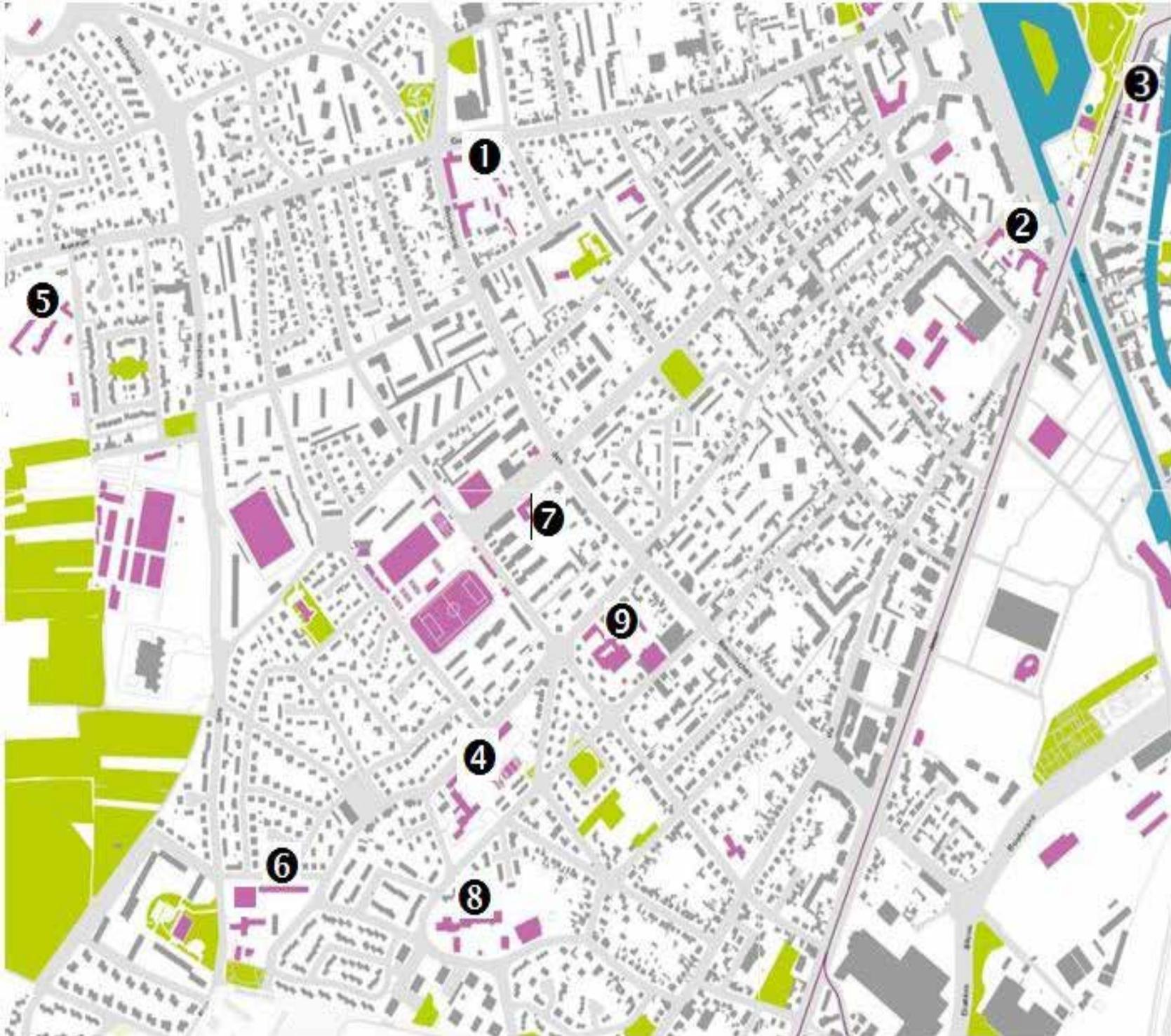
En lieu et place des Savonneries de Bourgogne, quai Gauthey, des partisans de Monseigneur Lefebvre (religion catholique traditionnelle) ont transformé les locaux en église pour la pratique de leur culte. Ils ont déménagé par la suite.



© Retailleau 1988

LES ÉCOLES

L'école républicaine, gratuite, obligatoire et laïque telle que nous la connaissons aujourd'hui naît au début de la Troisième République avec la loi Paul Bert de 1879, les lois Jules Ferry de 1881-1882 et la loi Goblet de 1886. Les écoles vont être construites au fil du temps pour répondre à l'accroissement de la population du secteur.



1 LARREY

Dominique-Jean Larrey est né le 8 juillet 1766 à Beudéan (65) et mort à Lyon le 25 juillet 1842. Il fut médecin, père de la médecine d'urgence, chirurgien en chef de la Grande Armée; il suivit Napoléon 1er dans toutes ses campagnes : il est nommé Baron d'Empire en 1809, sur le champ de la Bataille de Wagram, et inspecteur général du service de santé militaire en 1810.

Décidée en 1868, ouverte en 1872 pour les enfants de Larrey, les Marcs d'Or, Fontaine Sainte-Anne, elle est située au 93 route de Corcelles (avenue Eiffel) et au 126 boulevard des Bourroches. Un premier agrandissement est réalisé en 1884.

Devenu groupe scolaire, il est modernisé et étendu, en 1931, 1936, 1953, 1962 puis dans les années 1990.

Pendant la seconde guerre mondiale, en 1939, les caves voûtées de la «vieille école» servent d'abri.



© Collection privée

«Pendant les alertes, les maîtresses donnaient des coups de baguette sur les jambes pour aller plus vite» GENEVIÈVE

«On allait à l'école chez Perronneau et à la Gendarmerie, car l'école était occupée par les Allemands.» (JOSETTE V.)

En 1940, l'école est transformée en camp d'internement pour prisonniers français.

«Les soldats nous donnaient des sous pour aller leur chercher à manger et des cigarettes.» (LOUIS)

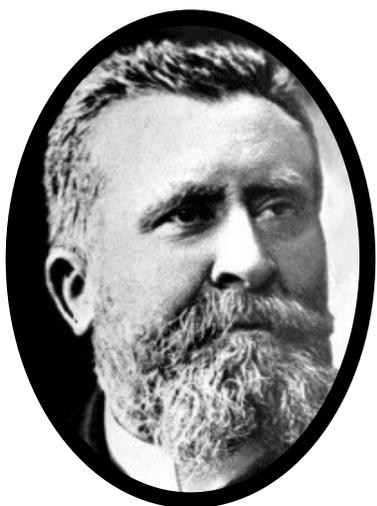
L'armée allemande occupe l'école obligeant les instituteurs à dispenser les cours dans d'autres lieux (bâtiments actuels des services généraux de Police au 3 Quai Galliot, locaux situés au 26bis de l'avenue Eiffel, chez Perronneau, au café de l'Espérance...). «École le matin ou l'après-midi des fois les deux.» (MAURICE)

Début septembre 1944, lors du repli, des troupes allemandes composées de Sikhs (d'origine indo-pakistanaise, ces hommes servaient dans l'armée allemande) ont fait halte à l'école et sur le boulevard des Bourroches. Les pièces d'artillerie étaient dissimulées sous les arbres rue de Corcelles.

À la fin de la guerre, l'école reprendra sa fonction initiale.



Archives de la Ville de Dijon, 25 FI



2 JEAN JAURÈS I

Jean Jaurès est un homme politique français, né à Castres le 3 septembre 1859 et mort assassiné par Raoul Villain à Paris le 31 juillet 1914.

Entre 1880 et 1890, la ville achète un terrain entre la rue de Chenôve et l'avenue de l'Arsenal et construit une école provisoire en bois. En 1908, l'école Jules Ferry est bâtie en dur (3 rue du Dr Tarnier).

Située trop près de la zone sensible du dépôt S.N.C.F./Arsenal, cette école a été interdite aux élèves pendant les années de guerre, car réquisitionnée par les Allemands. Des travaux d'agrandissement de l'école ont eu lieu au début des années 1980.



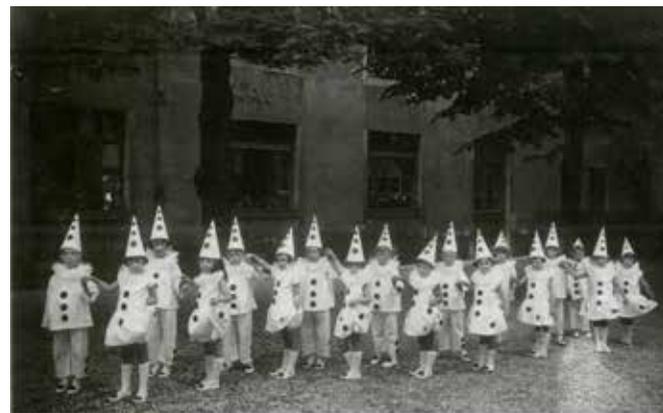
Archives de la Ville de Dijon, 19 F1

Une plaque commémorative a été apposée sur le mur de cette école en mémoire des 87 hommes, femmes et enfants arrêtés entre le 24 et 26 février 1944, et déportés le 7 mars 1944 vers Auschwitz-Birkenau d'où seule une personne a survécu : il s'agit de Paulette Lévy (voir page 143). Ils ont été regroupés dans cette école, avant de partir pour le camp de la mort, arrêtés au seul motif qu'ils étaient juifs. *«Je n'ai jamais su que mon école avait servi à la rafle des juifs de Dijon.»* (JEAN-PIERRE G.)

3 JEAN JAURÈS II

En 1882, entre l'avenue de l'Arsenal et l'Ouche une école provisoire en bois est réalisée.

1899 verra sur le site de l'ancienne école l'édification des bâtiments en dur. Elle a été rénovée en 1950, 1961 et en 1970. En 2015, le gymnase est détruit et laisse place à un jardin pour les élèves de maternelle et de primaire. Il y a trois bâtiments : un regroupant une classe de primaire, la cantine, le R.A.S.E.D (Réseau d'Aides Spécialisées aux Élèves en Difficulté), l'accompagnement scolaire ; un second celui du périscolaire et dans le dernier les classes de maternelle et deux classes du primaire.



© Archives de la Ville de Dijon, 23 F1 : École de l'Arsenal 1953

4 MONTS-DE-VIGNES

Écoles construites, en partie, sur des parcelles de vignoble dénommées «Petits et Grands Monts-de-Vignes».



C'est le bâtiment de l'école maternelle, rue Vice-Amiral Violette qui a été construit le premier en 1954. Là, le jour de la rentrée scolaire d'octobre 1955, la directrice et une institutrice de la future école primaire de filles ont pu accueillir, dans deux classes, des fillettes des deux niveaux CP et CE1.

«Pour que les enfants aillent à l'école, certaines familles habitaient dans les caves, les maisons n'étant pas finies.» (ALFRED R.)

Parallèlement à cela, deux bâtiments préfabriqués installés à quelques mètres de là sur le terrain scolaire accueillirent, dans deux classes, les jeunes garçons des deux niveaux CP et CE1. Là encore, l'équipe enseignante se composait d'un instituteur et du directeur de la future école primaire de garçons.

Ces quatre classes comportaient déjà plus de 40 élèves chacune, car il y avait beaucoup de familles nombreuses dans le quartier, certaines ayant plus de 10 enfants.

Quant aux élèves plus âgés, ils ont continué encore pendant une année scolaire à fréquenter, certains l'école Jean Jaurès, d'autres l'école de Larrey où ils se rendaient souvent à pied ou sur le porte-bagages de la bicyclette ou du «Solex» de leurs parents et ceci par tous les temps. Le 24 janvier 1956 a commencé la construction de l'école primaire, très attendue par les habitants du quartier (date gravée à la base d'un pilier du préau de l'ancienne école de filles).

En octobre 1956, la première rentrée scolaire a eu lieu dans un bâtiment pas tout à fait achevé; restaient à terminer les finitions, comme par exemple, poser les vitres de séparation entre classes et couloirs pendant les cours !

À cette époque où la mixité n'existait pas encore, l'école primaire était partagée en deux : d'un côté l'école de filles dirigée par une directrice et de l'autre, l'école de garçons, ayant un directeur à sa tête. Ici elle a été mise en place à la rentrée scolaire de 1972 (en effet, c'est dans les années 1970 qu'elle s'est généralisée). Plus tard, à la fin des années 1980, les deux écoles furent réunies sous la direction d'une seule personne, directeur ou directrice, comme c'est toujours le cas à présent.



© Tupinier

Quant à l'immeuble des instituteurs, à côté du groupe scolaire rue Léonard de Vinci, il n'était pas terminé en 1956 : il ne comprenait que deux étages sur les quatre prévus et les enseignants ne purent s'y installer définitivement qu'en 1957.



© Forey

Dans les années qui suivirent, une maison pour concierge a été construite rue Vice-Amiral Violette où deux gardiennes ont été logées successivement pendant de nombreuses années.

Puis, au fil du temps, des arbres de différentes essences ainsi que des plantations de haies sont venus agrémenter le terrain scolaire en créant un bel ensemble environnemental autour de l'école toujours très appréciée pour son écrin de verdure.

Selon certains témoignages, une fois la construction du groupe scolaire terminée, les deux bâtiments préfabriqués ont pu à nouveau être utilisés. Ils furent occupés par des classes de l'école des Valendons (en attendant sa construction définitive en 1964-1965) et aussi, pendant plusieurs années, par des classes du collège Henri Dunant, ouvert définitivement en 1967.

Ensuite, pendant des années, l'école maternelle s'est servie de ces deux locaux pour ses élèves en y installant, dans l'un une garderie et la cantine et dans l'autre une classe de grands (5-6 ans) ainsi qu'un dortoir. Ces dernières années, le groupe scolaire a subi d'importantes modifications avec la rénovation complète de l'intérieur des écoles primaire et maternelle et l'ajout d'un bâtiment joignant ces deux écoles dans lequel plusieurs salles ont pu être aménagées.

D'autres transformations suivirent comme la démolition (en 2010-2011) des deux locaux préfabriqués puis de la maison de la dernière concierge pour laisser place à dix habitations au style très actuel. D'autre part, le préau de l'ancienne école de garçons – au nord – a été fermé et transformé en salle polyvalente. Un nouveau préau à l'architecture très moderne (métal et plexiglas) a été ajouté devant cette salle et son inauguration a eu lieu le 7 avril 2015. Il est appelé actuellement «le préau des grands».

L'immeuble des instituteurs, quant à lui, entièrement rénové dans les années 2000, n'est plus occupé à présent par des enseignants.

5 EIFFEL

Nom du célèbre ingénieur dijonnais (voir page 20).

L'école a été construite en 1954/1955 (anciennement nommée Patte d'Oie). Elle dispose alors de 14 classes et 2 classes de travaux manuels (moitié filles et garçons) et 4 classes de maternelle, cantine et gymnase.

Aujourd'hui, elle dispose en plus d'une bibliothèque, d'une salle informatique et d'un accueil périscolaire.

Elle accueille, depuis 1980, des élèves déficients auditifs en partenariat avec le Clos Chauveau.



© Collection privée



© Collection privée

6 VALENDONS

Description (voir page 42).

Ce groupe scolaire a été créé de 1962 à 1969 au 1 rue Eugène Bataillon (primaire) et au 67 rue des Valendons (maternelle). Il compte un gymnase : extension réalisée en 1975.

«À la maternelle, dans la cour, il y avait un bassin avec des poissons, maintenant disparu. J'aimais bien le verre de lait qu'on buvait à la récréation. Pour l'anecdote c'est à l'initiative de Pierre Mendès France, en 1954, qu'on le distribuait dans les écoles pour lutter contre la dénutrition et l'alcoolisme auprès des enfants et remplacer le vin et la bière par le lait et l'eau.» (PATRICIA T, ÉLÈVE FIN DES ANNÉES 60)



«L'école Richet a été pour moi un moment privilégié où j'ai rencontré des maîtres et des maîtresses qui m'ont appris à grandir : je citerai en particulier M. Bourderon qui a été pour beaucoup d'entre nous notre meneur. Il était la vie de cette école et nous permettait de faire de belles sorties scolaires, et de belles fêtes d'école. Il m'a donné ma chance en me permettant de faire un discours devant Madame la Préfète pour la Jeunesse au Plein Air. Je me souviens de ces préfabriqués où l'on faisait brûler Monsieur Carnaval, le jardin derrière l'école et les parties de foot endiablées. En gros, un pur moment de bonheur.» (KARINE MAGALHAES)

Écoles des Valendons
© Collection privée



7 RICHEL

Didier Dominique Alfred Richet (né à Dijon, 16 mars 1816 – mort à Carqueiranne, 30/12/1891) est un anatomiste, professeur et chirurgien français



Cette école, est construite en préfabriqué (fibrociment), au 10/12 rue Dr Richet, pour répondre rapidement à un besoin important dû à l'arrivée massive de population sur le quartier au cours des années 1960 et connaît une extension en 1970. Désaffectée en 2002, elle accueille temporairement la crèche Tarnier, en cours de réfection de ses locaux et sert également de centre de loisirs périscolaire.

Sa déconstruction aura lieu au début des années 2010 et dorénavant c'est un ensemble immobilier «le Jardin des Capucines» qui est sorti de terre ces dernières années.



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi

Écoles Richet



8 DUNANT

Henri Dunant ou Henry Dunant ou Jean Henri Dunant (8 mai 1828 à Genève – 30 octobre 1910 à Heiden) est un humaniste suisse, fondateur du Comité international de la Croix-Rouge et promoteur de la 1^{re} convention de Genève.

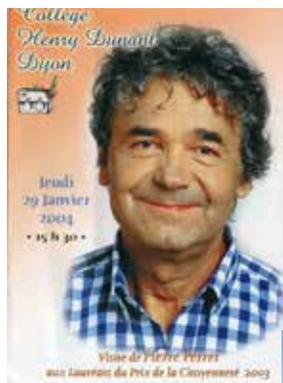
Le collège Henri Dunant, rue Charles Oursel, a été construit sur des terrains expropriés et a ouvert le 19 septembre 1967. Plusieurs constructions en préfabriqué qui accueillait des classes ont disparu du paysage.

Collège Dunant
© Eric Juvin, BM Dijon



Un gymnase contigu est rajouté en 1978. Une restructuration et une extension sont réalisées en 1991.

En janvier 2004, Pierre Perret est venu inaugurer une salle du collège portant son nom et saluer les élèves lauréats du Prix de la Citoyenneté 2003.



© Collection privée



Ecole St Bénigne
© Collection privée

9 SAINT-BÉNIGNE

Saint-Bénigne de Dijon est un saint catholique réputé avoir subi le martyre à Dijon vers l'an 179. Apôtre de la Bourgogne, il était à ce que l'on croit disciple de Saint Polycarpe.



Tête de Saint-Bénigne, décoration architecturale, fragment
© Musée archéologique de Dijon

En janvier 1964, l'école primaire Saint-Bénigne quitte le n° 10 de la rue Cazotte pour être reconstruite au n° 7 de la rue du Pommard.

En 1998, une fusion se produit entre l'école et le collège de la Maîtrise installé rue du Tillot. En 2009, une première extension s'effectue avec la construction d'une classe de 6^e. En 2016, de nouveaux bâtiments donnant rue du Nuits-Saint-Georges, permettent de regrouper sur un même site Saint-Bénigne et la Maîtrise.

DIS PAPY PAUL, RACONTE-MOI TON ÉCOLE

(INTERVIEW DE PAPY PAUL, 75 ANS, ÉCOLE DE LARREY, PAR JULES, 11 ANS)

À quel âge as-tu été à l'école ?

Ma première rentrée scolaire a eu lieu à l'école maternelle de Larrey en octobre 1946, j'avais 4 ans. C'était une belle école qui sentait bon la peinture. Plus de trace du passage des soldats. Les grandes baies vitrées faisaient rentrer la lumière, même un peu trop, car les rideaux n'étaient pas encore installés. Le mobilier rustique était adapté à notre petite taille. En 1948, à 6 ans, la grande école. Finie la rigolade de la maternelle. Discipline et respect étaient de rigueur !

Quelle journée avais-tu ?

L'école commençait à 9h et jusqu'à midi et de 14h à 17h ; on allait à l'école tous les jours sauf le jeudi (jusqu'en 1972) et le dimanche. Les vacances commençaient vers le 14 juillet jusqu'à fin septembre (les enfants étaient une main-d'œuvre pour la fenaison, la moisson et les vendanges). Il y avait une étude payante de 17h30 à 18h30.

Y avait-il une cantine ?

Non, pas de ramassage scolaire non plus, les enfants pouvaient parcourir de nombreux kilomètres ; ceux qui habitaient loin apportaient une gamelle que la concierge leur faisait chauffer au bain-marie.

Comment était la classe ?

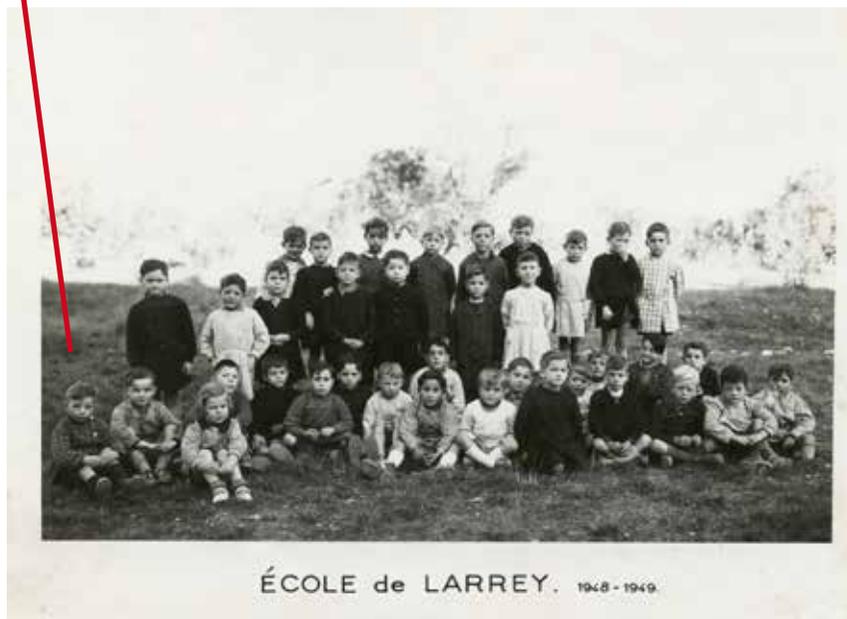
Les tables étaient alignées en plusieurs rangées ; des bureaux en bois avec bancs, puis par la suite des chaises – un range plume et un encrier, un casier pour ranger les affaires – Dans le couloir, le long de la classe, des portemanteaux où était accroché un sac en toile qui contenait pantoufles ou chaussons. Pas question de rentrer dans la classe avec ses chaussures, nous étions «gadouilloux» (les trottoirs étaient en travaux et nous avions des chaussures pleines de boue).

Comment était chauffée la classe ?

Dans notre bâtiment nous avions le chauffage central.

Quelles règles de vie existaient ?

À partir de la primaire, nous, les garçons, étions séparés des filles (jusqu'en 1968). Peu nombreux, car nous étions les enfants de la guerre, mais régulièrement de petits camarades nous rejoignaient. Il fallait dire bonjour et au revoir, on vouvoyait l'instituteur. En entrant dans la classe, il fallait montrer nos oreilles et nos mains ; nos têtes étaient périodiquement vérifiées à cause des poux. Au coup de sifflet du surveillant, tout le monde se mettait en rang par deux en attendant



le maître. En rentrant dans la classe, nous restions debout à côté de notre place en attendant que l'enseignant nous invite à nous asseoir. À aucun moment on avait le droit de parler sans avoir auparavant levé le doigt et avoir reçu l'ordre de l'instituteur. À côté de la porte, une place était réservée à «l'homme du jour» qui était en charge d'essuyer le tableau, de remplir les encriers d'encre violette en prenant garde de ne pas faire de taches et de ramasser ou distribuer les cahiers. À tour de rôle chacun occupait cette place. En fin d'année scolaire, nous faisons le grand ménage. Les tables étaient passées à la paille de fer et au papier de verre puis cirées à l'encaustique. Ça sentait très bon. Nous le faisons de bon cœur, car nous savions que les vacances étaient proches.

© Collection privée

Y avait-il une tenue obligatoire ?

La blouse était obligatoire : souvent rose pour les filles et grise/noire pour les garçons. La tenue des filles était le plus souvent : jupe, chaussettes, chandail, et les garçons culotte courte (de Pâques à la Toussaint), chaussettes, pèlerine et comme chaussures des galoches (semelles en bois), bottes de caoutchouc et des brodequins.



Avec quoi écrivaient les enfants :

On écrivait à l'encre ; on avait un porte-plume, des buvards ; on se servait aussi de l'ardoise avec une craie puis un crayon spécial. Il y avait le tableau noir à double battant. On avait un cahier du jour, un cahier du soir pour les devoirs, un cahier de récitations (poésie), cahier de chants, et un cahier mensuel.

À quoi jouaient les enfants ?

On jouait aux quatre coins, aux billes, aux osselets et à la balle.

Quelles étaient les matières enseignées ?

On avait une leçon de morale chaque matin et on chantait la «Marseillaise», français, dictée, conjugaison, rédaction, récitation, grammaire, calcul mental, problèmes, géométrie, histoire, géographie, science, dessin et gymnastique. Il y avait des devoirs à faire et des leçons à apprendre à la maison qu'on était obligé de faire ! Dans les grandes classes, on avait des ateliers (électricité, menuiserie) ; vers 12/14 ans, on passait un examen qui s'appelait le «certificat d'études» puis pour l'entrée au collège il y avait aussi un examen, mais plus de la moitié des élèves partaient en apprentissage, car il y avait un grand besoin de main-d'œuvre.

Est-ce qu'il y avait des récompenses ou des punitions ?

Oui, quand on avait juste on nous donnait des «bons points» et une image quand on arrivait à 10 – on pouvait aussi s'en faire retirer ! Il y avait un classement tous les mois sur un livret à faire signer par les parents. Quand on faisait des bêtises, le maître pouvait donner des lignes à copier, des tours de cour à faire, aller au piquet dans le couloir, des claques, tirer les cheveux et pour ceux aux cheveux très courts faire la frite (geste vif donné avec

le dos de la main), mais aussi des tapes sur les doigts avec une règle et même finir dans le bureau du directeur.

Quels souvenirs as-tu gardés ?

La première maîtresse que j'ai eue était Madame Dessus, une femme très douce sans jamais hausser le ton nous prenait la main pour nous apprendre à bien former lettres et chiffres. Elle nous a appris le calcul avec les bâchettes, la lecture avec des images et quand nous l'avions quittée presque toute la classe savait lire et écrire correctement. La classe charnière était celle de Monsieur Gérard, le directeur, car c'était la classe décisive pour aller au lycée. Enfin, nous sommes arrivés dans la classe du certificat d'études : la classe de Monsieur Gouhey, homme exceptionnel, en plus de l'enseignement général il nous a initiés aux métiers manuels de menuisier ou d'électricien. Sous nos salles de classe dans les sous-sols se trouvait un atelier. Les années paires enseignement de la menuiserie, les années impaires enseignement de l'électricité. Il donnait les bases de ces deux métiers. Pour moi, c'était l'année menuiserie : nous avons fait des boîtes à sel, des jeannettes pour repasseuse, des caisses à outils avec compartiments et bien d'autres objets. Toutes les semaines, nous allions faire du sport au stade S.N.C.F. et le sport favori du maître, le handball. Bernard Sellenet a fait ses premières armes avec le «père Gouhey». En plus, le soir de 17h30 à 18h30, il assurait l'étude pour les élèves dont les parents voulaient être sûrs que les devoirs étaient bien faits. C'est quelqu'un qui m'a marqué et à qui je dois beaucoup.

En juin 1956, j'ai quitté cette école.



LES ÉQUIPEMENTS

MJC-CENTRE SOCIAL DES BOURROCHES.

En 1966, la MJC ouvre ses portes sur l'ensemble du territoire français pour répondre au désarroi d'une partie de la jeunesse. Dans notre quartier, quelques habitants, idéalistes et motivés, décident de créer un espace MJC. Une aventure qui célèbre en 2016, ces « 50 heures pour 50 ans ». La MJC Bourroches-Valendons est une maison solide, emblématique de la vitalité du quartier. Elle est



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi

force de propositions variées tant en activités sportives, que de loisirs culturels de qualité, d'animation et de formation pour la jeunesse. Tous les âges se côtoient. C'est la maison où l'on se rencontre, où l'on se construit dans le partage et la joie. En 1968, elle s'installe au 31 boulevard Eugène Fyot. Le centre social propose une multitude d'activités en direction des familles. Les jeunes mères en sont un public privilégié : activités médico-sociales, halte-garderie (4 mois à 4 ans), protection maternelle et infantile, conseil

économique, social et familial, service de travailleurs sociaux, soutien scolaire, aide à l'emploi. D'autres activités plus sportives ou culturelles, d'entraide, visent des populations de tous âges et tous horizons. Les Amis et Usagers du Centre Social ont oeuvré très largement au sein de cette structure dans le but principal de tisser du lien social sur le quartier. En 1972, le centre social quitte la rue du Volnay et intègre ses nouveaux locaux situés rue de la Corvée. Depuis la rentrée de septembre 2016, la M.J.C. et le Centre Social des Bourroches ont fusionné pour répondre à une politique municipale visant à l'équilibre des équipements socio-culturels sur les neuf quartiers de la ville de Dijon. Présenté devant la commission de validation en septembre 2017, le projet a obtenu l'agrément CAF pour quatre ans.

LE TERRAIN MULTISPORT

Seuls ou avec un animateur, les jeunes ont accès à ce terrain pour la pratique du basket, handball, ping-pong... ainsi qu'au foyer-bar (et cyber-foyer) moyennant une adhésion et le respect de la charte en vigueur.



© Collection privée



Inauguration le 25/11/1972

© Le Bien Public



Les jardins d'Eugène
© Collection privée

ET LES JARDINS PARTAGÉS D'EUGÈNE

Sur une partie de l'ancien terrain de l'école Richet, libérant un vaste espace, la M.J.C. a, depuis 2013, pris la gestion des Jardins partagés (projet porté et financé par la commission de quartier). Ce terrain clos et bordé de mini-arbres fruitiers accueille plus de 86 bacs (de 3m²).

Ces carrés sont attribués à des habitants du quartier vivant en immeuble, moyennant une cotisation et participation financière annuelle. Une des conditions est de cultiver sans produit chimique. Des bacs à compost ont été mis à leur disposition ainsi qu'un bac à plantes aromatiques et un bac de repiquage en libre-service. Des conseils leur sont dispensés par l'animateur responsable et d'autres professionnels du jardinage.

Ce projet est fédérateur de lien social et représente un lieu d'échange et de solidarité au sein du quartier.

«On s'occupe d'un petit bout de jardin comme des jardiniers, des agriculteurs, on retrouve des personnes qu'on n'a pas vues depuis longtemps...»

Jules C, 11 ans



SALLE OMNISPORTS

Cette salle, boulevard Eugène Fyot, existant depuis 1968, est réservée aux établissements scolaires du quartier pendant la journée et mise le soir à disposition des clubs sportifs, elle accueille aussi des compétitions le week-end.



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi

CRÈCHE TARNIER

Ses locaux situés 19 bis avenue Jean Jaurès étant devenus exigus et inadaptés, elle s'est installée en 1976, 4 rue du Morey-Saint-Denis, sur un terrain légué à la ville de Dijon par des particuliers. Cet endroit convenait parfaitement aux petits qui pouvaient désormais profiter de beaucoup plus d'espace et d'une vaste cour pour leurs sorties et jeux d'extérieur. Elle dispose d'une capacité d'accueil de 60 enfants âgés de 2 mois et demi jusqu'à l'entrée en maternelle; elle est divisée en trois unités de vie.



MAIRIE ANNEXE

Pour permettre aux habitants d'effectuer de nombreuses démarches (état civil, élection...), une annexe de la mairie centrale a été ouverte au 31 boulevard Eugène Fyot en 1979, dans une maison transformée à cet effet. Les conseillers municipaux délégués pour le quartier y tiennent leurs permanences.



Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi



MÉDIATHÈQUE

Inauguration le 29/09/1984

© Collection privée

Une bibliothèque de quartier attenante au foyer des anciens (E.H.P.A.D.) est inaugurée place des Mariniers le 28 septembre 1984, elle devient médiathèque en mars 1992 en s'ouvrant au son et à l'image. Elle est riche de livres, de revues, de films, de musique... et de tous les publics qui la fréquentent.

Des espaces sont organisés pour les jeunes et pour les adultes, un espace spécifique est ouvert aux personnes malvoyantes et non voyantes et à leurs accompagnants. Un tableau Vie de quartier installé à l'entrée de la médiathèque est tout spécialement conçu pour les structures, les associations, les particuliers et la mémoire du quartier.

La médiathèque est un service gratuit, ouvert à toutes et à tous, elle est un lieu pour rêver, se distraire, se former, s'informer, un lieu pour parler, faire des rencontres, lire le journal et pour tout simplement passer un bon moment. Une équipe est présente pour vous aider, vous accompagner.

La médiathèque appartient à un réseau de huit bibliothèques, sept bibliothèques de quartier et une bibliothèque patrimoniale et d'étude. Les bibliothèques sont notre bien commun.

Pose de la première pierre avec R Poujade et l'école J.Jaurès



© Archives de la Ville de Dijon, 19 Fi 454



Maison de retraite
© Collection privée

MAISON DE RETRAITE

L'E.H.P.A.D. (Établissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes) – auparavant foyer-logement – du Port du Canal se trouve au 40 rue des Trois Forgerons, dans un endroit calme et verdoyant. Il dispose de 84 lits pour un hébergement permanent destiné aux personnes âgées en perte d'autonomie ou non.

JARDINS MAILLARD

Entre la rue Jean-Baptiste Peincedé et le Boulevard Maillard, fleurissent depuis 1985 des jardins familiaux dits «Maillard» constitués de trente-six parcelles de 200 m² environ, sur une superficie de 7 800 m². Les récoltes et le savoir-faire des jardiniers sont partagés en toute convivialité. Ils sont gérés par l'association Les Jardins et Vergers de la Chouette.

«Je suis en appartement : cela me permet de cultiver, de manger bio, de me défouler, de me vider la tête en rentrant du boulot, ça me régénère !» (BÉATRICE M.)

BOÎTES À LIVRES

Comme dans tout Dijon, elles fleurissent un peu partout sur le secteur. Ce projet est porté et financé par la Commission de notre quartier : l'idée est de mettre à disposition une petite bibliothèque de rue où chacun peut déposer, emprunter des livres gratuitement, ce qui permet une large diffusion du savoir. Les livres sont mis à la disposition de tous, adultes et enfants. Elles se trouvent à proximité des 5 lieux suivants :

- École primaire des Valendons
- M.J.C.
- École maternelle Jean Jaurès
- Carrefour Eiffel
- Square Père de Foucault



© Collection privée



© Collection privée

PISTE MUNICIPALE D'ÉDUCATION ROUTIÈRE

Cette piste existe depuis les années 1970. Elle jouxte les jardins familiaux, en bas du pont Kennedy. Elle a pour ambition de sensibiliser les jeunes enfants aux règles de la circulation routière. Ce circuit permet aux écoles de compléter la partie théorique par une partie pratique avec des bicyclettes et des karts à pédales sur une piste où l'on installe des feux tricolores : meilleur moyen d'apprendre le comportement à adopter en tant que piéton ou conducteur.

«J'y emmène régulièrement mon fils; c'est bien pour apprendre les panneaux du code de la route et le déplacement à vélo.»

(CORINNE V.)



© V. Gauthier

CHAUFFERIE DES VALENDONS

Construite sur une partie des terrains occupés par les Serres des Valendons, la construction de la Chaufferie bois des «Serres» permet depuis 2015 d'approvisionner les réseaux de chaleur urbains de la Fontaine-d'Ouche et de Chenôve, mais également les immeubles et établissements publics de proximité.

Cette chaufferie biomasse bois-énergie s'inscrit dans un contexte de préservation de l'environnement via des énergies renouvelables.

Chaufferie des Serres vue depuis la rue du Dr Calmette

© Collection privée





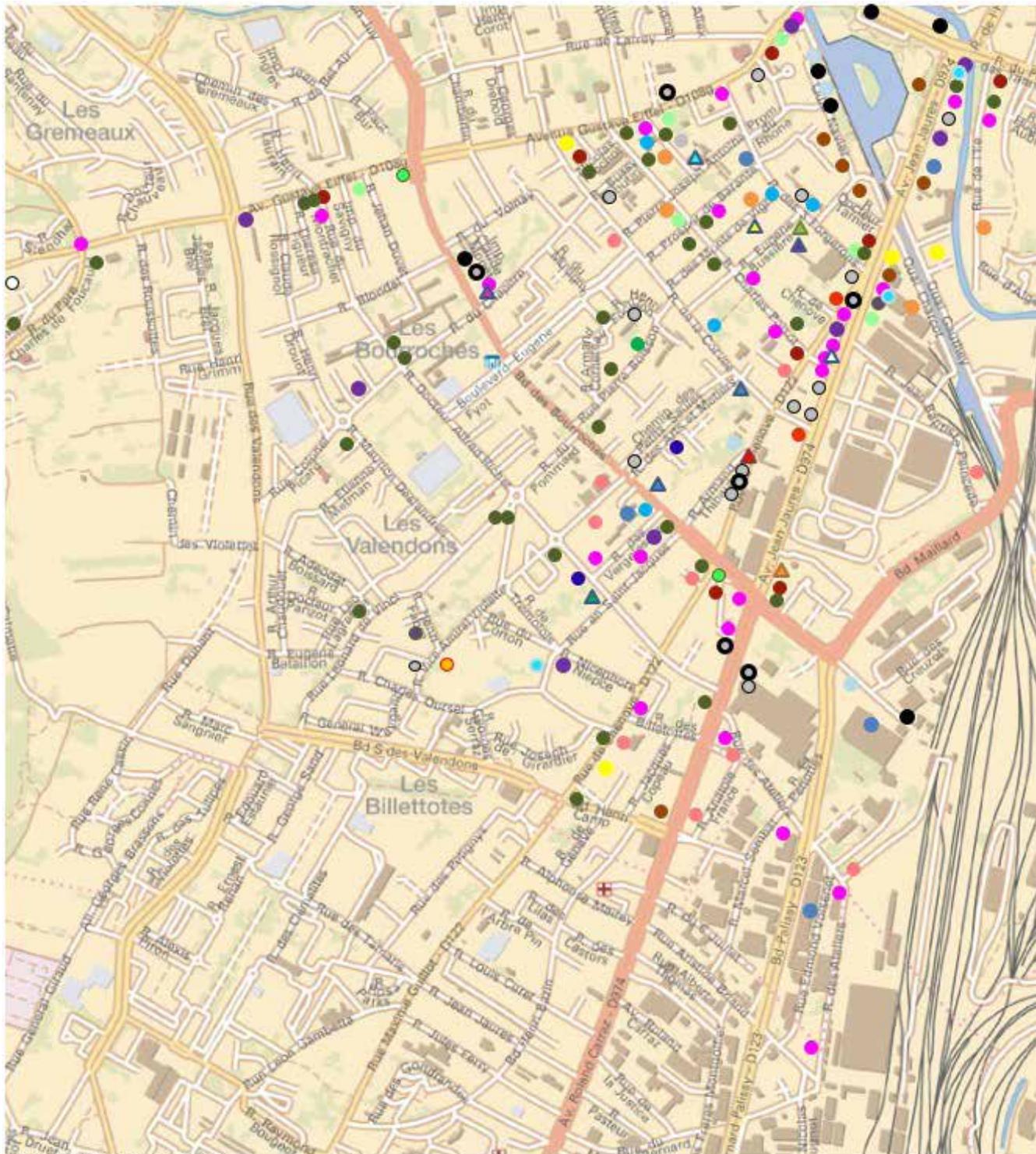
© Archives de la ville de Dijon

LES SERRES MUNICIPALES DE DIJON

La production florale pour la ville de Dijon était assurée jusqu'en 1970 au Jardin de l'Arquebuse. Devenue insuffisante face à l'extension de nouveaux quartiers dans la ville, la production fut transférée sur un terrain de 2 000 m² acheté aux Valendons par la municipalité pour y implanter des serres. Par étapes successives d'achats s'est alors construit un site d'actuellement 4 ha dont 6 000 m² de serres pour une activité optimum en 1980 de 500 000 plantes pour tout Dijon, dont 80 000 pour le seul fleurissement des plates-bandes. Gardant leurs «coquilles» initiales, les serres ont été régulièrement modernisées de l'intérieur pour optimiser les moyens et le mode de production : système de chauffage sous tablettes roulantes, chauffage

différencié par le sol, régulateur de température, réserve d'eau de pluie de 100 m³. Depuis 2008, l'orientation pour l'embellissement des villes a évolué et le courant «Nature en ville» s'est affirmé avec une réduction conséquente du fleurissement classique constitué de fleurs annuelles au bénéfice de surfaces plantées (plantes vivaces, arbustes, rosiers). Ce qui a modifié quelque peu le type de production, le mode de culture et l'organisation du travail de l'équipe des sept jardiniers et jardinières. En 2015, les serres ont été raccordées à la chaufferie des Valendons. Tous ces aménagements et la modernisation de l'outil de production ont permis un gain de place significatif dans les serres.

COMMERCES ET INDUSTRIES



COMMERCES et INDUSTRIES (liste non-exhaustive)

ANNEES 1950/1960

- | | | |
|--------------------------------|---------------------------------|--|
| ● Industrie métallurgie | ● Boulangerie - pâtisserie | ● Boucherie |
| ● Boissons (café, cave, hôtel) | ● Cordonnier | ● Horloger/bijoutier |
| ● Charbonniers | ● Marchands de matériaux | ● Carrières |
| ● Peinture - droguerie | ● Menuiseries entreprises | ● Epiceries |
| ● Industrie alimentaire | ● Couture fourrure | ● Locomotion (vélo - voitures - station essence) |
| ● Récupérateur | ● Laiterie - crème - fromagerie | ● Pharmacie |
| ● Fleuriste | ● Tapissier - matelassier | ● Auto-école |
| ● Travaux publics | ● Immobilier | ● Article de pêche |
| ● Installation antennes | ● Blanchisserie | ● Coiffeur |
| ● Meubles | ● Vin | ● Couverture plomberie |
| ● Chauffage central | | |

et bien d'autres métiers encore

LES ÉPICERIES

Il y a un demi-siècle, le quartier était parsemé de plus de 100 établissements qui n'avaient aucune comparaison avec ceux d'aujourd'hui. Le canevas des petits commerces donnait le sentiment de convivialité d'un village.



© Archives de la ville de Dijon, cote 25 F1 32

Le local était de petite taille. Il s'y trouvait un grand comptoir avec sa balance et des rangées de tiroirs en façade où l'on rangeait les produits secs en vrac (lentilles, haricots...). L'emballage se faisait dans un sac en papier; d'autres tiroirs servaient à ranger les sachets de semences pour les graineteries, le nécessaire à la couture familiale pour les bonneteries (aiguilles, fils, boutons...). Sur des rayonnages, on alignait les boîtes de conserve et dans un garde-manger grillagé (à cause des mouches) on plaçait les fromages. Il n'y avait pas de banques réfrigérées. Un espace était réservé aux liquides. Le plastique alimentaire n'existait pas; les bouteilles étaient en verre. Attention à la casse : ces récipients étaient consignés.

Certaines épicerie vendaient le vin à la «tireuse». C'était une machine pour remplir les litres (garnis avec six étoiles en relief à



© Archives de la ville de Dijon, cote 25 F1 254

la base du goulot) ou les bouteilles. Sur le comptoir on trouvait aussi de grands bocaux en verre remplis de produits multicolores appelés BONBONS! Ils étaient bien en évidence à la hauteur des yeux des enfants... Pour quelques francs, les petits gourmands avaient les joues gonflées comme des écureuils.

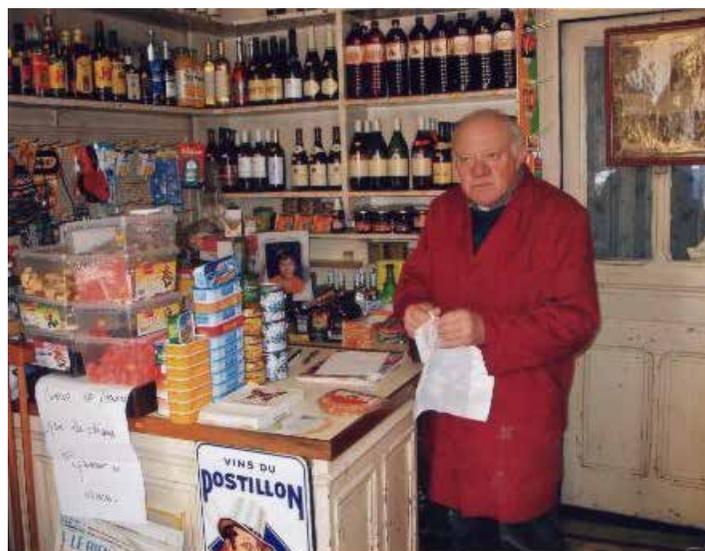
Le quartier grandissant, les commerces s'ouvraient au fur et à mesure que les maisons étaient habitées. Les grands groupes : les Docks Franc-Comtois et Bourguignons, les Coopérateurs de Lorraine, les Eco cherchaient à avoir le meilleur emplacement possible sur une place ou à un angle de rue. La concurrence était rude. Pour fidéliser les clients, suivant les achats on recevait des timbres à coller sur une page; quand celle-ci était remplie, nous avions droit à un cadeau : la prime. D'autres magasins distribuaient des images (avions, châteaux de la Loire, monuments de Paris...) pour attirer les jeunes.

Quand la collection était complète, nous avions un lot. Certaines épicerie faisaient crédit «on payait au carnet» et le jour de la paye (en numéraire) les clients faisaient la tournée des commerçants. Cette pratique a eu ses abus et «le crédit comme le patron... sont morts».

Une nouvelle génération de magasins arrive. Grandes surfaces bien éclairées avec de la musique, de grands linéaires où



son épouse, en 1974, il devient propriétaire des murs. On y trouve de tout : plants pour le jardin, fleurs pour les balcons et produits de saison (huîtres, sapins de Noël, cassis...). Son père fait les livraisons à domicile à pied avec sa «Choillot». Cette épicerie familiale, à l'époque des petits commerces de quartier, connaît l'âge d'or.



André Petiot
Chez Dédé
© Collection privée
et BP

Puis petit à petit, avec la construction des grandes surfaces, cela devient un magasin de passage. *«Pour nous, c'était de plus en plus difficile et moins rentable. Pour faire face, il a fallu ouvrir de bonne heure le matin à tard le soir, même le dimanche, car on vendait bien ce jour-là !»* confie Dédé, avec nostalgie.



l'on trouve de tout : épicerie, légumes, pain, droguerie... Ces magasins s'appellent SUMA, MAMMOUTH (qui écrase les prix... et les petits commerces!).

Les indépendants ont de plus en plus de mal à résister et finissent par fermer les magasins, ce qui provoque de la gêne pour les personnes âgées qui n'ont pas de moyen de locomotion pour se rendre dans ces temples de la consommation.

En 2016, deux épiceries de quartier existent encore : avenue Eiffel et rue Antoine-Augustin Cournot.

mammoth
écrase les prix



«**Chez Dédé**», 70 rue de Chenôve, figure emblématique du quartier a baissé le rideau en 2015. Sa maman achète le fonds de commerce en 1959 à M. Allard, épicier et c'est à peine âgé de quatorze ans qu'il commence à travailler au magasin avec sa mère. Avec

LES BOULANGERIES

En 1950, cinq boulangeries ravitaillaient le quartier : Bourg au 9 boulevard des Bourroches, Chausson au 11 avenue Eiffel, Meunier au 141 avenue Eiffel, Orgelot au 34 avenue Jean-Jaurès, Roger 25 avenue Jean-Jaurès; puis Messer a ouvert rue du Chapitre en 1958.

Les variétés de pains étaient très limitées : baguettes, pains de 2 ou 4 livres, petites et grosses couronnes et les miches. Le prix du pain au kilo était identique dans chaque boulangerie. Chaque pain était pesé et s'il ne faisait pas le poids la serveuse ajoutait une tranche pour faire le compte. Certains boulangers faisaient payer au carnet ou à la taille sur une planchette de bois. Les plats familiaux nécessitant une longue cuisson au four pouvaient être amenés au fournil, le boulanger se chargeait de la cuisson. Dans le magasin de Madame Bourg, il y avait une plante appelée communément caoutchouc de taille impressionnante : il avait grimpé jusqu'au plafond et courait le long des murs. Madame Bourg nous a expliqué que c'était la chaleur et l'humidité du pain sortant du four qui le faisait pousser si bien.

Ancienne laiterie Bassin
© Collection privée



Messer - Boulangerie Chapitre © Collection privée

LA LAITERIE

Depuis le milieu des années 30, au 27 rue du Morey-Saint-Denis se trouvait la laiterie Bassin. Le lait arrivait des fermes dans des bidons (ou bures) en aluminium. Après un écrémage partiel, il était vendu en vrac dans des «timbales» toujours en aluminium. La laitière avait des mesures (genre de gobelet avec un grand manche) qui était accroché au bord du bidon. Arrivé à la maison, il fallait faire bouillir le lait. Dans une casserole on mettait un appareil anti monte-lait et on mettait à chauffer. Lorsque l'on entendait «cloc cloc cloc...» on réduisait le feu et on laissait quelques minutes. Dès que la casserole était enlevée du feu, elle était recouverte d'un couvercle. Une fois refroidie, la crème formée au-dessus du liquide servait à confectionner des pâtisseries, dont le fameux gâteau «à la peau de lait».



Parallèlement il y avait du lait pasteurisé en bouteilles de verre consignées. Puis nous avons eu ensuite le lait pasteurisé en berlingots : peu pratiques à stocker et enfin les briques actuelles avec une grande variété (entier, bio, demi-écrémé...). Le beurre était un produit cher. On en trouvait en motte avec son fameux fil à couper le beurre. On en achetait suivant l'argent disponible pour 1, 2 ou 3 francs.



© Collection privée

On trouvait aussi du beurre en plaques de 125 ou 250 grammes. La laitière remplissait un moule à beurre en bois afin de lui donner la forme et aussi le poids requis pour la vente. Le fond du moule qui pouvait être gravé en creux avec des motifs ornementaux donnait au démoulage le dessin en relief (paysage champêtre, fleurs, animaux...). Les yaourts étaient nature dans des pots en verre, pour les parfumer on ajoutait confiture, miel ou fruits de saison.

LES BOUCHERIES

En 1960, il y avait une dizaine de boucheries dans le quartier. En 2016, trois sont encore en activité. Comme les épiceries, les boucheries étaient de petits commerces. Pas de banque réfrigérée. Le boucher sortait de sa chambre froide le morceau de viande à servir. Nous avions peu de choix, la viande à bouillir et à rôtir était la plus consommée. Même la viande de vache de réforme passant dans une machine

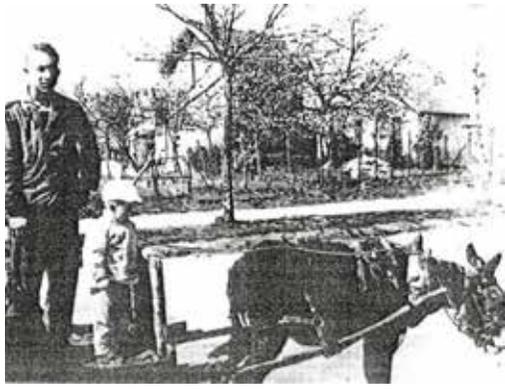


Boucherie Develay
© Collection privée

appelée «attendrisseur» ressortait en viande de génisse (les nerfs et les tendons avaient été perforés par des dizaines d'aiguilles).

La machine à trancher le jambon était une machine manuelle. D'une main, il fallait tourner un volant qui entraînait un disque et de l'autre main, il fallait pousser le jambon : les tranches étaient plus épaisses que maintenant. La viande était découpée et préparée devant vous. Pour absorber les gouttes de sang sur le carrelage, il était répandu des sciures de bois. Certains bouchers faisaient de l'abattage chez les particuliers. Plusieurs voisins achetaient un porc. Le boucher l'abattait et le débitait en morceaux, il faisait boudin, pâté, grattons, jambon... tous les morceaux étaient bons et les acheteurs prêtaient la main : c'était l'occasion de faire une fête.

Les morceaux de lard principalement étaient salés et rangés dans des saloirs en grès et mis au frais dans les caves pour l'hiver.



LES COMMERÇANTS AMBULANTS

Les boulangers

Deux artisans se partageaient le quartier : celui qui desservait la rue Léonard de Vinci s'est fait arrêter par la police, car quand il klaxonnait pour avertir ses clients, il déconcentrait les écoliers. Le représentant du maire dans le quartier, M. Charrière, passait à ce moment-là. Avec diplomatie, le problème a été résolu !

Le rémouleur aiguisait couteaux, ciseaux et autres outils et pour faire voir que son travail était bien fait il coupait un morceau de journal. Il aimait bien s'arrêter devant chez un voisin vigneron, car il pouvait « mouiller la meule », boire un verre de vin !

Périodiquement, **les rempailleurs** de chaise ou vanniers venaient proposer leurs services ou des paniers et corbeilles.

Le dimanche, en fin de matinée, la clochette du marchand de peaux de lapin tintait dans les rues. À l'époque, beaucoup de familles élevaient des lapins. *«Le bruit des sabots de l'âne et le traditionnel peaux d'chiffons, peaux... nous avertissaient de leur passage.»* (ODETTE G.)

Au printemps et à l'automne passait un **mercier ambulant** avec un triporteur : avec une corne il appelait les clientes. Dans le coffre, il y avait de tout pour satisfaire les mamans du quartier. Des articles peu chers et surtout, il avait des coupons de tissus les « bonnes affaires » à des prix très concurrentiels.

À l'automne, un homme annonçait que l'hiver était proche : **le ramoneur**. Les familles se faisaient livrer des bûches de bois et faisaient appel au scieur ambulant qui les débitait en petits morceaux suivant le foyer de la cuisinière ou du poêle.

TÉMOIGNAGE DE MADAME NADÈGE FATON
— RÉSIDENTE DE LA RUE DES TROIS-FORGERONS
DEPUIS 1961 :

À partir de l'avenue Eiffel, sur le côté droit de la rue, on comptait : le café des deux sapins, une petite épicerie, les Docks de Bourgogne; un tapissier, M. Ferrand : il travaillait dans son atelier toujours grand ouvert où les passants regardaient le cardage de la laine, la fabrication des matelas, des couvertures piquées, des édredons... ; un petit café qui vendait des boissons sans alcool; un immense hangar où stationnaient les camions des maquignons contenant les troupeaux de vaches destinés à l'abattoir; le vaste dépôt des tramways avec ses ateliers et ses bureaux, le garage franco-suisse (concessionnaire Ford) à l'emplacement du parking de l'ancien Intermarché; en face habitaient les concierges du dépôt.



© Collection privée

Sur le côté gauche de la rue des Trois-Forgerons, étaient installés : un ferrailleur, M. Lescure : son atelier donnait sur le quai Navier; le magasin d'outillage et matériaux Pagot et Savoie; un charbonnier : un système de wagonnets montés sur rails qui transportait les boulets, des montagnes de charbon s'élevaient; la serrurerie Collon



(anciens Stores Collon) ; la Société Picard, fosses septiques (son entreprise s'étendait jusqu'au bord du Canal) ; une épicerie au carrefour avec l'avenue Jean-Jaurès.

Dans les rues alentour étaient implantés divers commerçants et artisans : rue Prosper de Barante : la fonderie d'aluminium Besson ; rue Charles Poisot : la fabrique de pain d'épices Brossier et l'épicerie de Mme Brun ; rue Jeanne de Chantal : la fabrique de moutarde GEM de M. Gérin ; rue des Monts-de-Vignes : une épicerie, la pharmacie de Madame Rocault au 13 avenue Jean Jaurès.

Vers le port du Canal, l'ancien pont Eiffel se soulevait au passage des péniches. Au bout du pont, le gardien avait un jardin clôturé avec un gros cerisier. À proximité on trouvait un café, une boucherie chez Mille, une boulangerie...

En face de l'église Sainte-Chantal étaient situés la salle paroissiale construite en bois (à l'emplacement actuel du traiteur Mitanchey et de la boulangerie), un marchand de vélos avec un atelier de réparations (à l'emplacement de l'actuel bureau de tabac-journaux).



© Collection privée

La Minoterie recevait les paysans qui apportaient leurs grains, attendaient et repartaient avec la farine. Un coiffeur exerçait son art au 51 avenue Jean Jaurès : «Il s'appelait M. Coupechou!»

CHOILLOT

Jean et André Choillot, à l'aube de leurs vingt ans, demeurant chez leurs parents au 40 rue de Chenôve (villa de l'Indépendance) sont charrons/forgers. Ils n'ont que 18 et 16 ans lorsqu'ils créent un petit véhicule avec armature métallique, caisse en bois montée sur deux roues de cycle à pneumatiques gonflables. Un timon arqué permet le raccordement à une selle de vélo par un dispositif spécial. Très vite, ce nouveau véhicule est remarqué par les habitants du quartier des Bourroches et face à la demande des voisins de leur fabriquer des modèles semblables pour leur usage personnel, la Maison Choillot est créée.



© Collection privée

TÉMOIGNAGE DE MADAME THIRION

Avenue Jean-Jaurès, à partir du carrefour avec la rue des Trois-Forgerons se trouvaient un café PMU, une boulangerie, un café, un restaurant «La Marinette», une blanchisserie ; en face, il y avait une épicerie, un cordonnier, un fleuriste, une droguerie et encore des cafés.



© Collection privée



© Collection privée

Les premières Choillot vont être fabriquées à partir de 1925. La production ne cesse de s'accroître d'année en année : 1 755 pièces en 1938, 4 983 en 1941. En 1946/47, l'usine et les bureaux s'installent au 67/69 rue de Chenôve (ancienne ferme Patouillet) et la production d'après-guerre reprend et se diversifie. En 1950, 4875 remorques Choillot sortent de l'usine. Des sous-marques sont créées Birdo et Catrix.

En 1962, 10 093 remorques sont encore fabriquées. Le déclin s'annonce : les effectifs passent de 31 à 26 personnes en 1964 puis à 12 en 1967. En 1970, la ville de Dijon décide la continuité des boulevards périphériques ce qui entraîne l'expropriation de la moitié de l'usine.



© T. Boutry, Moser, Passot, Da Costa

La société Choillot évolue et vend des remorques auto des marques Lama et Erde et se spécialise dans la pose de ferrures d'attelage auto.

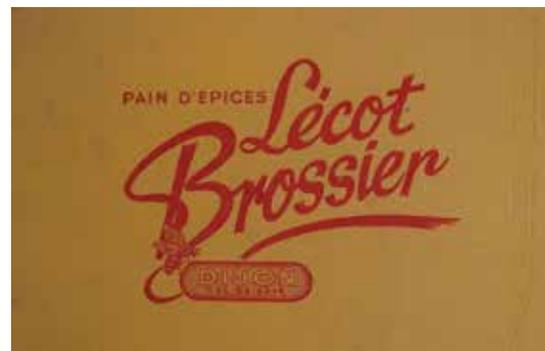
En 2014, la société Choillot est transférée aux «portes du Sud» à Chenôve, toujours leader sur la grande région Bourgogne et chez nos voisins ! En Bourgogne, et particulièrement dans la grande région dijonnaise, les petites remorques que l'on utilise, sont traditionnellement appelées Choillot : du nom de ses concepteurs

«Comme je ne voulais plus aller à l'école à 14 ans, mon père m'a proposé d'entrer dans la marine et puis finalement comme il connaissait le père Choillot, il lui a demandé : dis, tu m'prendrais pas mon gamin ? J'ai commencé par faire des basses besognes, comme promener le chien Bobby.»

(JEAN MOSER)

LÉCOT BROSSIER

Robert Brossier, né en 1898 dans l'Yonne, s'est installé en 1929 rue des Monts-de-Vignes avec son épouse pour reprendre une fabrique de pain d'épices et biscuits. Après la mort de son mari, son épouse Antoinette Brossier continua l'exploitation et épousa Monsieur Lécot, d'où le nom d'«établissements Lécot-Brossier».



© Collection privée

On y fabriquait différents produits : le pain d'épices dit de «santé» à base de farine de froment, la couque, pain d'épices tranché à base de farine de seigle, des glacés minces, des nonnettes, des cœurs, des petits fourrés à la confiture, mais aussi des madeleines, des biscuits glacés dit «biscuits à la douzaine», intermédiaires entre le boudoir et le biscuit champagne, vendus sous le nom de «charlotte bourguignonne» destinés à la confection de charlottes aux fruits. Jadis ces fameux biscuits régalaient les anciens qui les trempaient dans un verre de vin rouge. Un autre lieu de production a été construit au 45 rue Pierre-Joseph Antoine.

Chaque année, les établissements Lécot-Brossier, dans leurs locaux, avec la participation de la ville de Dijon, distribuaient aux personnes âgées du quartier un panier gourmand dit «panier des vieux», composé des produits «maison», mais également d'autres produits alimentaires. Le maire de l'époque, le Chanoine Kir, présidait la manifestation.

LA FABRIQUE DE MOUTARDE GEM... CELLE QUE J'AIME !

Entreprise créée à Dijon en 1923 par Henri Gérin au 35 rue de Montchapet dans un local qu'il louait. Elle fabrique au début surtout des conserves de cornichons, piccalilli (petits légumes conservés dans du vinaigre et aromatisés à la moutarde), câpres, anchois.

En 1930, devant l'augmentation incessante du loyer, il trouve un bâtiment dans lequel il s'installe à la place d'une manufacture de caoutchouc «Ilte Brumer». L'usine de fabrication de moutarde déménage à l'angle du 16 rue Pierre-Joseph Antoine et du 1 rue Jeanne de Chantal. Le personnel s'accroît et la fabrication se diversifie, par exemple avec les déjeuners lorrains, du cervelas, des cornichons, une sauce moutarde...



*Distribution de colis
avec le Chanoine Kir*
© Creusot

Après la guerre, la société GEM, avec ses deux fils, Pierre et André, développe ses ventes en France et à l'étranger. Ils agrandissent les locaux, modernisent le matériel, s'équipent de camions de livraison, font une publicité importante et installent des dépôts de marchandises à Paris. La main-d'œuvre vient du quartier et les habitants apprécient de travailler sur place.

Depuis les années 1980, la concurrence amène la société Gérin à s'orienter vers des marchandises d'importation et à se limiter à une distribution locale.

Aujourd'hui, l'activité a cessé ; c'est la fin de la seule usine de moutarde dont les capitaux étaient français.



MENUISERIE INDUSTRIELLE JOINVILLE

Cette entreprise a été créée, avant la seconde guerre mondiale, par Louis Joinville; elle est devenue très importante. Elle a conçu les maisons préfabriquées en bois dont un grand nombre construites après le bombardement du 6 juillet 1944. Certaines maisons existent encore dans le quartier. Pendant la guerre, réquisitionnée par l'occupant, elle a construit des avions en bois pour faire un faux camp d'aviation. La paix revenue, elle a confectionné des tables-bancs pour l'armée U.S. (équipement des réfectoires).



Baraque 'Adrian' construite par la menuiserie Joinville
© Collection privée

L'usine fabriquait de nombreux produits en bois : escaliers, parquets, produits pour les constructions. Elle a créé une succursale à Paris et une autre en Sarre. Il y avait 250 employés dont 80 à Dijon. De nombreux jeunes du quartier ont fait leur apprentissage chez Joinville. Lors de leur départ au service militaire, ils avaient droit de se confectionner une petite valise en contreplaqué qui pouvait leur servir de siège lors de leurs voyages. Les ateliers étaient situés à l'angle du boulevard des Bourroches et de la rue du Nuits-Saint-Georges.



© Collection privée

LA SERRURERIE THUILLIÈRE

Suite à sa démobilisation en 1942, l'ancien marin s'est reconverti en serrurier. Dès son retour, rue Jeanne de Chantal, sur un terrain jouxtant la maison de ses parents, il participe à la construction de la serrurerie «Thuillière» qui portera son patronyme. *«Vous pouvez encore retrouver dans notre quartier de nombreuses grilles fabriquées par les mains de mon papa nous raconte fièrement.»* (ODETTE THUILLIÈRE)

Plus tard, l'atelier laissera place à un magasin de vêtements et tissus, aujourd'hui c'est un entrepôt industriel.

Au fil des années, la famille a acquis des vignes à Brochon «au Clos de l'Enclume». La vendange effectuée, le raisin était transporté jusqu'à la cave située sous la maison des parents où il était pressé et transféré en la cuverie du Chapitre.



Serrurerie et cuverie Thuillière
© Collection privée

GRANDES MINOTERIES DIJONNAISES (G.M.D.)

À la fin du XIX^e siècle, les frères Blandin possèdent la «Société des Grands Moulins de Dijon» composée de deux sites : le «Moulin Bernard» revendu aux Minoteries Michélot et le «Moulin du Canal» édifié en 1896. Ce dernier est cédé, en 1911, à un groupe de négociants en grains et marchands d'aliments pour le bétail : la société des Grandes Minoteries Dijonnaises est créée (73 avenue Jean-Jaurès).

En 1922, la fusion du Moulin de Plombières et du Moulin de l'Ouche (Ets Aimé vers le Pont de l'Hôpital) porte la production de 500 à 1 000 quintaux/jour de blé traité représentant ainsi 1/3 de la puissance d'écrasement du département et la plus grande capacité de stockage.

En 1971, après une succession de propriétaires, l'Union Régionale des Coopératives de Céréales de Côte-d'Or (U.R.C.C.) rachète la société : les installations sont modernisées, l'entreprise s'ouvre à l'exportation.

En 1985, l'acquisition de nouvelles machines permet d'augmenter la capacité d'écrasement qui atteint 6 000 quintaux/jour soit 200 000 tonnes de blé par campagne dont 70 % sont produites pour l'export. C'est aussi l'année de création de la première marque «Petit Mitron» boulangerie à l'enseigne, puis plus tard «la Festivale».

En 1994, la nouvelle coopérative Dijon Céréales (qui regroupe treize Coopératives de Côte-d'Or) devient le principal actionnaire majoritaire du moulin et prend le contrôle de la société.

© GMD Dijon céréales



En 1999, l'activité export est arrêtée pour un recentrage sur le marché intérieur. En 2000, le siège administratif est déplacé à Longvic.

En 2002 : installation des G.M.D. sur la plateforme multimodale (route/fer/fluvial) de Pagny-Val-de-Saône ; avec la construction d'un moulin moderne respectant les normes en vigueur comprenant une tour de farine de 30 m de haut, un lieu de stockage produit fini, un local d'expédition, un magasin ainsi que des bureaux.

En 2005, lors de nouvelles restructurations les G.M.D. intègrent, avec quatre autres moulins, une nouvelle société : Dijon Céréales Meunerie. (5e groupe meunier français).

En 1997, l'explosion d'un silo faisant onze victimes à Blaye en Gironde, a conduit les pouvoirs publics à renforcer les normes de sécurité et environnementales et inciter les moulins à quitter les centre-villes.

Dans ce contexte, en juillet 2008, mais aussi en raison d'un positionnement géographique devenu très pénalisant en milieu urbain, la décision est prise d'arrêter l'activité du moulin de Dijon pour la reporter sur les autres moulins du groupe avec transfert de la majorité du personnel.

En 2011 : le groupe investit dans la construction d'un moulin bio (société Decollogne Aiserey) La déconstruction de la Minoterie efface la présence de la dernière meunerie à Dijon.

Les locaux

La minoterie s'est installée sur l'emplacement d'une ancienne stéarinerie, dont on pouvait encore apercevoir une grande cheminée jusqu'au milieu des années 1960 ; les deux premiers étages des bâtiments principaux ont été conservés et transformés en moulin.

En 1933, une première tranche du silo a été terminée (50 000 quintaux de stockage de blé) et une seconde tranche en 1936 (autrefois, le stockage se faisait dans des sacs en entrepôt).

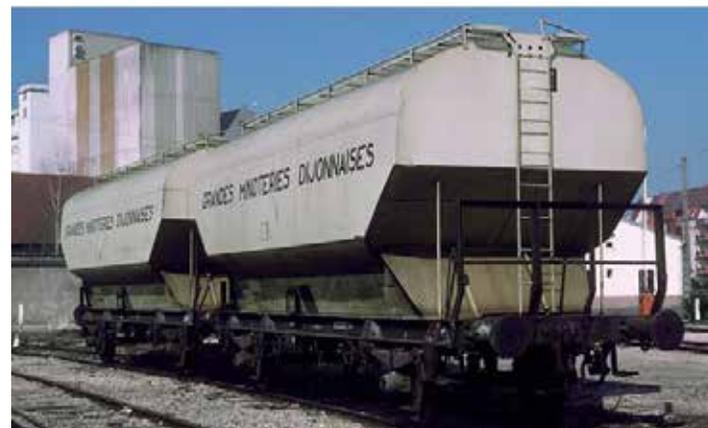
L'aménagement d'un ponton pour les péniches quai Charcot, la voie ferrée avec embranchement particulier raccordée au réseau ferroviaire et les accès routiers rendent leur situation géographique idéale. *«Mon père avait participé à l'installation du moulin et la direction lui a demandé de rester à Dijon pour s'en occuper au quotidien. Il pouvait se lever en pleine nuit pour faire le réglage du moulin au 3e étage. J'ai habité trente-cinq ans aux Minoteries.»* (MÉLANCOLIE LUCIE M.)

«Du blé... à la farine»

Au début du XXe siècle, l'approvisionnement se fait à l'aide de chariots, chargés de sacs de 100 kg de grains, tirés par des chevaux et des camions équipés de plateaux.

À partir de 1933 et jusqu'en 1956 : des péniches de 250 tonnes assurent la livraison au débarcadère aménagé le long du quai sauf quand les conditions de navigation perturbaient le transport. (Il faut 25 camions de 10 tonnes pour remplacer une péniche !)

En 1956, le wagon-citerne fait son apparition, privilégié lors des difficultés de navigation.



© Collection privée

1959 marque la fin de l'approvisionnement par sacs où le déchargement se faisait à dos d'hommes : dorénavant, le camion-citerne vide son contenu dans une fosse reliée au silo par une vis et un élévateur.

Avant l'ensilage, les grains provenant des moissons sont nettoyés par des tarares, souffleries, aimants – ce qui permet d'éliminer les impuretés – puis pesés sur des bascules et acheminés du silo vers le moulin par automates.

Avant la mouture, un deuxième nettoyage (tarare) pour enlever les corps étrangers et les grains cassés est effectué par brossage ce qui enlève la poussière dans la fente du grain de blé ; puis un lavage à l'eau (l'eau noire qui va dans le canal est appréciée par les poissons), un essorage centrifuge, puis un repos de 24 heures pour uniformiser l'humidité.

Vient ensuite la mouture : le grain n'est pas écrasé, mais déchiqueté : il passe entre 2 cylindres tournant à des vitesses différentes et munis de cannelures hélicoïdales, puis le son est récupéré par des tamisages successifs dans les plansichters (pour idée, sur 1 400 quintaux traités on retire 350 quintaux de son qui vont à l'alimentation pour le bétail) collectant la farine obtenue qui est ensachée et expédiée.

Le laboratoire analyse alors la farine : qualités et défauts des produits obtenus ; plusieurs certifications récompensent la qualité du travail. Quelques marques faritradition, fariblonde, farignone, monopole, briompain, savoureuse, 6 céréales, pastoral...

Le minotier différencie la qualité de la farine en étudiant le taux de cendre récupéré après chauffage, ce qui permet la classification des farines (type 45 : pâtisserie, type 55 : boulangerie).

Au milieu des années 1960, le bon vieux sac en jute de 100 kg (voire parfois plus) concurrencé depuis peu par le sac en papier de 50 kg est appelé à disparaître au profit du camion vrac. En effet, ce qui posait problème aux ingénieurs de l'époque à savoir :

comment résoudre par la technique le fait que la farine ne coule pas comme un liquide, va trouver sa solution dans la fluidification. Un camion est équipé de 2 cuves de 4 tonnes : sous chacune des cuves, un compresseur fait passer l'air à travers une plaque de bronze frittée qui émulsionne la farine à l'intérieur lui permettant de couler dans un tuyau entouré par un courant d'air. Le camion est chargé sur l'aire de chargement : étiqueté et plombé. Lorsqu'il se rend chez un boulanger équipé d'une chambre de stockage, le meunier déploie alors un flexible de 80 mm de diamètre jusqu'au lieu de stockage ; il ne faut alors que 8 mn pour y livrer 2 tonnes de farine. Le travail humain est allégé ; livraison plus rapide, coûts diminués ; meilleure hygiène, aération de la farine, poids plus juste, voici les critères qui accéléreront la disparition des livraisons par sacs.

«J'ai travaillé 30 ans aux G.M.D., de 1979 à 2008, d'abord au labo puis en tant que technico-commercial. Ma principale intervention consistait à la mise en route du matériel nouveau chez les boulangers et l'assistance sur des problèmes liés à la qualité de la farine. La fin des minoteries, c'est une page d'histoire qui se tourne.» (M. THOMAS)

Quelques chiffres : 103 000 tonnes de farine ont été commercialisées sur la campagne 2014/2015.



© G.M.D / Dijon Céréales,



10 MOULINS
sur le territoire
français



6 PLATEFORMES
de distribution



430 000 TONNES
de farine produite



600
collaborateurs

LA BELLE HORTENSE

Autrefois, le linge était lavé dans l'eau des rivières et du canal. Vers le milieu du XIX^e siècle des bateaux-lavoirs couverts sont aménagés (page 31) : *«C'est mon grand-père qui a acheté l'enseigne "la Belle Hortense" dans les années 1920 comprenant les bateaux-lavoirs et l'usine. Il travaillait déjà pour les hôtels et les particuliers. Aujourd'hui, nous en sommes à la quatrième*

génération avec mon fils qui a repris et développé l'activité industrielle.» (ROLAND MUNIER).

Les premières laveries automatiques apparaissent dans les années 50, puis au cours des années 60 l'acquisition d'une machine à laver le linge se répand dans de nombreux foyers, faisant disparaître peu à peu les images pittoresques du lavage à l'ancienne de notre paysage.

Pour agrandir l'Hôpital Général, la société expropriée déménage et s'installe en 1969 en contrebas du boulevard Maillard et devient industrielle. La blanchisserie, quant à elle, pour répondre aux nouveaux besoins, se spécialise dans le traitement du linge plat (draps, nappes, serviettes...) – en s'équipant de machines performantes –, la location et la personnalisation de textiles en particulier pour les professionnels de l'hôtellerie et de la restauration.



*La Belle Hortense, rue
J.B Peincedé
© Collection privée*



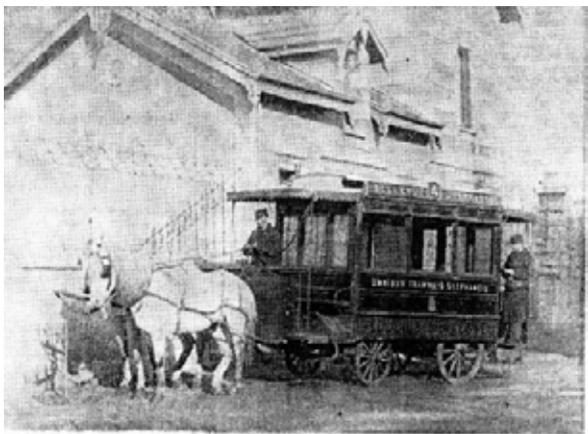
*Fermeture du dernier lavoir
municipal de Dijon, rue
E. Guillaume en 1963
© Collection privée*



LES MOYENS DE TRANSPORT

CAR RIPERT

Il s'agit de l'ancêtre du tramway, du nom de son constructeur Antoine Ripert : une sorte de diligence qui était tirée par des chevaux. Première ligne régulière entre la gare et le théâtre, la seconde ligne relia la place de la République au pont du canal de Bourgogne. Ils fonctionneront de mars 1888 à décembre 1895.



L'ancêtre des tramways dijonnais : le car Ripert à traction animale (1888) (Archives municipales)

TRAMWAY ÉLECTRIQUE DIJONNAIS (T.E.D.)

En janvier 1895, les premières voitures électriques furent mises en service; la ligne n° 2 de la gare au cimetière le 15 février, la n° 1 de la gare au parc de la Colombière le 3 mars; le réseau qui comptait six tracés fut achevé le 25 mars 1895. Le tramway va circuler jusqu'au 6 janvier 1950. La ligne n° 6 Ouges restera en service jusqu'au 1er décembre 1961 (desserte de la Base aérienne).



© Collection privée

RÉGIE DES TRANSPORTS DE LA CÔTE-D'OR « LE TACOT »

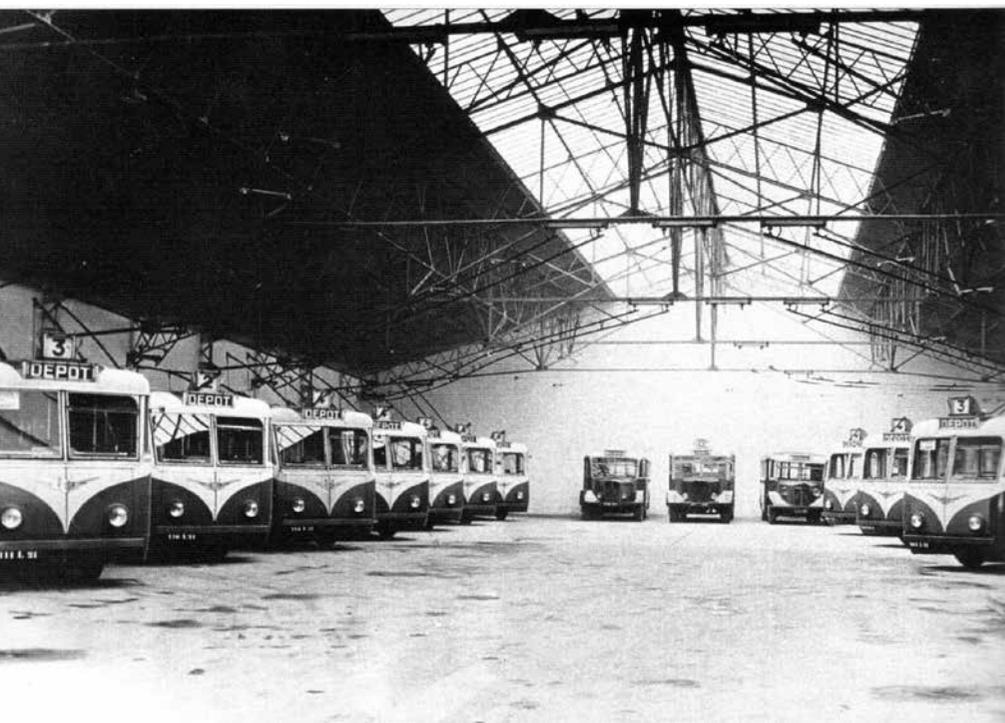
Pour désenclaver les campagnes reculées, sont créés à la fin du XIX^e siècle des chemins de fer dits d'intérêt local. Construits à l'économie, ils empruntent souvent le bord des routes départementales. Pouvant transporter passagers et marchandises, ces petits trains ont un vif succès. Trois lignes partent de Dijon : direction Champlitte, Châtillon-sur-Seine et en 1921 Beaune par l'Arrière-Côte. En 1910, le tronçon Dijon Gevrey-Chambertin a été électrifié et fut remplacé, en 1953, par les cars Robelin. On trouve encore des vestiges de ces tracés dans les Hautes-Côtes. La gare «Dijon Canal», avenue Jean Jaurès, a été déconstruite en 1979.



Le tramway de la Côte en 1953
© Collection privée

TROLLEYBUS

De 1950 à 1966, ces véhicules (montés comme un autobus, mais à propulsion électrique) ont circulé sur les trois lignes en remplacement des anciens tramways.



© Collection privée

En 1963, la Société des Transports de la Région Dijonnaise (S.T.R.D.) succède au T.E.D., puis en 2004 le réseau devient Divia. Au fil des années et du développement de l'agglomération les autobus vont se moderniser (en 1978 : apparition des bus articulés) et les lignes se développer en 2017 avec 26 lignes principales et complémentaires).

AUTOBUS

En complément, depuis 1933 circulent des autobus de type Citroën. Le dépôt, les ateliers et les bureaux sont installés rue des Trois Forgerons. En 1972, ils quittent notre quartier où ils faisaient partie du paysage depuis 1894, pour s'installer sur un site plus grand à Chenôve.



En 2012, le réseau de transport a été restructuré avec le retour d'un tramway plus moderne : deux lignes ouvertes T1 Gare-Quetigny le 1^{er} septembre 2012 et T2 Chenôve-Valmy le 8 décembre 2012. *«C'est bien le tramway; c'est l'avenir de Dijon; il est beau!»* (M. MAROT, WATTMAN T.E.D. FIN DES ANNÉES 1950)

© Collection privée

«Les transports collectifs ne circulaient pas rue des Trois-Forgerons, qui était une rue peu passante, donc très calme. Les enfants y jouaient (vélo, marelle).» (MME FATON)



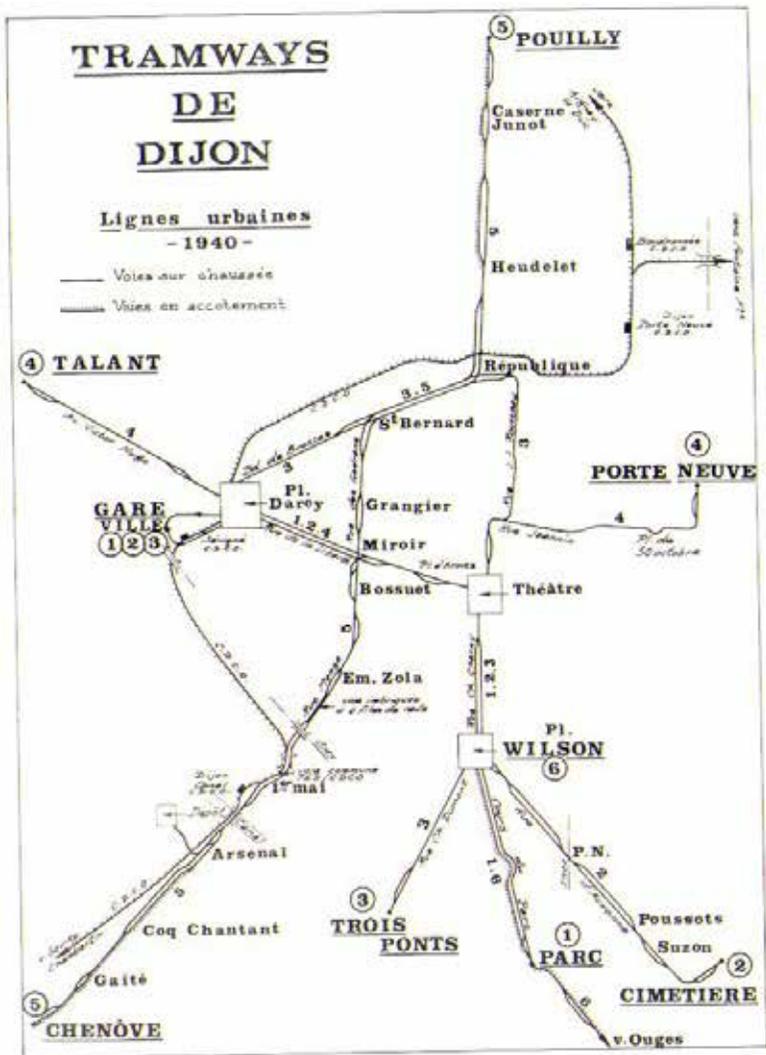
Archives de la Ville de Dijon, 19 FI

«Avenue Jean-Jaurès, les rames du tramway TED étaient installées depuis début 1895 sur le bord des trottoirs avec deux voies aller et retour. Le terminus était situé vers l'Escargotière. Le 9 janvier 1950, c'est le début du trolleybus qui a remplacé une partie du réseau du tram. Les deux modes de transport ont cohabité jusqu'en 1961; ensuite il n'y avait plus que le trolley qui a fonctionné jusqu'en 1966. Les automobiles étaient rares : les habitants se déplaçaient à vélo. Quelques voitures à cheval ont encore circulé jusqu'au début des années 1960.» (MME THIRION)



Inauguration du trolleybus

© Thirion



G. Louis/Bellières

Les Potins du Jacquemart

Au temps du tram

de L. Bourgeois-Gien

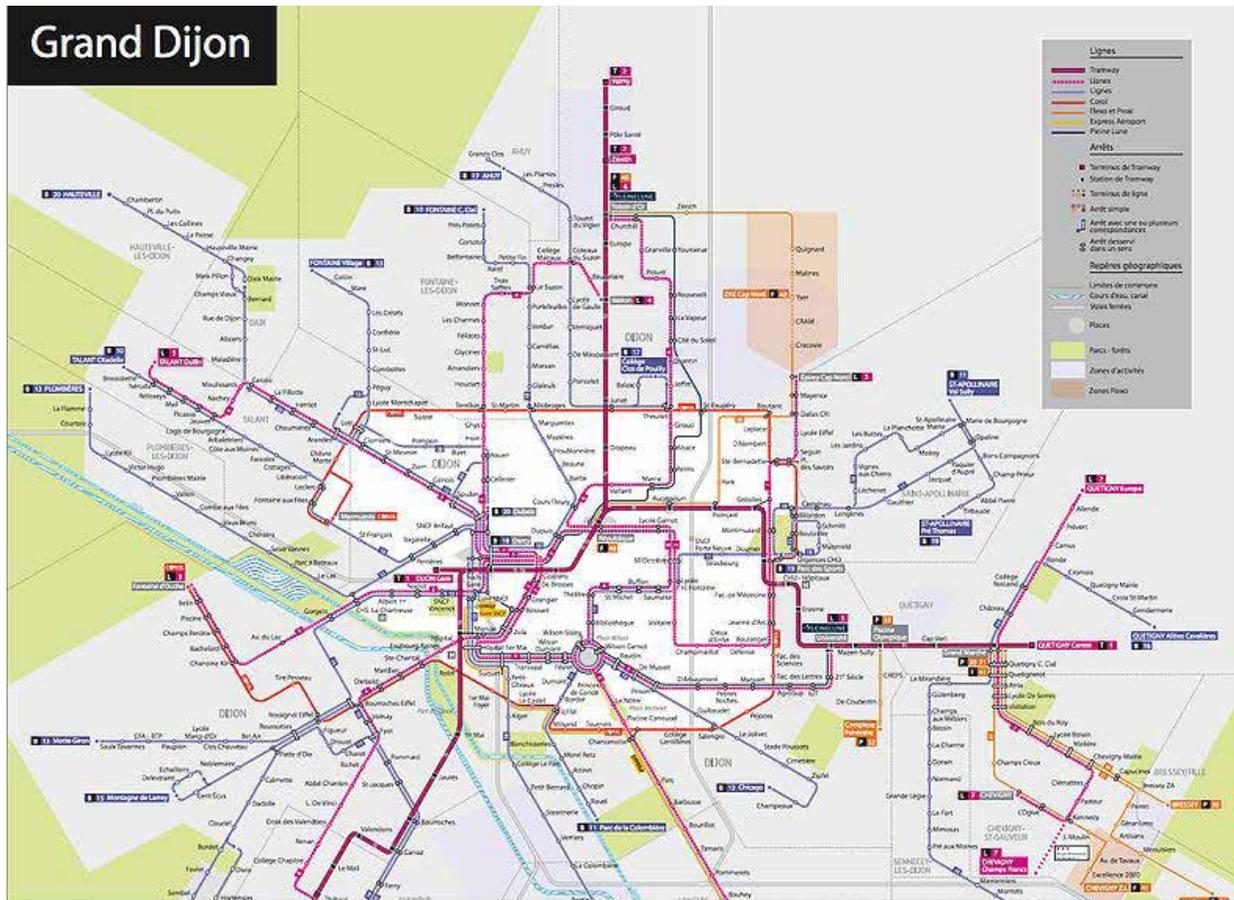
Dijon possède maintenant sur certaines lignes de somp-
tueux autobus

On n'arrête pas le progrès ! Il suffit d'évoquer nos vieux
trams ferrailant, bringueballant, pour s'en rendre compte
Et cela m'a remis en mémoire un - presque - accident
survenu à l'époque des fêtes de la fin de l'année 1945, alors que
la guerre était à son déclin. Dijon était humide, triste, froid, très
peu éclairé, et les trams, évidemment non chauffés, avaient
leurs glaces tout embuées.

Nous montions, à 19 heures, la rue de la Liberté, lorsqu'un
embouteillage stoppa le tram à la hauteur de la rue du Bourg.
Les banquettes longitudinales étaient occupées à peu près
toutes par des ménagères.

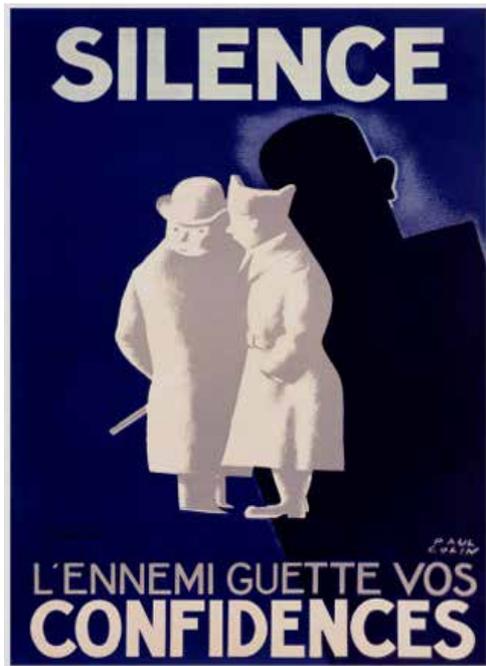
Il y eut un léger choc, un bruit de verre pulvérisé, et des
paillements stridents... A l'intérieur on eut alors l'insolite
spectacle d'une tête de cheval, toute placide et fort étonnée,
saluant du menton les voyageuses qui n'en menaient pas large
et essayaient de se sauver en abandonnant leurs paquets dans
toutes les directions.

L'explication était simple. Un attelage hippomobile était
arrêté à l'angle du café - le point central -. Un camion de
l'armée américaine l'avait heurté par l'arrière et poussé avec
force contre le tram à l'arrêt. Le cheval n'avait pas résisté et
s'encadra juste entre deux mémères dijonnaises terrorisées...
Il n'y eut pas de victimes. Seul, les naseaux de l'animal
fut dressé par le populaire contrôleur Valyque tout Dijon
connaissait, et l'animal dégage de sa position incongrue, tout
fournir un fameux thème de conversation pour tous les
voyageurs du tram



LES ANNÉES NOIRES

Le 3 septembre 1939, la Seconde Guerre Mondiale éclate. Les hommes âgés de 21 à 45 ans rejoignent leurs régiments. La mobilisation concerne également les animaux. Les meilleurs chevaux sont réquisitionnés.



Affiche officielle éditée par le gouvernement français de la III^e République
© Collection privée

Dans chaque municipalité, il est créé un service de «DÉFENSE PASSIVE». La ville est découpée en secteurs et ensuite en îlots. Un chef de secteur responsable de la protection des populations et des biens est secondé par des chefs d'îlots.

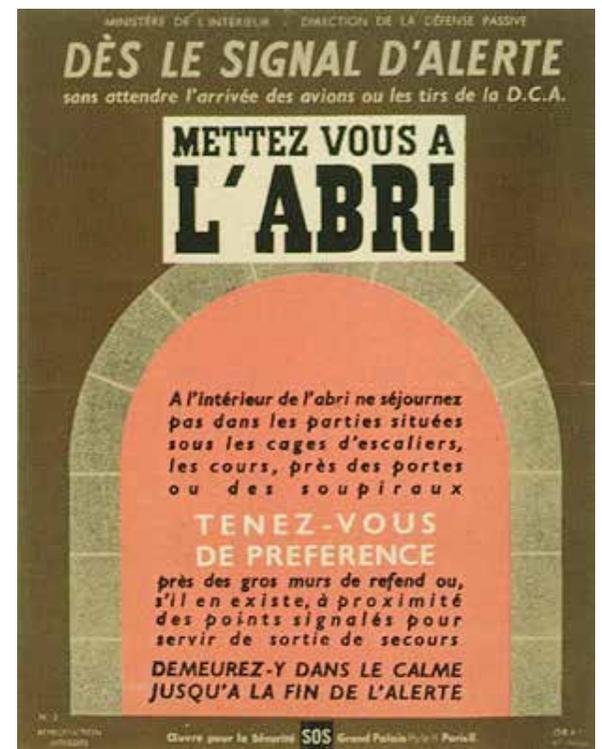
Les organismes de propagande sont très actifs : journaux, radio, cinéma, théâtre, affiches... Tout ce qui est dit, lu, vu a le visa de la censure. De nombreuses affiches sont placardées dans les rues et lieux publics. *«On avait les masques à gaz; on nous apprenait à les mettre, on a appris à en faire.»* (JEAN-LOUIS R.)

Des brochures sont distribuées aux familles pour leur indiquer la conduite à tenir en cas de bombardement ou d'attaque aux gaz. Des tranchées ont été creusées par les réfugiés espagnols (des sortes de boyaux pour se protéger en cas de bombardement). On en trouvait rue Pierre-Joseph Antoine pour 300 personnes, rue de Corcelles en face des rues du Montrachet, Claude Rossignol, mais également square de Nuits-Saint-Georges.

«Il y avait une tranchée-abri en zigzag avec une ouverture à chaque extrémité. Au milieu de ce boyau se trouvait un "trou d'homme" permettant la ventilation et l'évacuation des personnes à l'aide de barreaux scellés dans la paroi.» (SERGE P.)

«Il y a eu une alerte le jour du certificat d'études primaires à Montchapet, alors on s'est abrité dans les tranchées et on a tous eu notre certif!» (JACQUES R.)

Les caves voûtées ont été répertoriées et classées comme «ABRI»; à l'entrée un rectangle de peinture blanche et un chiffre qui indiquait le nombre de places. Si l'on habitait trop loin d'un abri, on consolidait la cave de la maison ou on creusait une tranchée dans le jardin. Les vitres des fenêtres étaient renforcées par du papier gommé pour éviter les éclats. Dès la nuit venue, toutes les lumières devaient être occultées, les volets fermés. Les vélos et les rares voitures avaient les phares peints en bleu et une fente laissait passer un trait de lumière.



Affiche française de la défense passive donnant les instructions à suivre en cas de bombardement
© AM Dijon, FI 1622

Les sous-chefs d'îlots faisaient des rondes chaque soir et ordonnaient à grands coups de sifflet l'extinction des lumières. La population s'est vue attribuer un masque à gaz. Des démonstrations étaient organisées dans les écoles.

Dans les foyers, le soir à la veillée, les femmes tricotaient des vêtements chauds pour ceux qui montaient la garde à la frontière.



Masque à gaz 1939/40
© Collection privée

Des colis étaient envoyés pour maintenir le moral et améliorer le «rata» langage militaire signifiant nourriture peu recherchée.



© Livre P.Gounand

La population était relativement rassurée, nous avions la ligne Maginot, ouvrages d'acier et de béton construits de la frontière suisse à la forêt des Ardennes, réputée infranchissable par nos stratèges.

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes passent à l'offensive en Belgique et dans les Ardennes. Dijon voit passer les premiers réfugiés belges dans de belles voitures se dirigeant vers le sud de la France. Le manque d'essence fait que ces limousines sont abandonnées sur le bord des routes. Vers le 10 juin, c'est au tour des Picards, des Lorrains, des Alsaciens de fuir vers le sud. Dijon à son tour se vide de ses habitants. On quitte la ville avec ses moyens : à pied en poussant un landau ou une brouette, à cheval avec même le corbillard et les tombereaux, à bicyclette tirant une «Choillot» surchargée, en automobile recouverte de matelas : on ne sait pas où l'on va dormir et ça protège des balles d'avions. On va vers le sud et le Morvan.

«Une nuit, on est partis en train, on est rentrés aussitôt; des maisons avaient été vidées pendant ce temps-là.» (C. RACAPÉ)

Dans la nuit du 15 au 16 juin, la municipalité dijonnaise quitte la mairie en direction de Moulins via Bligny-sur-Ouche et Autun.

«Quand les allemands sont arrivés, j'avais 10 ans, on disait aux gosses de ne pas s'approcher., nous, on s'est approchés; ils nous ont donné du chocolat et on a joué aux soldats, on a mis leurs casques.»
(M. CARRIÈRE)

Il ne reste plus que 20 000 dijonnais qui ne peuvent ou ne veulent pas partir. Aux voisins, on confie les clés du logis. Ceux qui restent deviennent «concierges».



Colt Gilbert

Allemands à la Trouhaude

© Histavia 21

Le 15 juin, la troupe positionnée à Dijon se replie sur Nuits-Saint-Georges : premier bombardement aérien. Notre quartier est épargné. Les bombes tombent sur les Poussots; l'usine à gaz rue de Longvic, la caserne Krien (à proximité de l'école des greffes) et la gare Porte-Neuve. Pertes françaises : 30 à 40 morts selon les sources. Le 16 juin, la ville est déclarée «ouverte». L'occupant investit les casernes et les forts. Les hôtels et maisons particulières sont réquisitionnés pour l'installation d'un important état-major des forces allemandes.

La France est coupée en deux par la ligne de démarcation. Nous sommes en zone occupée. Le journal «Bien Public» cesse de paraître. Les réfugiés rentrent petit à petit. Ils ne sont pas allés bien loin. À leur retour, ils ont de mauvaises surprises : locaux occupés ou vandalisés, meubles disparus, cave vidée...

Le 7 juillet, la loi institue les «cartes d'alimentation» délivrées par les mairies. Elles varient selon que l'on est travailleur de force, enfant ou adulte (J1-J2-J3). Les tickets de rationnement concernent tous les produits et denrées (nourriture, vêtements, chaussures, charbon...).



«Des soldats allemands ont occupé la maison pendant la débâcle : à notre retour, la maison était rangée, mais la cave était vide, ils avaient bu tout le vin! Papa était furieux.»
(JACQUELINE F.)

Un enfant avait droit à 30 barres de 4 carrés de chocolat à la crème par mois. Une femme enceinte ou allaitante avait droit à ½ litre de lait par jour. À l'école, on distribuait des biscuits et des pastilles vitaminées. Toutes les familles qui en avaient la possibilité faisaient un jardin. Chaque parcelle de terrain devenait un potager.

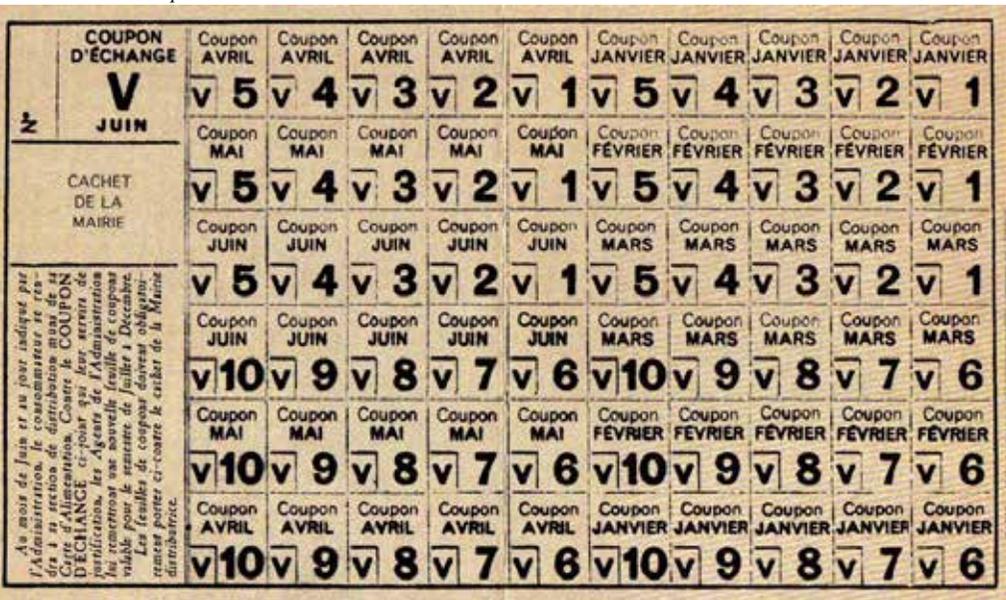
Nous sommes sous l'autorité allemande : couvre-feu de 22 heures à 6 heures du matin.

Les légumes «longue conservation» sont cultivés en priorité : pommes de terre, carottes, rutabagas, topinambours, haricots en grains, choux... Les récoltes n'étaient pas très abondantes, car il fallait de l'eau et il y en avait peu; quelques citernes et bidons et de rares puits. La terre à vigne n'était pas très nourricière. Les mois et les années passent. Les restrictions sont de plus en plus sévères, les rations diminuent. L'occupant se sert largement. *«On avait un cochon dans la cave qu'on appelait Adolf.»* (SERGE P.)

Le service des Postes est désorganisé et les nouvelles des soldats sont rares. Le facteur est attendu avec impatience et inquiétude. Où sont-ils? Morts? Prisonniers? Disparus? Ou en zone sud? Lorsque la nouvelle arrive, les visages se détendent ou se ferment. Des femmes s'habillent en noir, les hommes portent un crêpe (bande de tissu noir) au bras ou à l'encolure de la veste pour signifier un deuil.

Les hivers, pour avoir moins froid quelques heures, les gens allaient au cinéma et au théâtre. Mais il fallait rentrer avant le couvre-feu.

Tickets de rationnement et carte d'alimentation
© Collection privée



Dans le quartier, plusieurs villas sont occupées par les agents de l'ABWEHR (contre-espionnage allemand) et d'autres services policiers. Des réunions et des fêtes y sont organisées, entachant la réputation du quartier.

Les jeunes qui ne veulent pas partir en Allemagne pour servir au S.T.O. (Service Travail Obligatoire) gagnent les maquis. La population «cheminote» est un terrain fertile pour la résistance. Depuis la gare, les employés assistent au départ des produits agricoles pillés par les Allemands et transportés outre Rhin. Ils voient passer ou partir en gare des milliers de jeunes gens réquisitionnés dans le cadre du S.T.O. ou des colonnes d'ouvriers dijonnais embarqués de force dans les wagons vers les usines allemandes. *«Pendant la guerre, j'ai vu deux Allemands au-dessus des silos des grandes minoteries et un au ravitaillement. Il y avait 20 ouvriers français qui travaillaient dans le moulin.»* (LUCIE M.)



Le bassin du port du canal asséché, 20 avril 1943.
(Coll. Maurice Lombard)

La résistance est de plus en plus active : sabotage de machines à Perrigny, blocage de la plaque tournante de la rotonde et également destruction des portes d'écluses du canal ayant pour effet d'assécher le bief et immobiliser les péniches de blé à destination de l'Allemagne. Le 24 novembre 1943 sept cheminots sont condamnés à mort par un tribunal allemand à Dijon. Le 29, au dépôt de Perrigny, 1 500 cheminots se mettent en grève pendant 2 heures. Craignant la contagion vers d'autres dépôts de la région, les autorités gracieux les condamnés qui seront déportés en Allemagne, où ils seront exécutés. Les sabotages amènent les autorités à désigner des civils pour garder



les voies. Ils se multiplient surtout après le débarquement en Normandie. La ligne électrique haute tension qui traverse le quartier a eu plusieurs pylônes sabotés.

Août 1944, sabotage des voies de communication
© Livre Libération Dijon

La population civile est invitée à quitter les abords de Perrigny. La radio anglaise annonce à plusieurs reprises «la moutarde pique le nez» indicatif d'un bombardement imminent. La mairie ne fait pas évacuer les habitants, elle le recommande seulement.



intendant militaire) en bois qui seront montées sur les terrains disponibles (Boulevard E. Fyot, rue de Chenôve, à l'emplacement de la future place H. Vallée), mais également sur Chenôve et dans d'autres quartiers de Dijon. En 1945, le service de la reconstruction décide de créer un quartier de «compensation» pour les propriétaires sinistrés. L'emplacement de ce lotissement fut choisi entre le tronçon existant du Boulevard E. Fyot (sur 100 m) et la rue de la Corvée. De nouvelles voies sont aménagées : rue H. Focillon, place H. Vallée. L'impasse du Musigny devient une rue débouchant sur le boulevard E. Fyot terminé.



Les voies ferrées ayant été partiellement remises en service le 11 août 1944, nouveau bombardement beaucoup plus ciblé sur Perrigny. Une victime signalée.

Quelques jours plus tard, dans Dijon, les premières unités de la XIX^e Armée allemande battant retraite du sud et du sud-ouest de la France arrivent dans notre région. La population reprend espoir en voyant passer ces fiers soldats débraillés sur des bicyclettes ou des chariots tirés par des chevaux squelettiques.

La population du quartier se déplaçait à pied, car tous les moyens de transport étaient réquisitionnés, ce qui donna lieu à divers incidents. Les coupures de courant nous ont empêchés de savoir que Paris avait été libéré le 25 août par l'Armée Française.



**Poste d'aiguillage
Dijon-Perrigny après le
bombardement**
© Collection privée

Le 9 septembre, incendie de l'armurerie et des munitions de l'Arsenal, destruction du pont Eiffel et du pont du Canal avenue Jean Jaurès. La gare de Dijon-ville saute. Les Allemands rendent inutilisable le réseau ferré autour de Dijon. *«Avec mon frère, sur le toit du poulailler, on a vu la gare de Dijon partir en fumée.»* (ODETTE T.)

«Nous étions à la fenêtre du premier; nous avons été repoussés par le souffle de l'explosion du pont situé sur le canal.» (G.GEUTIN)

«Les Allemands sont passés rue de Chenôve, à la débâcle, plus de 2 000 vélos sur le pont vers l'hôpital.» (M. PY)



Pont bombardé
© Collection privée

Le 11 septembre, les blindés alliés venant de Beaune entrent dans Dijon en passant sur un pont provisoire avenue Jean Jaurès.

«De nombreux vélos sont ramassés par les troupes en déroute.» (G.GEUTIN)

«C'est la Libération» : la foule se presse pour acclamer ses libérateurs, mais ils ne font que passer, car la guerre n'est pas finie. *«J'ai mangé mon premier chewing-gum à la libération de Dijon, je suis montée sur un char. Maman m'avait mis une cocarde bleu blanc rouge dans les cheveux pour la Libération sur l'avenue Jean Jaurès.»* (MME TROUSSARD)



Pont provisoire, écluse 55, avenue J.Jaurès
© Collection privée

«Finalement, le premier Allemand que j'ai croisé m'a donné du chocolat... le premier Américain m'a botté les fesses !»
(JEAN CARRIÈRE)

Le quartier panse ses plaies, déblaye les gravats et tente de réparer ce qui peut l'être ; la reconstruction aura lieu plus tard : il faut des matériaux.



«Il y avait tant de neige cet hiver-là en 1944-45, il faisait si froid que les prisonniers allemands du Fort de la Motte Giron, sur des traîneaux, ont dégagé la route de Corcelles et les rues du quartier à mains nues et nous, on les regardait en rigolant.» (JACQUES R.)

La victoire ne sera fêtée que neuf mois plus tard. Les restrictions dureront encore quelques années.

Les pertes : lors de la guerre 1914/18, 65 habitants du quartier sont morts au combat. Durant la Seconde Guerre mondiale, il y a eu 81 morts (dont 17 femmes), qui étaient des militaires, des victimes de bombardements, des fusillés, des déportés, des prisonniers morts en déportation ainsi que des maquisards.



Dans le quartier, cheminots, maquisards, civils et militaires ont payé un lourd tribut pour leurs actions. Stèles, plaques et monuments nous rappellent leur sacrifice.



© Collection privée



Monument au dépôt S.N.C.F. de Dijon-Perrigny, rue J.B Peincédé
© Collection privée

Angle rue des Gaulois et avenue J.Jaurès : emplacement de la maison de la famille Rougemont dont cinq membres ont perdu la vie

© Collection privée



Rue et square Père de Foucault

© Collection privée



Page de gauche, véhicules en attente avenue Jean-Jaurès et rue de Chenôve

© Photos extraites du film : 20 minutes d'enfer; ville de Chenôve - J-M.Bordet

Place du 1^{er} Mai

© Collection privée



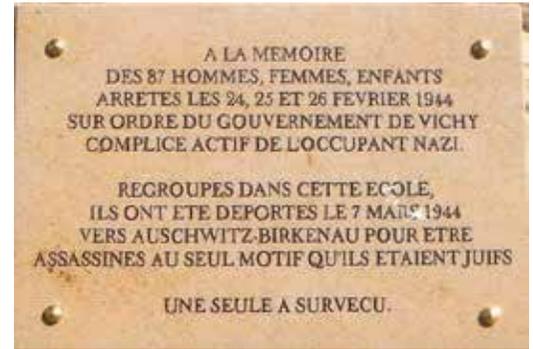
Intersection Blvd Fyot et rue Richet : plaque commémorant le sacrifice de trois résistants et patriotes qui ont lutté contre l'opposant. Autrefois apposée à l'angle du Blvd des Bourroches et de la rue de Chenôve, il a été décidé de son transfert en raison de la dangerosité due à la circulation.

© Collection privée



École J.Jaurès

© Collection privée



Pierre Vieillard (27/12/1921 – 07/03/1942) instituteur, résistant communiste, tout comme ses parents.

Ceux-ci ont beaucoup aidé, pendant et après la guerre, les habitants du quartier des Bourroches où ils résidaient.

Suite à un attentat contre des foyers allemands, il est arrêté avec trois autres élèves normaliens, non par des Allemands, mais par des Français. Pierre Vieillard est exécuté au stand de Montmuzard le 7 mars 1942 à 18h12, avec ses trois camarades de résistance et un ouvrier apprenti ébéniste. Son nom est gravé sur le Mur des fusillés à Dijon, sur la stèle commémorative de l'École Normale et à l'école de Larrey.



© Progrès de la Côte-d'Or; 9 mars 1942

FÊTES DU QUARTIER

FÊTES AUX BOURROCHES

Aux Bourroches : c'était une des plus belles fêtes de Dijon avec celles du Parc et du Premier Mai !

Après la Seconde Guerre mondiale, les gens avaient besoin de se distraire. Dans tous les quartiers de la ville, des fêtes étaient organisées et celle du quartier Dijon-Sud était particulièrement prisée. Elle avait lieu la dernière semaine de juillet et la première semaine d'août. Durant quinze jours, les attractions foraines : bal monté, autos-tamponneuses, manèges, stands.... attiraient une foule importante.

Sur le podium, le spectacle était permanent : concerts par l'Harmonie S.N.C.F. et par les Trompettes de la Jeunesse Bourguignonne, majorettes, clowns, ventriloque, marionnettes, fantaisistes, jongleurs, équilibristes, danses folkloriques par le groupe «La Bourguignonne», crochets amateurs pour enfants et adultes, jeux divers, distributions de prix, tirages de tombolas... *«L'harmonie des cheminots a beaucoup fait pour le développement de la musique aux Bourroches.»*

(J. HUGUET)



L'emplacement de la fête a changé en fonction des reconstructions ou constructions diverses. Avant 1950, les festivités se déroulaient à l'angle du boulevard des Bourroches et de la rue des Vergelesses où les travaux de construction d'une maison avaient été suspendus. Sur la dalle du rez-de-chaussée se trouvait le podium. La rue n'avait des maisons que sur un côté, ce qui permettait d'installer un bal monté (Guéritée, Prin ou Fauveau le plus beau !) et un manège d'auto tamponneuses. Les stands, manèges pour enfants ou la chenille, s'installaient sur les trottoirs du boulevard.

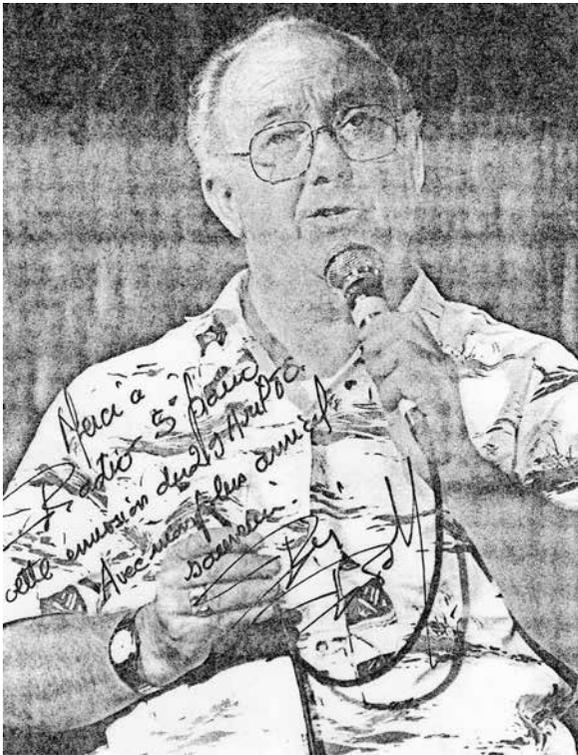
Vers 1955, la construction de la maison ayant repris, la fête se déplace plus haut sur le boulevard entre les numéros 65 et 71, un grand terrain vague convenait mieux : il y avait plus de place. Le podium se situait devant la mairie annexe et les gradins étaient installés devant la statue, boulevard E. Fyot. Les dimanches après-midi, course cycliste avec, à chaque passage à la fête, une prime offerte par les commerçants ou les entreprises : un dimanche c'était la course cycliste des Bourroches patronnée par le Comité Quartier Dijon-Sud et organisée par l'U.S.C.D. (Union sportive des cheminots dijonnais) avec départ, passages et arrivée sur la fête. L'autre dimanche, c'était le Grand Prix Cycliste des Cheminots de Perrigny et Gevrey-Triage, organisé par l'U.S.C.D., avec une boucle de 120 km. Après la course, il

Course cycliste 1955

© Malle



y avait le crochet amateur. Le gagnant était désigné par l'applaudimètre. Les chanteurs (euses) de toutes les nationalités chauffaient la foule : entre les Espagnols et les Italiens on assistait à de belles joutes vocales. Pour terminer la soirée, R.R. (René Rollin en médaillon) venait pousser ses mélodies d'amour et faire chavirer quelques cœurs. Le boulevard n'était pas fermé à la circulation : voitures et fête coexistaient sans problème.



René Rollin
© Collection privée

«La fête des Bourroches, pour moi, entre 8 et 12 ans, c'étaient les attractions sur le podium, les clowns, mais surtout la course cycliste : mon grand frère était coureur cycliste et mon père, ancien coureur, conduisait la voiture balai (un véhicule S.N.C.F.) pour récupérer les traînants ou les éclopés. J'ai fait plusieurs fois le tour des trajets dans le camion. Pour mon certificat d'études, j'ai eu un vélo de course, acheté d'occasion au trésorier du club.»

(JACQUES PARIZE)



COMITÉ DE QUARTIER DIJON SUD

À ce moment-là, le boulevard des Bourroches n'était qu'un chemin de terre qui allait jusqu'à l'école de Larrey. Des entreprises du quartier (notamment Choillot et Brossier) ouvraient toutes grandes leurs portes pour accueillir les bénévoles qui distribuaient des paniers aux personnes âgées. Le comité était de tendance socialiste, mais on ne devait pas parler de politique. C'était un travail monstre qui attendait les bénévoles. Le Comité se réunissait au café de l'Espérance se trouvant sur le boulevard. Monsieur Creusot, employé au T.E.D, fut élu dès son arrivée sans s'être présenté.

© Collection privée



*La guinguette au petit vin blanc.
0.20.100.0, zéro-vingt-cent-o soit pas de vingt sans eau
(1936)*

© Collection privée

Pour le comité, ce qui comptait beaucoup c'étaient les fêtes qui attiraient du monde bien au-delà du quartier et qui rapportaient des fonds leur permettant de financer leurs actions de solidarité. Grâce à leur participation au Carnaval de Dijon (chars décorés) il recevait une somme d'argent qu'il redistribuait afin de venir en aide aux personnes en difficulté ; pendant la guerre le comité envoyait des colis aux soldats et cela continuera pendant la guerre d'Algérie.

«Le Chanoine Kir venait lors de la distribution des paniers; il tutoyait Monsieur Creusot à qui il avait fait le catéchisme à Viévigne, quand il était curé à Bèze.»

Le char du comité de quartier participait au défilé de la Mère Folle.

«Alors que j'étais au service militaire en Allemagne, je suis venu en fausse perm à la fête des Bourroches» (ROGER B.)

© Eric Juvin, BM Dijon

Au cours des années 1960, la fête s'installe place Henri Vallée. L'ambiance change ; les gens sortent moins, la télévision prend place dans les familles. Ces fêtes disparaîtront en 1976 : moins de participants, gêne à cause du bruit, membres du comité plus jeunes n'ayant plus les mêmes idées, moins de bénévoles, moins de manèges, des rivalités...

FÊTE AUX VALENDONS

*Majorette
des Valendons
© Joël C.*

Elle était organisée place de l'Abbé Chanlon par le Comité des Fêtes du quartier qui avait pris le relais. Elle commençait le dernier week-end de juin et durait deux semaines. Le bal monté était installé sur un terrain inoccupé derrière l'école des Valendons où se trouve actuellement la salle Eugène Bourret, rue Léonard de Vinci. Sur le podium, on pouvait assister



à des animations semblables à celle de la fête des Bourroches. Deux événements étaient particulièrement attendus : le défilé des majorettes le samedi soir, suivi de l'élection de «Miss Valendons» et la course cycliste qui se déroulait dans les rues du quartier le dimanche. Au cours des années 1980, la fête s'est installée sur le square des Valendons, courant juin, seuls des manèges pour enfants, des autos tamponneuses et des stands de gourmandises faisaient le bonheur des plus jeunes.

FÊTE DU PORT DU CANAL

En 1983, la municipalité, le Directeur de la M.J.C. Bourroches-Valendons, l'animateur permanent au Centre Social des Bourroches, le Responsable du Foyer des Jeunes Travailleurs et M. Jarzaguet s'associent pour faire revivre une coutume bien lointaine : la fête du Port du Canal.

L'association des Amis du Port du Canal va se créer, recensant une trentaine d'associations et plus de 300 adhérents.

Au fil des années, les activités vont se diversifier, voire s'amplifier : promenade en T.G.V. miniature, expositions, lâcher de ballons, joutes nautiques, balades en bateau. Le vendredi soir, à l'initiative des amis de l'Orgue un concert est donné en l'église Sainte-Chantal. Le samedi matin un concours de pêche est organisé pour les enfants des écoles voisines. Désormais, la fête a lieu chaque premier week-end de juin. Le samedi soir, un feu d'artifice émerveille les yeux des Dijonnais. On compte jusqu'à 20 000 personnes qui se déplacent pour vivre cette grande manifestation populaire.



© Collection privée



Concert à Sainte-Chantal en 1999

© Collection privée



Concours de pêche

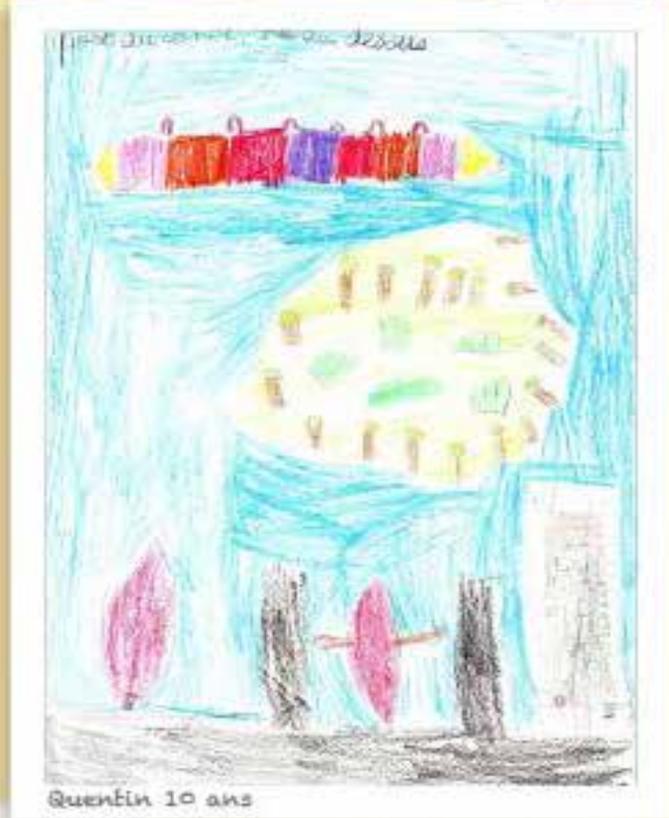
© Bien Public 1994

Les associations nombreuses sur le quartier y participeront également. Au programme de ce samedi après-midi de juin, on trouve sur le podium des prestations artistiques : danses, chants, folklore, concerts, clowns, variétés ainsi que des démonstrations sportives, mais aussi canoës, calèches, poneys, modèles réduits...

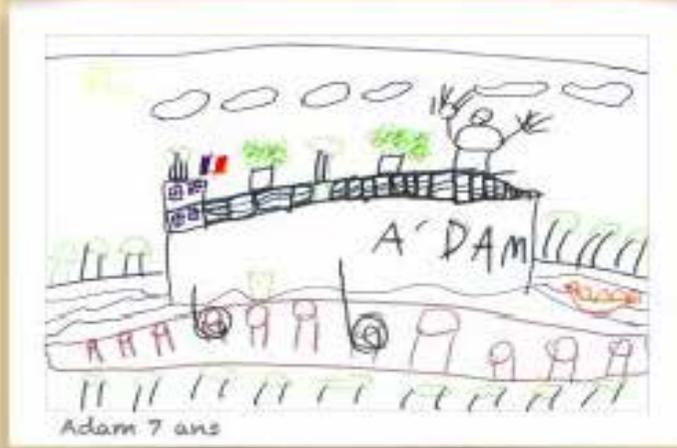
JOUR DE FÊTE AU PORT DU CANAL
JUN 2016



Adrien 8 ans



Quentin 10 ans



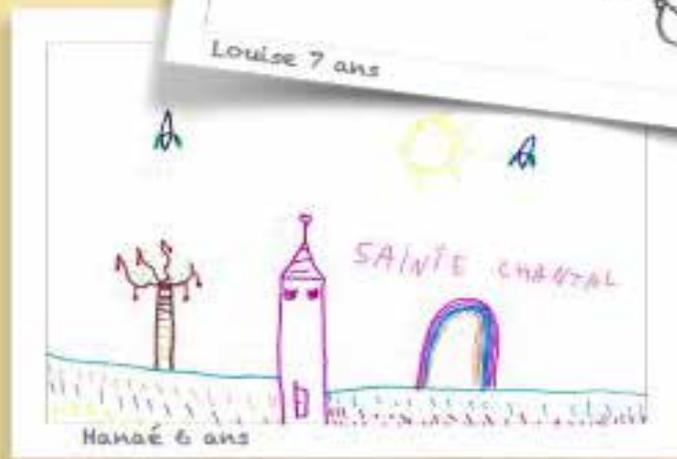
Adam 7 ans



Louise 7 ans



Lily 8 ans



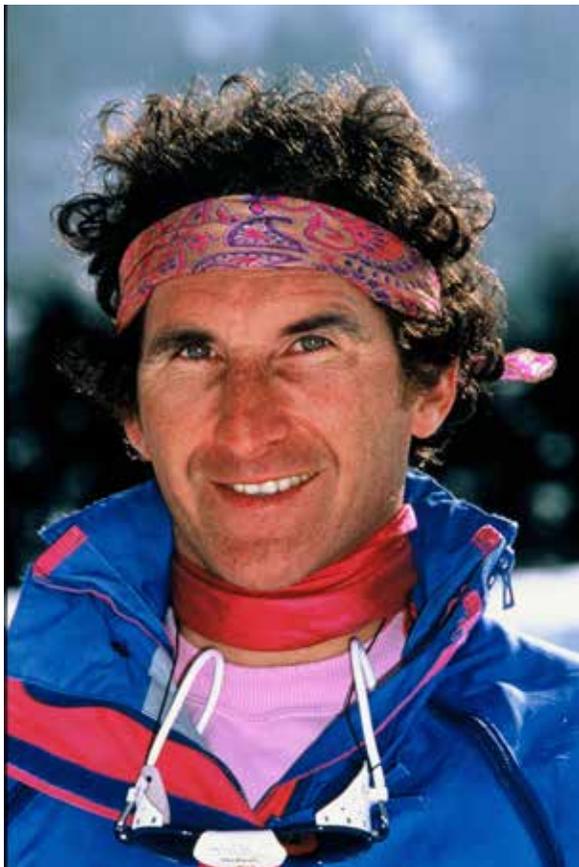
Hanaé 6 ans

Ce jour là, les enfants ont dessiné pour le livre...

PERSONNALITÉS DU QUARTIER

BOIVIN JEAN-MARC

Il est né à Dijon, le 6 avril 1951 et a vécu aux Bourroches, au 10 rue de Trémolois où il a fréquenté l'école voisine. Ce fut un alpiniste, un skieur de l'extrême, un parapentiste et deltiste de renommée internationale. De nombreux records ont récompensé ses exploits tant en escalade glaciaire qu'en deltaplane ou parapente : il fut le premier à sauter d'un sommet de plus de 8 000 m en deltaplane (Gasherbrum II, 8 035 m – Pakistan) en 1985, le premier à sauter de l'Everest en parapente en 1988. Il fut aussi parmi les premiers à se lancer dans l'exploration sous-glaciaire (Mer de Glace puis Groenland). Il a réalisé plusieurs films primés sur les sports de l'extrême. C'est lors d'un saut en parachute, au Salto Angel (Venezuela) qu'il se tue le 17 février 1990. En son honneur, le lycée à vocation sportive de Chevigny-Saint-Sauveur et un prix décerné aux Écrans de l'Aventure de Dijon portent son nom.



© P.Hiest Photographe

CHARRIÈRE JEAN

Il est né le 21 mars 1935 rue Charles Poisot à Dijon. De formation technique, il fait toute sa carrière aux P.T.T. Il a été Conseiller Municipal de la ville de Dijon de 1971 à 2001, sous les mandats de Robert Poujade. Très attaché à son quartier, il s'est investi dans de nombreuses associations des Bourroches et a vécu dans la maison construite par ses parents, rue Pierre-Joseph Antoine. Il a été fait chevalier de l'Ordre National du Mérite en 2005.

Décédé le 21 novembre 2014, il est enterré en Corrèze, pays de naissance de ses parents.



© Collection privée

DARBOIS ALBERT SURNOMMÉ «BASU» (06/07/1908)

Grand coureur cycliste, il a débuté sa carrière à l'âge de 20 ans, en 1928, à l'U.S Dijon, puis a rejoint l'équipe Terrot. Il a remporté plus de deux cents victoires entre 1928 et 1950 notamment le tour de Pologne. Il a disputé avec l'équipe de France la course Prague-Varsovie, l'ancêtre de la «Course de la Paix» en 1949. Il était épicier au 72 rue Charles Poisot.



© Collection privée



EIFFEL GUSTAVE

(Né le 15 décembre 1832 à Dijon, décédé le 27 décembre 1923 à Paris) voir page 20.

GUILLEMIN ROGER

Né le 11 janvier 1924 à Dijon ; il passe une partie de son enfance à la Patte-d'Oie où ses parents tiennent un bar-épicerie. Il étudie au Lycée Carnot puis à l'École de Médecine de Dijon et reçoit son diplôme de Docteur en Médecine de la Faculté de Lyon dont dépendait l'École de Dijon. En 1948, il fait quelques remplacements de médecin à Saint-Seine l'Abbaye. Très attiré par l'endocrinologie, il part au Canada où il effectue des recherches à l'Université de Montréal et reçoit le titre de Docteur ès Sciences (PhD). Aux USA, au Baylor College of Medicine, (Houston-Texas) il enseigne la physiologie et commence ses recherches sur les fonctions endocrines suspectées d'une partie du cerveau appelée hypothalamus. Il isole la première de ces hormones du cerveau en 1969. Il rejoint, en 1970, le Salk Institute de San Diego en Californie où il crée le laboratoire de neuroendocrinologie et y continue ses travaux et recherches en la matière. Honoré de plusieurs grands titres, en 1977 il partage le prix Nobel de médecine avec son ancien collaborateur Andrew V. Schally pour leurs travaux sur les hormones hypothalamiques et Rosalyn Yalow pour ses propres travaux d'immunologie.



© Collection privée

Il sollicite et obtient la nationalité américaine (1965), mais reste attaché à Dijon, sa ville natale et à la faculté de Dijon où il est consacré docteur honoris causa en 1978.

En 2015, on lui remet le titre de Commandeur de la Légion d'honneur.

JACQUES ÉDITH (1921-1968)



Chanteuse d'Opéra, mezzo-soprano, elle jouera principalement le rôle de Carmen au cours des années 1950/1960 (Opéra Garnier). Elle a résidé rue de Chenôve. Elle s'est tuée dans un accident de voiture en 1968.

JOYANDET ALAIN

Il est né le 15 janvier 1954 au 33 rue des Trois Forgerons ; ses parents tenaient la succursale des «Docks Bourguignons». Entrepreneur et homme politique français, il entame des études de médecine à Dijon avant de se tourner vers le journalisme. Il débute sa carrière en 1974 comme journaliste à l'hebdomadaire d'information La Presse de Gray qu'il rachète douze ans plus tard. Il fonde La Presse de Vesoul et Radio Val-de-Saône à Vesoul en 1981, puis l'Hebdo de Besançon. En 1986, il devient président de l'UFC Vesoul, club de football. Il fonde en 1991 Les Indépendants, groupe de radios régionales. Il est maire de Vesoul depuis 1995.



© Collection privée

LECAT JEAN-PHILIPPE

Il est né à Dijon le 29 juillet 1935 et a résidé rue Gustave Noblemaire. Diplômé de Sciences Politiques et de l'E.N.A, il est entré en 1967 au cabinet du Premier ministre Georges Pompidou. Député de Côte-d'Or (circonscription de Beaune), Conseiller général et régional, il

entre au gouvernement de Pompidou comme secrétaire d'État à l'Information puis à l'Économie et aux Finances, enfin comme ministre de l'Information. Il devient en 1978 ministre de la Culture, poste qu'il occupera jusqu'en 1981 avant de présider l'École nationale du patrimoine (1990-1999). Il a également été président du conseil d'administration de l'Académie de France à Rome (la Villa Médicis). Il est décédé le 26 mars 2011.



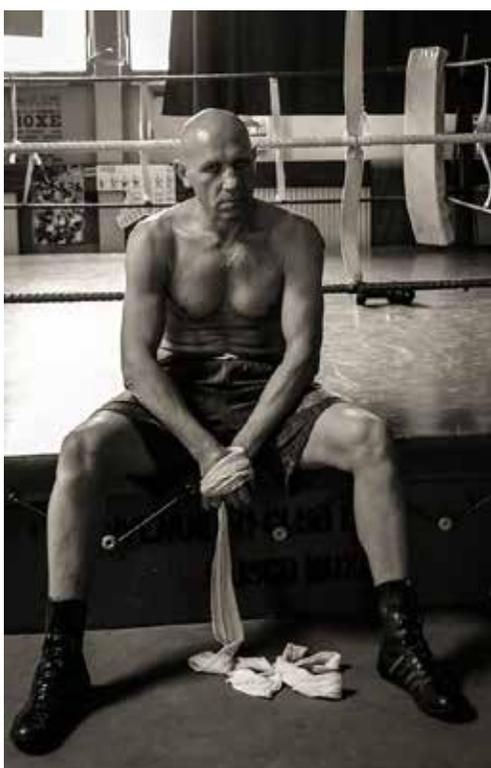
© Collection privée

souvent dans sa bonne ville de Dijon et gagné ses deux championnats de France face à Jean-Claude Buch et Guy Vasté. Le 5 octobre 1993, cette fois, l'enjeu est beaucoup plus important. À Dijon, Bernard Razzano remporte, face à Laurent Boudouani le Championnat d'Europe des super-welters et devient champion d'Europe. Pour «Rocky» Razzano, c'est la fin d'une belle aventure : il perd le combat le 11 janvier

1994 face à l'espagnol Javier Castillejo, au 6e round. Pour autant, il continuera à vivre sa passion en s'occupant des plus jeunes au club qui l'a vu devenir champion.

RAZZANO BERNARD

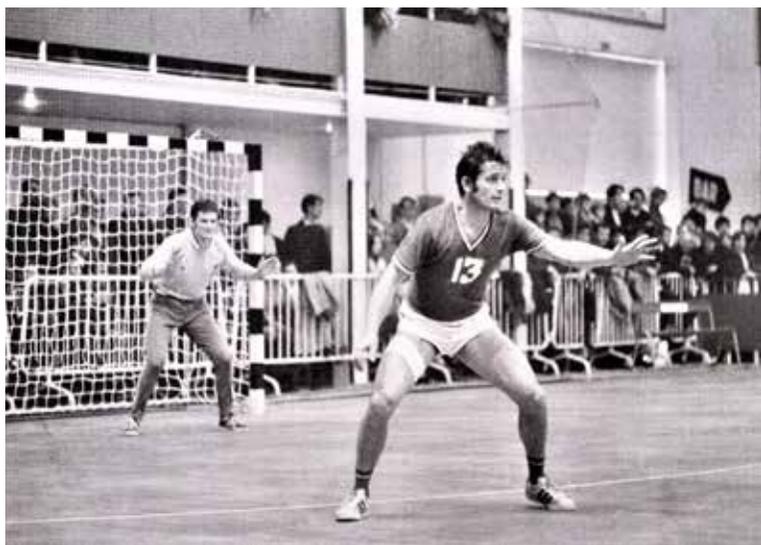
Il est né le 11 août 1963 ; il pratique la boxe à l'U.S.C.D. Son métier était paveur (il pavait les rues de la ville et faisait les bordures de trottoir), ce qui était dur physiquement. Bernard Razzano a eu une carrière amateur très honorable et deux fois, il a été finaliste des championnats de France des super-welters en 1985 et 1987. Professionnel, il a boxé le plus



© Collection privée

SELLENET ANDRÉ ET BERNARD (1940-2010 – 1943)

À dix ans, André, fils de cheminot du quartier des Bourroches, signait sa première licence de handball à l'U.S.C.D., le club de son quartier. Il rejoint le C.S.L.D. (Cercle Sportif Laïque Dijonnais) puis l'équipe de France en 1961 jusqu'en 1972. Il a inscrit la bagatelle de deux cent cinquante buts sous la tunique de l'équipe de France au poste de pivot (101 sélections). Bernard (104 sélections), fut gardien de but de 1963 à 1974 de cette même équipe ; ils ont été tous les deux champions de France en 1973 avec le C.S.L.D. Dès sa retraite sportive, André retournera s'occuper de son club dijonnais puis il fera partie de l'équipe municipale, sous la mandature de Robert Pujade. Il a œuvré pour le handball et le sport dans notre cité avant de décéder en 2010.



© B.Sellenet

LAURENCÉ BERNARD

Une des figures marquantes de notre quartier. Il s'est donné corps et âme pendant 37 ans, à cette grande maison MJC Bourroches, pôle majeur de la vie sociale et culturelle du quartier. Il appartient à cette équipe d'habitants qui adhèrent dès 1966 au concept de MJC.

C'est au poste de directeur qu'il est choisi. Il est l'homme de la situation, polyvalent, un fort tempérament qui ne manque pas d'idées, de courage et a le don de susciter l'enthousiasme, de souder les équipes. Use volontiers de l'humour, capable aussi de provocations.

Il a le souci constant de l'humain. Il a suscité et valorisé de nombreuses carrières d'animateurs. Sous un aspect rugueux parfois se cache un cœur gros comme ça. 3 traces lui tiennent particulièrement à cœur : la fête du port du canal dont il est à l'origine, la statue « le décrocheur de lune » au coin du boulevard, l'étoile flamboyante.



© Collection privée



NOS SOURCES

Nous remercions les institutions et personnes qui nous ont fourni leur aide et permis la reproduction de documents :

- Amis du Port du Canal
- André Petiot dit Dédé
- Archives Départementales de la Côte-d'Or
- Archives Municipales de Dijon
- Belle Hortense
- Bien Public
- Bibliothèque Patrimoniale et d'Étude
- Boulangerie du Chapitre (Paton)
- Bureau de Tabac Casas
- Choillot (M. Passot, Mme Boutry, M. Moser, L. et A. Da Costa)
- Crèche Calypso
- Dijon Céréales (G.M.D.)
- Écoles publiques et privée du quartier,
- Collège Dunant, anciens enseignants
- Églises de Sainte-Chantal et de Chenôve
- Gaillard Henri, Archéologue
- I.C.F. Habitat
- INRAP Institut National de Recherches Archéologiques Préventives
- Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne
- Médiathèque du Port du Canal
- M.J.C./Centre Social des Bourroches-Valendons
- Perronneau, Apidis
- Service des Archives de la ville de Chenôve
- Service des Espaces verts – les Serres de la ville
- Services de l'Hygiène de la ville
- Service de l'Inventaire du Conseil Régional
- S.N.C.F. – CER – U.S.C.D (section foot, rugby, boxe)
- Stade S.N.C.F. (J. Bourget, J. Gagnepain, R. Phal, M. Mourlier et les «Anciens»)
- Urbanalis
- Unis Cité Violettes (Habitants et D. Petit Sculpteur)
- Les collectionneurs : G. Baudement, L. Budin, B. Dirand, P.Irizar, F. Raclot, T. et D. Dubuisson
- Pour leur aide précieuse : M. Gras, J. Tupinier, N. Pagand, T. Lecomte et ceux dont l'anonymat a été respecté.

PHOTOS – VIDEO COLLECTION PRIVÉE

- Grutiers (CG2Bat, C3B, STCE, PAQUET, CUROT,
- Sara Bachotet, Archives de la Ville de Dijon
- Photographes ville de Dijon, M.J.C. Bourroches-Valendons
- Film 20 mn d'enfer, ville de Chenôve, JM Bordet

SITOGRAPHIE

- «Biographie détaillée de Gustave Eiffel» de l'A.D.G.E.
- Histavia21.net
- Climat de Bourgogne
- I.C.F. Habitat
- Dijon 1900, blogspot*
- I.C.F. Habitat
- Lexilogos (carte satellite)
- Divia
- Tu sais que tu viens de Dijon (Facebook)

BIBLIOGRAPHIE

- Annuaire «Fournier» 1932, 1950
- «Archéologie préhistorique et Gallo-romaine dijonnaise» G. Gremaud
- «Dijon d'Antan, à travers la carte postale ancienne», Thérèse Dubuisson
- «Dijon au hasard de ses rues» de J.L. Ponnavoy
- «Dijon, son passé évoqué par ses rues» d'E. Fyot
- «Dijon et son agglomération» mutations urbaines de 1800 à nos jours – Tome1 (Icovil Dijon)
- «Dijon Beaune mag, Dijon de ville en vigne 2013»
- «Dijon de tram en bus, de bus en tram» de G. Louis
- «Gustave Eiffel – La construction d'une carrière d'ingénieur» de Louis Devance
- «Histoire d'un quartier, 1^{er} Mai/Tanneries» Urbanalis, M. Pillot
- «Mémoire des Bourroches» par ses habitants et l'Atelier des Écritures
- «La topographie dijonnaise» de R. Gauchat
- «Le Canal de Bourgogne», Mémoires en images, de J.F. Bigny
- «Le tout Dijon» de Jean-François BAZIN (BH11 BA2)
- «Le fusillé innocent» de D. Callabre et G. Vauclair
- «Libération de Dijon» de P. Gounand
- «L'urbanisme dans les villes anciennes» de R. Gauchat
- «L'archéologie à Dijon, histoire d'un faubourg» Inrap
- «Ste Chantal de Dijon, une église à découvrir»... et
- «Ste-Chantal de Dijon, une paroisse vivante 1945/1969» M. Moisant-Hostettler
- «Unis Cité» (magazine Cité des Violettes)
- «Voies et communications, rivières US 352»
- «50^e anniversaire de la libération de Dijon» 1944/1994 du Bien Public
- «Le fusillé innocent, 1914-1917, la réhabilitation de l'artilleur Eugène Bouret», Didier Callabre et Gilles Vauclair, collection Mémoire, Histoire au singulier.

MISE EN PAGE

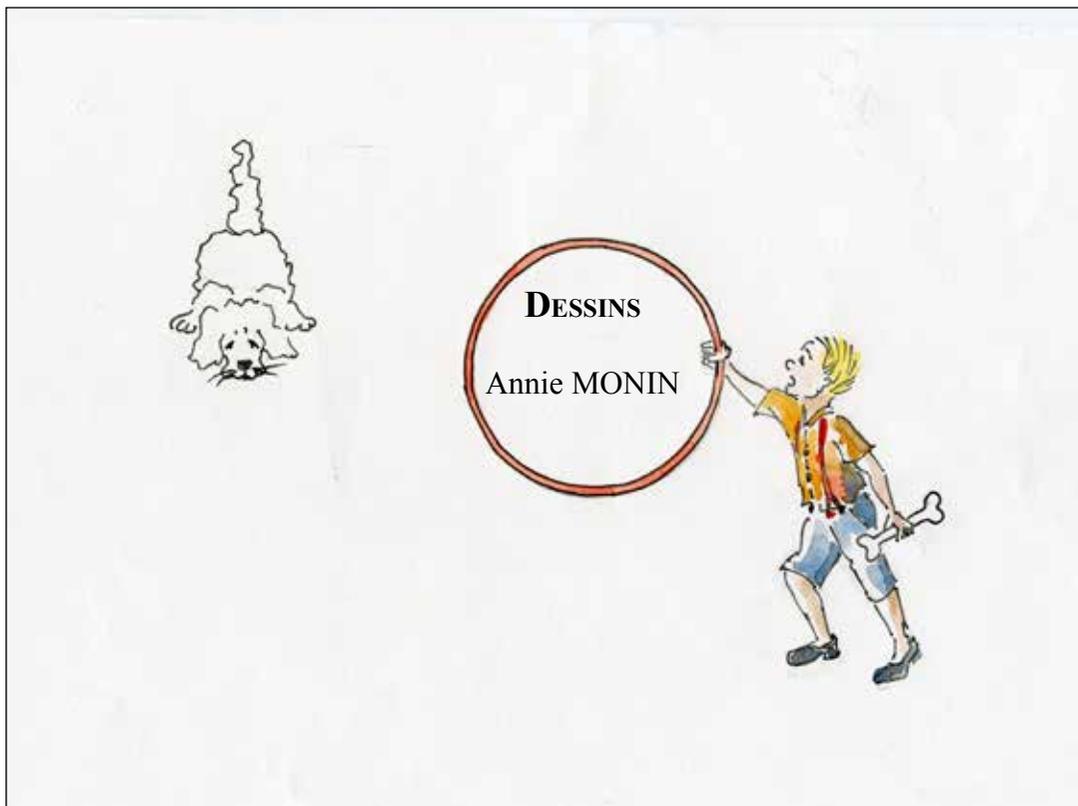
- Sébastien APPERT (LATITUDE 21, la maison de l'architecture et de l'environnement de Dijon métropole)

LATITUDE21 est un établissement public dédié à l'éducation et à la sensibilisation de tous les publics aux questions d'environnement, d'urbanisme et d'architecture. Dans ce cadre, LATITUDE21 intervient dans les établissements scolaires de la métropole (plus de 1 000 animations par an) organise des ateliers pour les familles, produit et accueille des expositions, des conférences... LATITUDE21 est située au 33 rue de Montmuzard à Dijon. Renseignements et programme sur www.latITUDE21.fr



RÉALISATION TECHNIQUE

- Patricia THOURET - Karine MAGALHAES
- Michel CHARREAU – Séverine CAILLET









Une promenade dans le quartier sous forme
d'un voyage entre hier et aujourd'hui.
Pour vous étonner, vous émouvoir et vous faire
redécouvrir des lieux que vous fréquentez tous
les jours.